



Bloody bortsch

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

26

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Bloody bortsch



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

PLON

L'IMPLACABLE
Bloody bortsch

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK' N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVEILLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

BLOODY BORTSCH

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

IN ENEMY HANDS

Maquette de couverture : Loris

© 1976 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1982
pour la traduction française

ISBN : 2-259-00866-7

Édition originale :

ISBN : 0-523-00992-5
PINNACLE BOOKS, INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Walter Forbier remit son Beretta 25 au propriétaire d'une petite librairie du boulevard Raspail, à Paris, au moment où les premiers bourgeons éclataient sous le frais soleil de cette belle journée d'avril, quatre heures avant que des hommes joyeux enfoncent en s'esclaffant sa cage thoracique dans son muscle cardiaque.

— Vous n'avez pas de couteaux ? demanda le petit vieux en chandail gris et barbe de deux jours, en découvrant des chicots noircis par on ne sait quoi.

— Non, répondit Forbier.

— Pas de coup-de-poing américains ?

— Non.

— Pas d'explosifs ?

— Non.

— Pas d'autres armes ?

— Je connais le karaté. Vous voulez me couper les mains ? demanda Forbier.

— Je vous en prie, je vous en prie, nous devons en finir. Signez ça, dit l'homme en tirant d'une enveloppe de plastique une carte de format commercial.

Forbier reconnut sa propre signature au dos. Le petit vieux posa la carte à l'envers sur le comptoir.

— Pourquoi est-ce que vous n'en avez pas une avec la photo et le signalement ?

— Je vous en prie, je vous en prie.

— Ils ont peur que je tue quelqu'un et ils se fichent que je me fasse tuer.

— Vous êtes quantité négligeable, Forbier.

Walter Forbier regarda son petit pistolet disparaître sous le comptoir. Il avait envie de le reprendre et de se tirer de là. Il se faisait l'effet d'un malheureux qui vient de perdre son maillot en nageant et qui doit traverser la foule sur la plage pour aller se rhabiller.

— C'est tout, dit le vieux quand Forbier eut signé la carte. Partez, maintenant.

— Qu'est-ce que vous allez en faire ? demanda Forbier en désignant de la tête le comptoir où son pistolet avait été escamoté.

— On vous en donnera un autre quand vous en aurez le droit.

— Ça fait cinq ans que j'avais celui-là. Il ne m'a jamais failli.

— Je vous en prie, je vous en prie. Je ne veux pas que vous restiez trop longtemps ici. Il y en a d'autres.

— Je ne sais pas pourquoi ils ne nous rappellent pas, tout simplement, grogna Forbier.

— Chut, pas si fort. Allez, partez.

Walter Forbier avait vingt-neuf ans et il était assez avisé, en ce beau matin de printemps, pour ne pas s'attendre à vivre jusqu'à trente ans. Il avait toujours eu un métronome de retard.

Cinq ans plus tôt, sortant frais émoulu des Marines avec un diplôme d'ingénieur mécanicien, il avait découvert que presque tout ce qu'il avait appris avant de faire son service militaire ne servait plus à rien.

— Mais j'ai été diplômé avec mention, avait protesté Forbier.

— Ce qui veut dire que vous êtes un des premiers experts en systèmes dépassés, répondit l'agence de placement.

— Qu'est-ce que je vais faire, alors ?

— Qu'est-ce que vous avez fait dernièrement ?

— J'ai pataugé dans la boue jusqu'au cou, évité des mines, essayé de rester en vie dans des situations qui ne prêtent pas à la longévité, répliqua Forbier.

— Avez-vous songé à la politique ? demanda l'agence de placement.

Forbier s'était marié, juste à temps pour découvrir que d'autres profitaient des mêmes plaisirs sans les complications légales. Pendant la lune de miel, sa femme invita plusieurs charmantes jeunes personnes à leur table de l'hôtel. Il fut stupéfait qu'elle ne craigne pas qu'il soit attiré par elles. Et puis il s'aperçut que c'était lui qui devait être jaloux. Les jolies filles étaient pour elle.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit que tu étais lesbienne ? avait-il demandé.

— Tu étais le premier type vraiment gentil que je rencontrais. Je ne voulais pas te faire de peine.

— Mais pourquoi m'as-tu épousé ?

— Je pensais que ça pourrait marcher.

— Comment ?

— Je ne savais pas.

Ainsi, sans femme et sans emploi, avec un diplôme inutile, Walter Forbier se jura qu'il ne se tromperait plus. Il entrerait dans une carrière qui durerait. Il chercha autour de lui et la profession qui lui parut la plus saine fut celle de combattant de la guerre froide. Même si l'Amérique perdait, il y aurait toujours du travail avec les communistes.

Ce fut ainsi que Walter Forbier entra à la Central Intelligence Agency et, pour quatre cent vingt-sept dollars quatre-vingt-trois cents de plus par mois, s'engagea pour une mission hasardeuse appelée *Tournesol*.

— C'est magnifique. Vous voyez le monde. Vous voyagez seul ou en groupe. Vous touchez des primes et tout ce qu'on vous demande, c'est de rester en forme.

— Tournesol ne sera pas annulé ? demanda Forbier avec méfiance.

— Pas possible, répondit l'officier recruteur.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas à nous de l'annuler.

— C'est à qui ?

— Aux Russes.

C'était les Russes, expliqua l'officier, qui avaient commencé. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Union soviétique s'était retrouvée avec un excédent d'équipes de tueurs hautement entraînés, en Europe de l'Est. Ce n'était pas des troupes de combat mais des spécialistes de l'élimination de personnes désignées. La plupart des soldats se contentaient de tirer et d'avancer. À ces hommes on donnait un nom et on pouvait avoir la garantie que la personne, quelle qu'elle soit et où qu'elle soit, serait morte dans la semaine. Le groupe russe s'appelait Treska, ce qui voulait dire *morue*.

L'officier ne savait pas pourquoi les Russes avaient baptisé leur unité Treska, pas plus qu'il ne savait pourquoi la CIA avait appelé sa contre-unité Tournesol. La Treska avait joué un rôle capital dans la prise de la Tchécoslovaquie par les Russes et un rôle encore plus crucial quand le pays s'était brièvement révolté. Son travail était de s'assurer que tous les dirigeants importants mouraient juste au moment où les chars russes intervenaient.

— Ils ont été superbes. Les Tchèques n'ont pas pipé. Les chars n'étaient qu'une façade, une sorte d'épreuve de force. Les Tchèques ont perdu parce qu'ils n'avaient plus de chefs, personne pour dire au

peuple de prendre le maquis.

— Pourquoi est-ce que nous n'avons pas utilisé Tournesol au Viêt Nam ? demanda Walter Forbier.

— Justement. Nous n'en avons pas eu besoin.

Et l'officier expliqua que le but réel de Tournesol était de garder une contre-unité flottante en Europe occidentale, de manière que les Russes sachent que s'ils utilisaient Treska, les Américains se serviraient de Tournesol.

— Comme un arsenal atomique que ni un camp ni l'autre ne veut employer.

L'Amérique l'avait, alors la Russie ne s'en servirait pas.

Et ça marchait, disait-il. À part un cadavre par-ci par-là, les deux équipes flottaient en Europe occidentale, dans un luxe relatif, chacune faisant savoir à l'autre qu'elle était là. Mais aucune ne passait à l'action.

La seule chose qui pourrait démanteler Tournesol, c'était que les Russes suppriment Treska.

Forbier dit qu'il avait hâte de faire partie de Tournesol et projeta à part lui d'être avec l'équipe à Rome pour Noël. Il ne se trompait que de quatre ans et demi.

C'aurait dû être cinq ans, mais il avait bénéficié de six mois d'exemption d'entraînement à cause de son service dans les Marines.

Cinq ans d'entraînement.

Il apprit si bien le français et le russe qu'il pouvait rêver dans ces langues. Il apprit à contrôler son énergie, à être capable de fonctionner pendant une semaine avec seulement une demi-heure de sommeil. À titre d'exemple, pour Tournesol, sauter en parachute consistait à sauter de l'avion son parachute à la main et à l'endosser en l'air.

Il apprit le tir au toucher. On ne se servait pas de la mire, uniquement de ses sens. Les mires étaient mécaniques, parfaites pour apprendre à des milliers de gens comment envoyer une balle dans la direction générale de la cible. Mais avec le système du toucher, on devait travailler avec une arme de manière que la trajectoire de la balle soit le prolongement du bras. On imaginait une tige d'un mètre derrière le canon du pistolet et la trajectoire de la balle, et après avoir tiré quatre cents fois par jour pendant quatre ans, on savait exactement quelle était sa trajectoire. Ça ne pouvait se faire qu'avec une seule arme et elle devenait une partie de votre corps. Pour Walter Forbier, c'était son Beretta 25.

Forbier arriva donc pour prendre son service avec Tournesol, après cinq ans d'entraînement, et reçut immédiatement l'ordre de remettre son Beretta à la librairie. Il n'avait même pas eu le temps de changer ses dollars contre des francs. Son contact lui fourra des billets de cent francs tout neufs dans la poche. Le taxi jusqu'à la librairie coûta à Forbier quarante-deux francs, l'équivalent de dix dollars d'alors. Quand il entra dans le magasin, il était l'instrument mortel d'une politique étrangère. Quand il en sortit, sans son pistolet et sans même une explication, il était une cible attendant d'être frappée.

Une fois de plus, il avait un métro de retard.

Mais s'il devait mourir, il entendait bien faire au moins un bon repas parisien. Pas fantastique mais bon. Il avait vaguement l'impression que s'il visait la grande gastronomie, sa chance ne le permettrait pas. Mais il devait quand même pouvoir faire un bon repas, chance ou non.

Sur le boulevard Saint-Germain, il choisit *le Vagabond*, un restaurant convenable à deux étoiles. Il commença par des fruits de mer, palourdes, crevettes bouquets et huîtres.

— Walter. Walter Forbier, dit un homme en élégant costume de chez Pierre Cardin. Heureux de vous trouver. Vous n'avez pas vraiment envie de fruits de mer. Laissez-moi commander pour vous, je vous en prie.

L'homme posa son chapeau noir à bord roulé sur la chaise à côté de Forbier et s'assit en face de lui. Dans un français impeccable, il lui commanda un autre repas. Il avait une cinquantaine d'années, un hâle superbe et l'élégant sourire d'un conseiller de Wall Street.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda Walter.

— Il se passe que Tournesol rend les armes. C'est un ordre du conseil de sécurité à la direction de la CIA. Le gouvernement est terrifié à la pensée de nouveaux incidents avec la CIA. Il pense que sans armes, vous ne pourrez plus faire de dégâts.

— Je ne voudrais pas être impoli, monsieur, dit Forbier, mais je ne sais pas de quoi vous parlez.

— C'est ça. Le mot de contact. Voyons un peu. Nous sommes dans les premiers jours du printemps. En comptant à rebours à partir du S, ça nous donne P et nous avons... Position Précaire, Petit Poltron.

— Quiproquo Quotidien, répondit Walter en employant la lettre suivante de l'alphabet deux fois de moins que la précédente.

— Je sais qui vous êtes. Plus personne n'emploie les mots de contact. Tout le monde se connaît. Ne mangez pas le pain.

— Je suis drôlement content de vous voir, dit Forbier. Quand est-ce que je contacterai le reste de l'équipe ?

— Voyons un peu. Cassidy est à Londres et prend sa retraite, Navroki est parti, Rothafel, Meyers, John, Sawyer, Bensen et Kanter sont partis hier et Wilson ce matin. Il n'en reste donc plus que sept mais ils sont en Italie et devraient être partis ce soir ou demain.

— Partis ? Partis où ?

— Partis morts. Je vous ai dit de ne pas manger le pain.

L'homme arracha la croûte des mains de Walter.

— Qui êtes-vous ?

— Excusez-moi, dit l'inconnu. Je suis tellement habitué à ce que tous les gens de Tournesol me connaissent. On ne vous a pas dit qui j'étais, aux États-Unis ? Je suppose qu'ils ne s'embarrassent plus de photographies. Je suis Vassily.

— Qui ça ?

— Vassily Vassilievitch. Commandant adjoint de Treska. Vous auriez appris à mieux me connaître si votre gouvernement n'était pas devenu cinglé. Je regrette que les choses se passent ainsi. Ah, voilà le déjeuner.

Forbier remarqua que l'homme était armé. Il avait un étui sous l'aisselle, conçu pour ne pas déformer le costume impeccable. Presque invisible mais bien présent. Tout comme les deux hommes qui regardaient Forbier, du fond du restaurant. L'un d'eux était un géant. Il riait.

Vassilievitch lui conseilla de ne pas faire attention au rire.

— C'est une brute stupide. Un sadique. Le problème, avec les opérations de ce genre à long terme, c'est qu'on doit vivre en famille avec son groupe. L'homme qui rit est Mikhailov. Sans Treska, il serait hospitalisé comme fou homicide. Comme votre Cassidy.

Forbier décida de changer sa commande. Il voulait un filet grillé. Quand on le lui servit, il se plaignit que son couteau ne coupait pas. Le garçon en long tablier blanc disparut dans la cuisine pour aller en chercher un autre.

— Je suis le dernier de Tournesol ?

— En Europe du nord ? À peu près.

— Vous devez être assez content de votre succès, dit Forbier.

— Quel succès ? riposta Vassilievitch en piquant un morceau de veau en sauce avec sa fourchette pour le porter à sa bouche en prenant soin de ne pas tacher sa chemise.

— La destruction de Tournesol, dit Forbier.

Il savait ce qu'il allait faire. Il avait été entraîné pendant cinq ans pour faire quelque chose et s'il était le dernier de l'équipe désarmée de Tournesol, il disparaîtrait au moins la tête haute en marquant un but. Il se força à ne pas regarder la gorge de Vassilievitch ni la cuisine dans le fond, d'où reviendrait le garçon avec le couteau aiguisé. Il croqua un morceau de pain. Vassilievitch avait raison. La croûte était en carton.

— Une fois Tournesol détruit, nous aurons les coudées franches en Europe occidentale et en Angleterre et puis, si on ne nous arrête pas, nous serons « attirés » en Amérique. Ensuite, si on ne nous arrête pas, nous nous retrouverons tous dans une gentille petite guerre nucléaire. Alors qu'est-ce que nous avons gagné en vous détruisant ? Une bataille en Europe ? Une bataille en Amérique ? Nous avons un bel équilibre de terreur ici et votre imbécile de Congrès a décidé d'obéir à des règlements d'école maternelle qui n'ont jamais eu cours ailleurs dans le monde. Votre pays est complètement fou.

— Personne ne vous oblige à travailler en Europe occidentale.

— Mon garçon, vous ne savez pas comment les vides fonctionnent. Ils vous aspirent. Il y a déjà des gens chez nous qui nous préparent des manœuvres brillantes. Et tout aura l'air superbe. Jusqu'à ce que nous nous tuions. Si vous aviez vécu, vous auriez vu. Tout comme nous devons profiter de votre désarmement, nous devons tirer profit du désarmement de l'Europe occidentale, pour ainsi dire.

— Vous parlez très bien anglais, remarqua Forbier.

— Vous n'auriez pas dû manger le pain, dit Vassilievitch.

Quand le couteau aiguisé arriva, il fut apporté par le géant rieur, pas par le garçon. Sans cesser de rire, il coupa le filet de bœuf pour Forbier. Forbier ne prit pas de dessert.

Dans une ruelle, donnant dans une petite rue transversale près du boulevard Saint-Germain, derrière un magasin de chaussures à la vitrine pleine de bottes, l'homme rieur et trois autres enfoncèrent la cage thoracique de Walter Forbier.

Vassilievitch les observa, la mine sombre.

— Voilà que ça commence, dit-il dans son russe natal, la figure aussi sinistre que la menace d'un orage. Voilà que ça commence.

— La victoire, dit le géant rieur en essuyant ses mains énormes. Une grande victoire.

— Nous n'avons rien gagné, déclara Vassilievitch.

Une brusque averse tomba sur Paris en cette journée de printemps,

arrosant le pied des arbres pour faire éclore les bourgeons tout neufs et lavant le sang sur la jeune figure de Walter Forbier.

À Washington, un messenger arriva de Langley, en Virginie, avec l'ordre d'interrompre la réunion du conseil national de sécurité que dirigeait le président.

Ce messenger obtint une signature du secrétaire d'État à qui il devait remettre un petit paquet scellé. Sous le premier emballage, il y avait une enveloppe blanche, chimiquement traitée de manière que celui qui la touche laisse des traces de doigts noires. Le secrétaire d'État haletant à cause de son embonpoint, laissa des traînées noires sur l'enveloppe, en l'ouvrant avec ses doigts boudinés. Le président le regardait en suçant son index droit endolori. Quelqu'un avait fait passer un document marqué « unique exemplaire » autour de la grande table, dans la salle secrète sous le bureau ovale, document maintenu par un trombone. Il alla du secrétaire d'État au directeur de la Central Intelligence Agency, aux ministres de l'Armée, de l'Air Force et de la Marine, au ministre de la Défense et au directeur de la National Defense Agency. Quand il arriva au président, celui-ci le prit de telle façon que le trombone se glissa sous l'ongle de l'index et fit couler le sang.

— Heureusement que le Service secret n'est pas dans cette pièce, dit le président en riant, sinon ils auraient maîtrisé et jeté à terre ce trombone.

Tout le monde rit poliment. Ce n'était pas par hasard que les trois carafes d'eau se retrouvaient toujours réunies à l'autre bout de la longue table. Quiconque se trouvait à côté du président se chargeait toujours d'éloigner ces carafes. Le conseil de sécurité avait découvert par hasard que certains documents secrets étaient solubles à l'eau, ce qui ne posait aucun problème, sauf si quelqu'un laissait une carafe près du coude du président.

Le secrétaire d'État lut le document qu'on venait de lui remettre et annonça solennellement de sa voix grave à l'accent guttural de sa jeunesse allemande :

— Il fallait s'y attendre. Nous aurions dû le savoir.

Il retira l'unique trombone du document et tendit trois feuillets gris au président des États-Unis qui se coupa le pouce sur les bords de la feuille.

Tout le monde reconnut que le papier pouvait souvent être coupant. Le président demanda de l'eau pour sa coupure. Le ministre de la Défense remplit un verre à moitié et le fit passer en haut de la table.

— Merci, dit le président en renversant le verre sur les genoux du directeur de la CIA, dont c'était le tour d'être assis à côté de lui et qui se plaignait souvent que le ministre de l'Armée s'arrangeait toujours pour sauter son tour.

Le ministre de la Défense remplit un autre verre et le porta lui-même en haut de la table, où le président plongea son pouce ensanglanté dans l'eau.

— Attention, monsieur le président, dit le secrétaire d'État. Ce document est soluble à l'eau aussi.

— Quoi ? demanda le président en ôtant son pouce du verre pour prendre les papiers à deux mains.

Le pouce droit transperça le document comme une cuillère s'enfonçant dans un potage clairot. Les feuillets avaient maintenant un grand trou.

— Oh, fit le président des États-Unis.

— Aucune importance, assura le secrétaire d'État. Je me rappelle le texte. Mot pour mot.

L'équipe Tournesol avait été anéantie, annonça-t-il. Elle avait été la contre-force de la Treska russe qui opérait si brillamment en Europe de l'Est. Tournesol avait été détruit quand on l'avait désarmé. Les armes avaient été prises par crainte d'un autre incident international. Maintenant la Treska était libre, en pleine force et apparemment rien ne pourrait l'arrêter.

— Une note sévère au Kremlin, peut-être ? suggéra le ministre de la Défense.

Le secrétaire d'État secoua la tête.

— Ils ont leurs problèmes aussi. Ils ne peuvent pas s'arrêter. Nous avons créé un vide dans lequel ils sont aspirés. Ils ne peuvent pas ne pas progresser. Eux aussi ont leurs faucons.

Après plus de trente ans de jeu du chat et de la souris, ils ont soudain eu la souris dans la gueule et ils ont avalé. De quoi menacerions-nous dans cette note au Kremlin ? « Faites attention sinon vous réussirez encore mieux la prochaine fois ? »

Le directeur de la Central Intelligence Agency expliqua comment fonctionnait Tournesol et dit qu'il fallait à un homme – un homme exceptionnel – au moins cinq ans d'entraînement pour atteindre le niveau de compétence exigé pour ce genre de meurtres clandestins. Ce qu'il fallait maintenant pour arrêter la Treska, c'était une autre petite unité aussi bonne ou une guerre nucléaire.

— Ou du temps, ajouta le secrétaire d'État. Ils tueront et tueront

encore, jusqu'à ce que le grand public américain lui-même se réveille.

— Et alors ? demanda le président.

— Alors prions qu'il y ait encore au moins quelque chose pour les combattre, répliqua le secrétaire d'État.

— L'Amérique n'est pas encore morte, déclara le président d'une voix un peu plus calme, les yeux un peu moins mornes.

Vaille que vaille, une décision avait été prise tranquillement et il passa à un autre sujet.

Il annula un rendez-vous avec une délégation du Congrès prévue pour l'après-midi et monta dans sa chambre, ce qui était insolite de la part d'un président en pleine forme. Il ferma la porte et tira lui-même les rideaux. Dans un tiroir de la commode, il y avait un téléphone rouge. Il attendit qu'il soit seize heures quinze précises, puis il décrocha.

— J'ai à vous parler, dit-il.

— J'attendais ce coup de fil, répondit une voix citronnée.

— Quand pouvez-vous arriver à la Maison-Blanche ?

— Dans trois heures.

— Vous n'êtes donc pas à Washington ?

— Non.

— Où êtes-vous ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir.

— Mais vous existez, n'est-ce pas ? Vos gens peuvent accomplir certaines choses extraordinaires, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je n'aurais jamais cru que j'aurais besoin de vous. J'espérais que non.

— Nous aussi, répondit la voix.

Le président remit le téléphone rouge dans le tiroir. Son prédécesseur lui avait parlé de ce téléphone par une journée larmoyante, une semaine avant de démissionner. C'était dans cette même pièce. L'ancien président avait beaucoup bu. Sa jambe gauche reposait sur un pouf, pour soulager la douleur de sa phlébite. Il était assis sur un coussin rond blanc.

— Ils me tueront, dit l'ancien président. Ils me tueront et tout le monde s'en foutra. Si j'étais mort, ils manifesteraient joyeusement dans les rues. Vous savez ça ? Ces gens me tueraient et tout le monde se réjouirait.

— Mais non, monsieur le président. Il y a encore beaucoup de gens qui vous aiment, dit le vice-président d'alors.

— Citez m'en cinquante et un pour cent, répliqua l'ancien président en se mouchant.

— Toujours fin politique, à ce que je vois.

— Et qu'est-ce que ça me rapporte ? Si John Kennedy avait fait ce que j'ai fait, ils trouveraient que c'était un jeu d'enfant et une bonne plaisanterie. Si Lyndon Johnson l'avait fait, personne ne l'aurait su. Si Eisenhower l'avait fait...

— Ike ne l'aurait pas fait, interrompit le vice-président.

— Mais s'il l'avait fait.

— Il ne l'aurait pas fait.

— Il n'aurait pas été assez intelligent pour ça. Tout a été remis à cet homme sur un plateau d'argent. La Seconde Guerre mondiale, tout. J'ai dû lutter pour ce que j'ai eu. Personne ne m'a jamais aimé pour moi-même. Pas même ma femme, pas vraiment.

— Vous m'avez fait venir pour quelque chose, monsieur le président ?

— Dans ce tiroir de la commode il y a un téléphone rouge. Il sera à vous quand je ne serai plus président.

À cette perspective, le président s'effondra en sanglots.

— Monsieur le président !

— Une minute, dit-il en se ressaisissant. Bon. Quand ce jour viendra, vous aurez ce téléphone. Ne vous en servez pas. Ce sont des salauds déloyaux qui ne pensent jamais à personne qu'à eux-mêmes.

— Qui, monsieur le président ?

— Des assassins. Ils tuent et s'en tirent. Ils parcourent notre pays en assassinant des civils et vous allez être responsable d'eux quand vous serez président. Qu'est-ce que vous dites de ce bouquet de fleurs ?

Et le président fit apparaître un beau sourire au milieu de son orgie de larmes.

— Mais qui sont-ils ?

L'ancien président expliqua alors que John Kennedy – à qui on ne reprochait jamais rien – avait eu l'idée de la chose. Nom de code : CURE.

— Fondamentalement, c'était une bande de tueurs malhonnêtes et déloyaux sur qui on ne pouvait pas compter en cas de pépin. Quand

tout allait bien, ils étaient à vous. Mais quand ça devenait dur, eux aussi, ils s'y mettaient.

— Vous n'avez toujours pas expliqué, monsieur le président. J'aurais besoin d'une explication.

Le président expliqua. CURE avait été organisé parce que le gouvernement finissait par craindre que la Constitution ne puisse survivre à la prolifération du crime. Le gouvernement avait besoin d'une arme supplémentaire dans ce domaine. Mais l'arme supplémentaire elle-même violait la Constitution. Alors sans être surpris ni blâmé, sans que la presse ni personne ne pipe, ce bon vieux libéral de John F. Kennedy avait retiré du service un homme de la CIA et lui avait confié un budget secret. C'était un énorme budget secret. Il avait un réseau dans tout le pays et personne à part le directeur de l'organisation – un type de Nouvelle Angleterre qui méprisait les Californiens parce qu'ils n'étaient pas nés riches – n'était au courant. Ils avaient aussi un exécuter, un psychopathe homicide aliéné et son instructeur, qui était un étranger et qui n'était pas blanc.

— Monsieur le président, je ne comprends pas comment personne n'en a entendu parler depuis tout ce temps, dit le vice-président sceptique.

— Si seulement trois personnes sont au courant et deux seulement le comprennent, et si on peut tuer qui on veut, libre comme l'air sans que personne ne se plaigne, on peut se tirer de n'importe quoi. Mais si vous êtes le président des États-Unis et un républicain qui vient de Californie et si votre femme ne porte qu'un vieux manteau républicain en lainage, alors vous n'avez même pas le droit d'essayer de sauver la présidence et la nation...

— Monsieur le président, dans mon gouvernement je ne tolérerai pas cette organisation.

— Alors décrochez le téléphone et dites-leur « Vous êtes supprimés ». Allez-y, dites ça. Johnson m'a parlé d'eux et m'a dit que le jour où je voudrais m'en débarrasser je n'aurais qu'à dire qu'ils étaient supprimés.

— Et vous l'avez fait ?

— Hier.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ils m'ont dit que c'était vous que ça regardait parce que j'allais démissionner cette semaine.

— Et qu'avez-vous dit ?

— Que je ne démissionnais pas. J'ai dit que j'allais lutter. J'ai dit

que si ces pétouchards ne soutenaient pas leur président à l'heure du besoin, j'allais les exterminer. Révéler ce qu'ils faisaient. Les dénoncer. Les faire juger pour meurtre. Je ferais son affaire à ce CURE. Voilà ce que je leur ai dit.

— Et alors ?

— Alors il est arrivé ce qui arrive à tous les grands hommes qui ne lèchent pas le cul de l'Establishment libéral, qui prennent la défense de l'Amérique, sur qui on peut compter pour faire ce qu'il faut en temps de crise.

— Que vous est-il arrivé à vous, monsieur le président, voilà ce que je demande.

— Je me suis couché normalement, entouré en principe de gardes loyaux et compétents. Pendant la nuit j'ai senti une légère tape et quand j'ai essayé d'ouvrir les yeux je n'ai pas pu et j'ai plongé dans un très profond sommeil. Quand je me suis réveillé, le monde était tout en bas à mes pieds. Loin, loin. J'étais au sommet du Monument Washington, et au-dessous de moi les lumières s'étaient éteintes. Et j'étais au sommet de l'obélisque, la jambe droite d'un côté, la gauche de l'autre. Un homme – j'ai seulement pu voir qu'il avait de gros poignets épais – était d'un côté et un Oriental aux longs ongles de l'autre. Et moi j'étais là, en chemise de nuit, avec la pointe de cet obélisque en plein milieu de mon tralala. Et l'homme aux gros poignets m'a dit que c'était vilain d'être un petit rapporteur et que je devais démissionner dans la semaine.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— J'ai dit que même si c'était un rêve j'étais son président.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Il a dit qu'ils allaient me laisser là et je les ai suppliés de ne pas faire ça, alors il a dit que j'avais le choix, entre être laissé là où être ramené jusqu'en bas, avec l'obélisque par le milieu. Et dans mon rêve j'ai promis de démissionner.

Le président se moucha de nouveau, bruyamment.

— Bon, vous avez fait un cauchemar.

Le futur ancien président changea de position sur son coussin en forme d'anneau.

— Ce matin, le chirurgien a extrait des éclats de grès du tissu rectal de votre président. Je démissionne demain.

Ainsi en avait-il été et dans le chaos de la prise de présidence d'une nation déchirée par le scandale, l'ancien vice-président devenu président n'avait jamais touché au téléphone rouge. Même à présent,

après avoir parlé à l'homme à la voix citronnée, il ne savait pas ce qu'il déclenchait. Mais le jeu valait la chandelle. La situation internationale était telle qu'elle pourrait aboutir à la troisième guerre mondiale si on n'y remédiait pas. Et la troisième guerre mondiale, avec toute son horreur nucléaire, serait la dernière.

Calmement, il referma le tiroir et murmura une prière. Puis il le rouvrit, brièvement. Dans ce genre de tiroir, on se coinçait toujours les doigts.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et se baignait dans les profondeurs bleues au large de la côte ouest de Floride. Il nageait avec la lenteur régulière d'un squalo parmi les plantes sous-marines vertes et les rochers où les pêcheurs de crabes venaient chercher des mets raffinés pour le reste de la nation. On avait signalé des requins, dans la matinée, et la plupart des plongeurs sportifs avaient décidé de passer la journée avec des gin-citron et des histoires héroïques qui devenaient de plus en plus héroïques à mesure que le gin baissait dans les bouteilles tandis que les buveurs se sustentaient avec des crabes bien frais et des soles meunière.

Remo suivait quatre plongeurs armés de fusils harpons, se mêlait à leur groupe, les dépassait, se laissait distancer. Il nagea ainsi jusqu'à ce que le groupe s'arrête et le désigne en lui faisant signe de remonter à la surface. La surface a toujours l'air si brillante, vue du fond. Il accéléra, comme un dauphin, pour émerger à l'air de toute sa hauteur, si bien qu'à l'apogée de sa remontée, il eut l'air de se tenir un instant debout sur l'eau. Il retomba en écartant les bras ce qui empêcha sa tête de replonger.

Les plongeurs firent surface aussi.

En haletant, en crachant de l'eau, ils ôtèrent l'embout des bouteilles d'air comprimé qu'ils portaient sur le dos.

— Ça va, on renonce, dit l'un d'eux. Où est votre réserve d'air ?

— Quoi ? demanda Remo.

— Votre réserve d'air.

— Au même endroit que la vôtre. Dans mes poumons.

— Mais vous êtes sous l'eau avec nous depuis vingt minutes !

— Ah oui ?

— Alors comment est-ce que vous respirez ?

— Oh, mais on ne respire pas, sous l'eau, dit Remo et il replongea dans la fraîcheur vert bleu.

Il regarda les autres plongeurs descendre avec des mouvements saccadés, lourdauds, gaspilleurs d'énergie, avec des muscles travaillant contre eux-mêmes, une respiration qui n'avait jamais été entraînée, un esprit si obtus et si braqué sur ce qu'ils considéraient comme les

limites du corps humain, que même mille ans d'exercices ne leur permettraient jamais d'utiliser un dixième de leurs forces.

Tout était dans le rythme et la respiration. Par rapport au poids, la force brute de l'homme était inférieure à celle de presque n'importe quel animal. Mais l'esprit était infini, comparé à celui des autres animaux, et c'était seulement quand cet esprit était maîtrisé que le corps pouvait l'être. Chaque jour, des êtres humains étaient enterrés à la fin d'une vie où ils avaient utilisé moins de dix pour cent de leur cerveau. À quoi pensaient-ils qu'il servait ? Le prenaient-ils pour un organe vestige, comme l'appendice ? Ils ne voyaient donc pas ? Ils ne savaient rien ?

Il en avait parlé une fois à un médecin qui avait du mal à trouver son pouls.

— C'est ridicule, dit le médecin, dont le corps empestait la viande et la graisse animale.

— C'est vrai, assura Remo. Le cerveau humain est pratiquement un organe obsolète.

— Absurde, protesta le médecin en collant son stéthoscope sur le cœur de Remo.

— Non, non. N'est-il pas vrai que la plupart des gens emploient moins de dix pour cent de leurs cellules cérébrales ?

— C'est vrai, mais tout le monde sait ça.

— Pourquoi est-ce qu'on n'utilise que dix pour cent des cellules cérébrales ?

— Huit pour cent, dit le médecin en soufflant sur son stéthoscope et en le réchauffant entre ses mains.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y en a tellement.

— Il y a un sacré tas de homards mayonnaise et d'or dans le monde, mais on se sert de tout. Pourquoi pas de tout le cerveau ?

— Il n'est pas fait pour être entièrement utilisé.

— Mais on se sert des dix doigts, de tous les vaisseaux sanguins, des deux lèvres et des deux yeux. Pourquoi pas du cerveau ?

— Chut. J'essaie d'écouter vos battements de cœur. Ou vous êtes mort ou mon stéthoscope est cassé.

— Combien de battements voulez-vous ?

— J'espérais soixante-douze par minute.

— Vous les avez.

— Ah, voilà, s'exclama le médecin et il regarda son chronomètre puis ajouta au bout de trente secondes : espérez et vous serez récompensé.

— Vous voulez qu'ils soient doublés ? demanda Remo. Ou réduits de moitié ?

Quand il quitta le cabinet après la consultation, le médecin glapissait qu'il écopait de tous les petits plaisantins et qu'il avait beaucoup de travail et que seul un cinglé comme Remo lui jouerait des tours-pareils. Mais ce n'était pas un tour. Comme le lui avait dit un jour Chiun, son vieil instructeur coréen : « Les gens ne croient que ce qu'ils savent déjà et ne peuvent voir que ce qu'ils ont déjà vu. Surtout les Blancs. »

Et Remo avait répondu qu'il y avait beaucoup de Noirs et d'Asiatiques tout aussi insensibles sinon plus. À quoi Chiun répliqua que Remo avait raison pour ce qui était des Noirs, des Chinois, des Japonais, des Thaïs, et même des Coréens du sud et de la plupart des Coréens du nord, unifiés à présent sous la décadence de Pyong Yang et diverses autres grandes villes, mais que si l'on allait à Sinanju, un petit village de Corée du nord, on trouvait ceux qui connaissaient les véritables limites de l'esprit et du corps humain.

— J'y suis allé, petit père, dit Remo. Et ça désigne vous et les autres Maîtres de Sinanju qui ont vécu au cours des siècles. Personne d'autre.

— Et toi aussi, Remo, riposta Chiun. Transformé d'un pâle néant sans valeur en disciple de Sinanju. Ah, jamais pareille gloire n'était venue à Sinanju que d'avoir pu créer quelque chose de valeur avec toi. Merveilleux moi ! J'ai fait un élève d'un homme blanc.

Sur ce, submergé par sa propre prouesse, Chiun s'était plongé dans un silence méditatif de trois jours, uniquement rompu par une exclamation occasionnelle, « avec toi », suivie d'une syncope de pure admiration personnelle.

Maintenant, Remo distançait les plongeurs, les laissant patauger avec leurs palmes artificielles, traînant des flots de bulles d'air brillantes. Quatre corps luttant contre eux-mêmes et contre l'eau. Ils employaient de l'oxygène dont ils n'avaient pas besoin pour faire travailler gauchement des muscles dont ils ne savaient pas se servir. Ils chassaient le requin et le requin savait, avec une sorte de savoir meilleur que la simple connaissance, comment se déplacer et agir. Car ce qui exige des connaissances a toujours moins de force que ce qui est fait par le corps seul. Chiun l'avait enseigné à Remo et Remo le comprenait tandis que, comme le requin, il fendait les eaux profondes au large des côtes de Floride.

Il n'avait jamais été très corpulent et aujourd'hui, après plus de dix ans d'entraînement, il était encore plus mince, avec seulement des poignets très épais pour révéler qu'il pourrait être autre chose qu'un mince garçon d'un mètre quatre-vingt-deux à la figure plutôt creuse, aux pommettes saillantes, aux yeux noirs, avec quelque chose de paisible et de sensuel qui pouvait faire trébucher même une religieuse du troisième âge sur une statue de saint François d'Assise.

Il vit le requin avant les chasseurs.

Le squalo nageait près du fond, au-dessus du sable blanc. Remo exposa la blancheur de son corps et battit des mains à petits coups saccadés pour avoir l'air d'un poisson en difficulté. Le requin, comme un ordinateur à bord d'un croiseur, piqua vers lui et de toute sa grande force grise il se rua sur l'homme en slip noir.

La clef, naturellement, était la relaxation. La longue, lente détente et, pour y parvenir, on devait se détacher de son esprit car c'était le territoire du requin et un homme était un être inférieur dans l'océan. Une longue, lente détente, car une tentative de résistance aux rangées de dents de requin serait le déchirement des chairs et la perte d'un membre. On devait devenir comme le papier de soie d'un cerf-volant, léger et consentant, si bien que lorsque le museau du requin plongeant s'enfonçait dans votre ventre on creusait son corps autour de ses grandes nageoires, le forçant à secouer la tête de dépit et de rage contre ce papier léger qui était constamment devant sa bouche, sans que jamais il ne puisse saisir une bouchée de cette belle viande blanche bien tendre. Et puis on laissait la grande force de ce corps secoué amener son bras gauche sous le ventre du requin et, avec une violence soudaine, la main gauche se refermait, puissante et éternelle, sur la peau épaisse.

Ce que fit Remo jusqu'à ce que d'une torsion du poignet il éventre le requin qui s'éloigna dans son propre sang en traînant ses intestins. Et, goûtant son propre sang, il s'attaqua avec fureur à ses entrailles.

Remo plongea sous les nuages de sang noirâtre, à longs mouvements bien rythmés. Les chasseurs de requin continuaient de patauger, sans savoir ce qui venait de se passer.

Remo remonta derrière eux et, une par une, arracha les palmes artificielles, laissant des orteils blancs s'agiter. Les palmes plongèrent en tournoyant doucement vers le fond. Quatre paires. Huit palmes. Et pour empêcher les plongeurs de les récupérer, Remo cassa leurs respirateurs et les envoya aussi par le fond.

Les chasseurs tirèrent quelques harpons au hasard. S'ils avaient abandonné leurs bouteilles et s'étaient séparés, l'un d'eux aurait pu regagner la côte. Mais ils restèrent, en essayant futilement de repêcher

leurs respirateurs et leurs palmes. Les courants de l'océan portèrent l'odeur du sang et, à deux cents mètres, Remo vit apparaître le premier des ailerons pointus filant vers les plongeurs impuissants.

Rien de tout cela ne pouvait être vu de la côte, qui était à cinq bons kilomètres. Il ne resterait même pas les ceintures plombées.

Remo refit surface et nagea tranquillement vers la côte, où il sortit de l'eau dans une petite crique près de Suwanee dans le canton de Dixie. Un petit cottage triangulaire avec une grande antenne de télévision dominait la pente rocheuse moussue. Il entendit des caquètements aigus au-delà du sommet. À l'intérieur, un grand écran de télévision montrait la grosse tête aux oreilles pendantes de Lyndon Johnson. Il n'y avait personne dans la pièce. Remo s'assit devant le récepteur.

Bientôt apparut sur l'écran *Ainsi tourne la planète*, un vieil épisode. Remo reconnut l'âge du feuilleton parce que les gens s'inquiétaient encore si quelqu'un avait une aventure extraconjugale, alors que dans les plus récents épisodes ils s'inquiétaient si quelqu'un n'en avait pas.

Il entendit une voix aiguë familière. C'était Chiun. Il discutait, derrière la maison.

Remo forma au téléphone un numéro longue distance et entendit un message enregistré.

Sur le « bip » signalant qu'il pouvait parler, il dit :

— C'est fait.

— Soyez plus spécifique, répondit la voix au téléphone.

On aurait cru parler à un être humain si l'on n'avait pas su que c'était un ordinateur soigneusement programmé.

— Non, répondit Remo.

— Votre information est inadéquate. Soyez plus spécifique, insista l'ordinateur.

— Les quatre désignés sont rectifiés. Ça va ?

— Les quatre désignés sont rectifiés. Est-ce correct ?

— Oui. Vous avez les transistors ensablés ?

— Code bleu, mère violette trouve éléphants verts de tortues, déclara l'ordinateur.

— Dans le cul, répliqua Remo et il raccrocha.

Aussitôt, le téléphone sonna. C'était l'ordinateur.

— Employez votre livre code bleu.

— Quel livre de code bleu ?

— Soyez plus spécifique.

— Je ne comprends rien à vos conneries.

— Le livre de code bleu donne la date, et le volume vous a été donné il y a quatre mois, trois jours et deux minutes.

— Quoi ?

— Deux minutes et six secondes.

— Quoi ?

— Dix secondes.

— Ah, vous voulez dire le poème. Un instant.

Remo fourragea dans une boîte à biscuits rouillée par l'air salin. Il trouva un feuillet arraché d'un livre. Il calcula les mots à partir de la date.

— Vous voulez que je mélange un porc-épic ?

— Permettez-moi de répéter, mère violette trouve éléphants verts de tortues, dit l'ordinateur.

— Oui, ça j'ai compris. Ça veut dire mélanger un porc-épic... un deux, six avril, diviser par quatre, ajouter un P devant la voyelle. Bon. Mélanger un porc-épic. C'est un sacré code.

— Coupure, dit l'ordinateur. Raccrochez et ne quittez pas.

Remo raccrocha et le téléphone sonna instantanément.

— Chambre de maître Maison-Blanche, vingt-trois heures quinze demain.

L'ordinateur raccrocha. Remo fit rapidement le calcul. C'était plus facile comme ça. Le message « Chambre de maître Maison-Blanche, vingt-trois heures quinze demain » donnait en code « Mère violette trouve éléphants verts de tortues ».

Remo déchira le poème. Dehors, il trouva Chiun face à un bouquet de cocotiers. Il parlait en coréen. Il parlait seul.

La brise matinale agitait doucement le kimono d'un jaune délicat, les longs ongles remuaient avec grâce, la barbiche captait le moindre souffle. Chiun récitait de vieilles répliques de ses feuillets. En coréen.

— La télévision marche mais vous ne la regardez pas, dit Remo.

— J'ai déjà vu cet épisode, répondit Chiun, dernier Maître de Sinanju.

— Alors pourquoi le faites-vous passer ?

— Parce que je ne puis tolérer l'ordure des nouveaux.

— Nous allons à Washington. Pour voir le président, je crois.

— Il nous a appelés personnellement pour éliminer ses ennemis perfides. C'est ce que j'ai toujours prédit mais tu disais que le Maître de Sinanju ne comprend pas les manières américaines. Tu disais que nous ne travaillons pas pour un empereur mais que le vrai empereur était à Washington. Tu disais que notre empereur, Smith, n'était que la tête d'un petit groupe de serviteurs. Mais je disais non. Un jour le véritable empereur comprendra quelles perles sont à ses ordres et dira : « En vérité nous vous reconnaissons comme des assassins à la cour du grand fabricant d'automobiles. En vérité, nous avons enduré le gâchis et les gaffes d'amateurs. En vérité, nous nous sommes couverts de honte à notre face et à celle du monde. En vérité, nous allons maintenant nous glorifier de toute la gloire de la Maison de Sinanju. Que sa volonté soit faite. »

— Où êtes-vous allé chercher toutes ces sottises ? grogna Remo. Le dernier président que nous avons rencontré, nous l'avons placé au sommet du Monument de Washington. Cette fois, nous allons probablement devoir voler le téléphone rouge. Tel que je connais Smitty, il doit être consigné et il veut le récupérer.

— Tu verras. Tu ne comprends pas le monde, étant un Blanc de moins de quatre-vingts ans. Mais tu verras.

Remo n'avait jamais pu très bien expliquer à Chiun que le Dr Harold W. Smith, anciennement de la CIA et actuel directeur de CURE n'était pas un empereur et ne cherchait pas à le devenir. Pendant des millénaires, le petit village de pêcheurs de Sinanju dans la baie occidentale de Corée, avait survécu en fournissant des assassins à toutes les cours du monde. Quand il avait été engagé par CURE pour entraîner Remo, Chiun n'avait pu comprendre, premièrement, que Smith n'était pas un empereur et, deuxièmement, que n'étant pas empereur il ne désirait pas se débarrasser par l'assassinat du présent empereur.

Maintenant Chiun se sentait justifié et sa frêle figure parcheminée s'illuminait de joie. Maintenant, disait-il, les gens n'iraient pas tirer sur d'autres personnes dans la rue mais les choses se feraient correctement.

— N'y pensez plus, petit père. Personne ne vous fera passer à la télévision à la suite d'une déclaration impériale. Nous ferons probablement l'aller-retour de Washington comme ça, dit Remo en claquant des doigts. Comme la dernière fois.

— Qui était cet homme ? Il dormait bien protégé.

— Peu importe, dit Remo.

- Il avait un mauvais genou.
- Une phlébite.
- Nous l'appelons cou cou à Sinanju.
- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Ça veut dire un mauvais genou, dit Chiun.

À Washington, le Dr Harold W. Smith fut introduit dans la Maison-Blanche à vingt-deux heures quinze, par une porte dérobée, et discrètement conduit dans une pièce près du bureau ovale. C'était un homme maigre, avare de sourires et de menus propos. Il portait un costume gris avec gilet et une vieille serviette de beau cuir. Il avait une figure de citron et semblait avoir vécu toute sa vie de sandwiches de pain blanc au jambon synthétique. Il était presque aussi grand que le président.

Le président lui dit bonsoir et Harold W. Smith le regarda comme s'il venait d'entendre une histoire osée dans un enterrement. Smith s'assit. Il avait soixante ans passés et en paraissait dix de moins, comme s'il n'y avait pas assez de vie en lui pour que le temps s'y attaque.

Le président dit qu'il était profondément inquiet de l'éthique d'une organisation telle que CURE.

— Et si je vous ordonnais de la démanteler ce soir ? demanda-t-il.

— Nous le ferions, répondit Smith.

— Et si je vous disais que vous êtes peut-être la seule organisation capable de sauver ce pays et peut-être le monde ?

— Je dirais que j'ai déjà entendu cela de la bouche des présidents précédents. Alors je peux répondre par expérience. Je vous dirais que nous pouvons agir pour empêcher des choses ou pour aider certaines autres choses mais, monsieur le président, je ne crois pas que nous puissions sauver quoi que ce soit. Nous pouvons vous donner un avantage, c'est tout.

— Combien de personnes votre organisation a-t-elle tuées ?

— Question suivante, dit Smith.

— Vous ne voulez pas me le dire ?

— Exact.

— Pourquoi, puis-je le demander ?

— Parce que ce genre d'information, s'il y avait une fuite, pourrait détruire notre forme de gouvernement.

— Je suis le président.

— Et je représente la seule agence de ce pays qui n'a pas son linge sale étalé à la Une du *Washington Post*.

— Avez-vous forcé mon prédécesseur à démissionner ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Vous avez besoin de le demander ? Personne ne dirigeait le gouvernement. Vous le savez. Il aurait entraîné le pays avec lui. Et vous le savez aussi. Nous ne sommes pas encore remis, économiquement, de ce président absent.

— Vous feriez la même chose avec moi ?

— Oui, si les circonstances étaient les mêmes.

— Et vous vous démantèleriez si je l'ordonnais ?

— Oui.

— Comment gardez-vous si bien votre couverture ?

— Je suis seul à savoir ce que nous faisons. Moi et l'unique exécutant. Son entraîneur ne le sait pas.

— Vous avez des milliers de gens qui travaillent pour vous ?

— Oui.

— Comment se fait-il qu'ils ne sachent rien ?

— Dans toute entreprise, quatre-vingt-cinq pour cent des gens ne savent pas ce qu'ils font ni pourquoi. Un nombre incalculable d'individus qui ne comprennent pas pourquoi leur travail est fait ainsi. Quant aux quinze pour cent qui restent, on peut généralement les garder dans des emplois isolés, compartimentés, si bien que l'un croit travailler pour le bureau de l'Agriculture et un autre pour le FBI et ainsi de suite.

— Je peux comprendre ça, dit le président, mais pour ce qui est de vos assassinats, est-ce que la police ne relève pas les empreintes de votre homme, surtout s'il est seul à faire ce... ! comment dit-on ?... ce travail ?

— Si, à condition que les empreintes soient toujours en circulation. C'est un homme mort. Ses empreintes ne sont fichées nulle part.

Le président réfléchit un moment. Dehors, Washington était obscur, malgré les monuments illuminés. Il avait pris ses fonctions à un moment où son pays était au bord de l'effondrement et il ne rêvait que du grand espoir que l'Amérique représentait encore. Un espoir terni, oui, mais un espoir quand même. Il savait que ce n'était pas une

amélioration dans la vie des citoyens de déclarer simplement l'avènement d'une nouvelle ère et de faire arrêter des contestataires par la police, comme dans les blocs communistes ou du Tiers Monde. La bonté était dans l'accomplissement. Mais déchaîner une force comme celle qu'il avait maintenant devant lui ternirait encore plus, dans un sens, cette bonté qu'était l'Amérique.

Malgré tout, le monde était compliqué. Et tant que l'humanité n'aurait pas trouvé un moyen de vivre en paix, on était armé ou mort. Il ne pensait pas que le monde soit encore parvenu au seuil d'une nouvelle étape.

— Je veux vous parler de la Treska, dit le président.

Il découvrit que Smith savait éliminer les détails. Non, Smith ne voulait pas de rapports de renseignements circonstanciés ; tout ce qui était officiellement transmis, expliqua-t-il, créait des liens détectables. L'équipe de Smith serait lâchée. On ne lui donnait pas d'ordres ; on la lâchait et on se fiait à son génie.

— Je veux les voir, dit le président.

— Je m'en doutais. À vingt-trois heures quinze, ils seront dans votre chambre.

— Vous leur avez fourni un passe-partout ?

— Non, répondit Smith et il parla de la Maison de Sinanju dont les Maîtres n'avaient vraiment rien trouvé de nouveau à affronter depuis des siècles, parce que les nouveaux systèmes de protection n'étaient que des variantes des anciens et Sinanju les connaissait tous.

Le dernier Maître de Sinanju avait été embauché par un ancien agent de CURE pour entraîner le bras exécutant. La première mission de ce bras avait été d'éliminer cet agent, qui était blessé et vulnérable. Malheureusement, trop de missions avaient été nécessaires rien que pour garder le secret de CURE. Même la plus récente. Quatre hommes qui travaillaient pour CURE, qui en avaient appris un peu trop et s'en étaient un peu trop vantés.

Le président dit qu'il n'avait pas entendu parler de l'assassinat de quatre hommes ; il supposait que les meurtres avaient été commis séparément.

— Non, en même temps, tous à la fois.

— Vous ne travaillerez plus dans ce pays. Plus d'activités sur le territoire national, déclara le président. Fini. Je ne comprends pas comment quatre hommes ont pu disparaître de la surface de la terre dans un pays où règne la liberté de la presse. Je ne le comprends pas.

Smith dit simplement que ce n'était pas à eux de comprendre. Ils

étaient en haut, dans la chambre où se trouvait le téléphone rouge, et à vingt-trois heures quinze le président dit que les deux hommes de Smith n'avaient pas dû pouvoir passer les cordons de sécurité.

Sur ce, ils furent là tous les deux, le vieil Oriental en kimono noir et le maigre homme blanc aux poignets épais.

— Salut, Smitty, dit Remo. Qu'est-ce que vous nous voulez ?

— Mon Dieu. Comment ont-ils fait ? Surgis du néant ! dit le président.

— O mystères insondables, entonna Chiun. Tous les secrets de l'univers pour glorifier ton grand règne, ô empereur.

— Ce n'est pas un truc, dit Smith. Pas de mystère. Les gens ne voient pas les choses qui ne bougent pas et ces deux-là savent rester plus immobiles que n'importe qui.

— Vous les avez vus ?

— Non.

— Ils peuvent recommencer ?

— Probablement pas, parce que maintenant vous regardez. C'est le fonctionnement de l'œil. Littéralement, nous ne voyons pas la plupart des choses dans notre champ de vision.

Smith s'apprêtait à en dire plus mais il s'aperçut qu'il n'en savait pas plus long ; il ne savait pratiquement pas comment travaillaient Chiun et Remo.

Le président chuchota à Smith que le vieil Oriental avait l'air trop fragile pour une mission à l'étranger et Smith répondit que la sécurité de l'Oriental devait être le cadet de ses soucis.

Chiun adressa au président un petit discours sur Sinanju qui était prêt à verser son sang pour sa gloire, il dit que les ennemis du président avaient maintenant la vie courte et que ses amis possédaient un bouclier et une épée. De plus, le président avait beaucoup d'ennemis, proches et retors, mais c'était vrai de tous les grands empereurs tels Ivan le Bon de Russie, le charmant Hérode et Attila le Bienveillant, ainsi que des Occidentaux comme le doux Néron à la voix d'or et, naturellement, les plus modernes, les Borgia d'Italie.

Le président dit qu'il n'en était pas tellement heureux et qu'il avait voulu voir ces deux-là parce qu'il avait le cœur bien lourd et que si son pays avait un autre choix en ce moment, il ne ferait pas appel à eux.

— Je peux dire un mot ? demanda Remo.

Le président acquiesça. Chiun sourit et attendit le serment de

loyauté de Remo à l'empereur.

— J'ai débuté dans cette histoire il y a longtemps et je ne le voulais pas, mais on m'a fait porter le chapeau pour un crime que je n'avais pas commis. J'ai commencé à apprendre le Sinanju pour les besoins de mon travail et, en même temps, ce que je pouvais être et ce que les autres avaient été. Voilà où je veux en venir. Je n'aime pas votre façon d'appeler le Maître de Sinanju et moi « ces deux-là ». La Maison de Sinanju existait des milliers d'années avant que George Washington se retrouve avec son armée sans intendance à Valley Forge.

— Où voulez-vous en venir ? demanda le président.

— À ceci : Ça ne m'impressionne pas que vous ayez le cœur heureux ou lourd. Je m'en fous comme d'un pet de lapin, voilà mon sentiment.

Smith assura au président qu'on pouvait toujours compter sur Remo, qu'il était digne de confiance et absolument remarquable. Chiun présenta des excuses pour l'insolence de Remo devant un empereur, en rendant responsable sa jeunesse, puisqu'il avait moins de quatre-vingts ans.

Le président répondit qu'il respectait un homme qui disait ce qu'il pensait.

— Il n'y a qu'une seule personne dans cette pièce dont je souhaite le respect, déclara Remo en montrant le président et Smith. Et ce n'est pas vous deux.

CHAPITRE III

La première chose que remarqua le colonel Vassily Vassilievitch, dans les nouveaux jours de gloire de la Treska, ce fut une perte de discipline. Avant, quand l'équipe Tournesol flottait constamment quelque part dans les mêmes villes européennes que la Treska, aucun homme ne prenait seul un ascenseur, aucun groupe ne s'aventurait dans l'arrière-salle d'un restaurant sans avoir quelqu'un dans la rue comme soupape de sécurité, et tout le monde restait continuellement en contact avec le reste de l'unité de tueurs.

Maintenant, lui, officier commandant la Treska, perdait ses hommes de vue pendant des jours. Ils se dépêchaient d'expédier leur liste de meurtres en une demi-heure et puis ils s'en allaient savourer les plaisirs frelatés des capitales occidentales décadentes et ne revenaient au rapport que lorsqu'ils n'avaient plus d'argent, arborant des sourires au whisky rance, barbus, fatigués, heureux de leur débauche.

Quand Ivan Mikhailov, le géant rieur, revint au point de contact à Rome – le restaurant *Geno* dans l'étroite rue en pente de *l'Atlas Hôtel* – il se mit en rage lorsque le colonel Vassilievitch l'accusa de ne rentrer qu'une fois à court de fonds.

Normalement, quelqu'un comme Ivan serait resté dans sa ferme du Caucase, en assumant des travaux de bête de somme. Mais sa force prodigieuse avait été remarquée par le KGB qui se mit à fournir à la famille Mikhailov des articles rares, tels que bonbons, postes de radio et rations de viande supplémentaires, si bien qu'arrivé à l'âge de quinze ans, le jeune Ivan fut très heureux de partir au camp d'entraînement de Semipalatinski, où des instructeurs de haut niveau l'observèrent avec amusement quand il montra fièrement comment il pouvait casser des madriers entre ses mains, soulever d'un seul bras une limousine officielle Zil et comment il pouvait tuer. Et à quel point il aimait ça.

Semipalatinski était à moins de trois cents kilomètres de la frontière chinoise et quand une patrouille de l'Armée de Chine populaire se perdit et se retrouva en Union soviétique, l'école envoya un message urgent à la quinzième division de fusiliers rouges, disant que l'unité du KGB s'occuperait de la patrouille chinoise pendant que la division de fusiliers empêcherait son repli. Le message signifiait en réalité que le commandant de l'unité du KGB voulait donner à ses

recrues le baptême du sang. Le commandant de la division de fusiliers fit des gorges chaudes, à la pensée de policiers et d'espions essayant de faire un travail de soldats, mais il fut obligé de s'incliner.

Trois brigades de la division de fusiliers prirent la patrouille chinoise au piège dans une petite vallée. Les Chinois battirent en retraite sur les versants, dans de petites grottes où ils se retranchèrent. Le commandant des fusiliers voulait bombarder les grottes, faire poser des explosifs et rentrer chez lui si les Chinois ne se rendaient pas. Le KGB avait d'autres idées.

Quand la nuit tomba, les recrues de l'unité Treska du KGB furent envoyées avec des couteaux courts, des garrots et des pistolets. D'après leurs ordres, pour chaque balle qu'ils tireraient, les hommes recevraient un coup de fouet sur le dos.

Vassilievitch, alors professeur d'anglais et de français de l'école, attendit cette nuit-là, en compagnie du commandant de la quinzième division. Ils entendirent quelques coups de feu du côté des grottes. Vers quatre heures moins le quart du matin, quelqu'un poussa un grand cri qui dura jusqu'à quatre heures. Puis ce fut le silence.

— Nous devons canonner ces grottes à l'aube, dit le commandant des fusiliers. C'est un gaspillage de sang russe. Voilà ce que vous autres policiers avez fait. Vous avez gaspillé du jeune sang russe. Vous feriez mieux de vous contenter de fourrer des micros dans le cul des gens, voilà ce que vous feriez mieux de faire.

— Qu'est-ce qui vous rend si sûr que ce n'est pas du sang chinois qui a été versé ?

— D'abord, ce sont des armes chinoises qui ont tiré. Et de deux, si vos jeunes imbéciles avaient gagné, ils sortiraient, en ce moment. Dès l'aube, nous ferons ce que nous aurions dû commencer par faire.

— Ils avaient l'ordre de ne pas se servir de pistolets et de rester où ils sont jusqu'au jour, pour que vos soldats ne soient pas pris de panique et ne leur tirent pas dessus, ce qui nous aurait forcés, camarade général, à vous anéantir. Désolé, mais c'est la vérité, camarade général, dit Vassilievitch.

— Tous fous, grommela le général mais ses officiers d'état-major gardèrent le silence parce que tous les militaires se tenaient tranquilles quand il y avait du KGB dans le coin.

Vassilievitch haussa les épaules et dans la matinée, aux premières lueurs de l'aube parfumée sur la vallée scintillante de rosée, les recrues de la Treska sortirent en chantant et en dansant. Ivan sautilla hors d'une grotte en jonglant avec deux têtes et chaque recrue dut vider son chargeur pour prouver qu'elle ne s'en était pas servi pour

tuer.

On laissa les soldats s'occuper du nettoyage et enlever les cadavres. Plusieurs s'évanouirent à leur vue. On dit à Ivan le rieur qu'il ne pouvait pas garder les têtes.

— Donne-les au général des gardes, Ivan.

Voilà un bon garçon. Bon garçon, Ivan, dit Vassilievitch.

Et Ivan fourra les deux têtes dans les mains récalcitrantes du général et pleurnicha parce que c'était ses têtes ; il les avait prises aux Chinois et pourquoi est-ce qu'il ne pouvait pas les garder et les emporter chez lui dans son village à sa prochaine permission, puisque dans son village personne n'avait jamais vu de tête de Chinois ?

— Ta maman n'aimerait pas ça, Ivan, dit Vassilievitch.

— Vous ne connaissez pas ma maman, geignit Ivan.

— Je sais de qui je parle, Ivan. Nous pouvons lui envoyer des pommes.

— Elle en a, des pommes.

— Nous pourrions lui envoyer une belle radio toute neuve.

— Elle en a une, de radio.

— Nous pouvons lui envoyer ce qu'elle veut.

— Elle veut des têtes de Chinois.

— Tu n'en sais rien, Ivan. Tu mens.

— Non, je ne mens pas. Elle a toujours voulu des têtes de Chinois.

— Ce n'est pas vrai, Ivan.

— Elle en voudrait si je les lui donnais.

— Non, Ivan. Tu ne pourras plus jamais garder de têtes.

— Jamais ?

— Jamais.

— Une fois maintenant et jamais plus ?

— Jamais, Ivan. Ni maintenant ni plus tard. Jamais.

Il y eut d'autres incidents mais Ivan avait toujours obéi à une main ferme. Quand l'Américain, Forbier, avait été conduit dans la ruelle, quand Ivan lui avait enfoncé les côtes d'un seul coup de la main, Ivan avait reculé dès que Vassilievitch lui avait dit « assez ». Vassilievitch lui avait donné une petite tape amicale sur la joue et puis ils étaient allés profiter du reste de la belle journée de printemps de Paris.

Mais à présent, dans la pénombre de ce restaurant italien, avec les

trois assiettes de spaghetti couronnées de veau à la crème posées devant Ivan, Vassilievitch avait du mal à le raisonner.

— Je n'ai pas dépensé tout l'argent, protesta Ivan et ses deux grosses mains tirèrent de ses poches des poignées de billets de dix mille lires, valant chacun environ douze dollars. L'unité Treska ne calculait pas en roubles mais en bons dollars américains.

Ivan posa l'argent devant Vassilievitch, qui s'efforça de le lisser et de le mettre en liasses tout en le comptant.

Ivan souleva une assiette de spaghetti ruisselants de sauce, comme une petite soucoupe, et aspira le tout, veau compris, comme si c'était le fond d'une minuscule tasse de thé.

Il se pourlécha. Puis il termina de la même façon les deux autres et demanda qu'on lui apporte la grande corbeille de fruits posée sur le comptoir. Le garçon sourit et, avec une élégance tout italienne, vint présenter la corbeille à Ivan. Ivan la prit et se mit à avaler des pommes et des pêches entières, comme de petites pilules. Le garçon récupéra précipitamment le panier d'osier avant que le consommateur ne le croque comme un biscuit.

Ivan engloutit ensuite deux saucissons, deux litres de liqueur Strega et termina son repas par deux tartes.

— Il y a là quarante millions de lires, Ivan. Nous ne t'avons donné que vingt millions. Où as-tu trouvé le reste de l'argent, Ivan ?

— Je n'ai pas battu des gens pour les voler, répondit Ivan.

— Ivan, d'où te vient le reste de l'argent ?

— Je n'ai pas dépensé tout l'argent, comme vous avez dit.

— Ivan, tu as bien dû trouver l'argent quelque part, insista Vassilievitch.

— Vous l'avez donné.

— Non, Ivan, je t'ai donné vingt millions de lires il y a trois jours. Tu as vécu pendant trois jours en mission et tu reviens avec quarante millions. Cela veut dire que tu as trouvé au moins vingt millions quelque part, en supposant que tu n'aies rien mangé pendant trois jours, ce dont je doute.

— Recomptez.

— J'ai compté, Ivan.

— Je n'ai pas dépensé tout l'argent.

— D'où te vient la nouvelle montre, Ivan ? demanda Vassilievitch en remarquant une Rolex en or retenue par une ceinture à l'énorme poignet d'Ivan.

— Je l'ai trouvée.

— Où l'as-tu trouvée, Ivan ?

— Dans une église. Le prêtre battait des religieuses sans défense et des travailleurs, alors Ivan a sauvé les religieuses et les travailleurs et ils lui ont donné la montre parce que le prêtre était si méchant qu'il les obligeait à donner toutes leurs affaires à l'État.

— Ce n'est pas vrai, Ivan.

— Si, c'est vrai. Vous n'étiez pas là, vous ne pouvez pas savoir. Le prêtre était très grand, très fort et très méchant. Il disait que le président Brejnev fourrait son truc dans le cul des moutons et que Mao est bon et Brejnev mauvais.

— Tu mens, Ivan. Ce n'est pas bien.

— Vous aimez les Chinois et vous détestez les Russes. Vous détestez tout le temps. Je le sais.

Avec gentillesse, parce que c'était la seule façon de s'y prendre avec Ivan, Vassilievitch ramena le lourd monument ambulante à *l'Atlas Hôtel*, l'escorta dans l'escalier jusqu'à une petite chambre où il dit à Ivan de rester garder cette chambre et ne pas la quitter. Oui, Ivan obtiendrait une autre médaille pour avoir protégé la pièce, oui, Vassilievitch croyait ce qu'Ivan avait dit. Il aimait bien Ivan. Tout le monde aimait Ivan parce que maintenant il était chargé de garder une chambre très importante qu'il ne devait pas quitter. Il y avait de quoi boire dans le réfrigérateur et Vassilievitch lui ferait monter à manger.

Ce fut seulement dans l'ascenseur, en descendant, que Vassilievitch s'aperçut de sa nervosité en sentant trembler ses mains. Il les fourra dans les poches de son élégant costume italien.

S'il avait cru en Dieu, le colonel Vassily Vassilievitch aurait récité une prière. Il descendit la rue étroite et s'engagea dans le souterrain sous le palais du Quirinal. Ses pas résonnaient dans le tunnel. Un petit magasin d'articles de sport, présentant dans sa vitrine des lunettes de ski, garanties pour avoir été portées par Gustavo Thoeni, était encore éclairé. Vassilievitch frappa cinq fois. La porte s'ouvrit sur un homme brun et maigre qui s'inclina respectueusement. Vassilievitch passa dans l'arrière-boutique, une pièce sans fenêtre aux murs de ciment nu.

Trois hommes assis à une table prenaient des notes sur une longue feuille de papier. Vassilievitch fit signe à deux d'entre eux de sortir. Le troisième resta. Quand ils furent seuls, Vassilievitch annonça :

— Camarade, nous avons des ennuis.

— Chut, fit l'homme.

Il était tout rond, comme une petite poupée, mais chauve, avec des

bajoues tremblotantes. Ses yeux étaient de petits boutons de bottine sous des sourcils poivre et sel hérissés. Il portait une chemise blanche à col ouvert et un costume rayé sombre, luxueux, qui parvenait à avoir l'air minable sur sa courte charpente.

Il possédait le même étui d'aisselle léger que Vassilievitch, mais le sien pendouillait et faisait une bosse, sans rien de cette plate invisibilité pour laquelle l'étui était conçu. Peu importait. On ne pouvait sous-estimer cet homme. Il était capable de résoudre trois problèmes en même temps, il parlait deux langues étrangères sans accent, quatre autres couramment et en comprenait trois de plus. Il possédait ce que le KGB avait toujours recherché chez ses commandants, la force. C'était une chose qui pouvait être sentie par des hommes expérimentés. Vassilievitch savait que lui-même en était dépourvu.

La Seconde Guerre mondiale avait prouvé que certains hommes la possédaient. La guerre était le meilleur terrain d'essai pour ça. La paix permettait à l'intrigue subtile de hisser des hommes n'ayant pas cette force à des postes qui l'exigeaient. Mais le général Dénia, soixante-quatre ans, gras, chauve et grisonnant, en vêtements fripés, en avait à la pelle. C'était le genre de chef que se seraient choisis des hommes ayant été soumis à de grandes tensions, si les plus hauts échelons ne l'avaient déjà fait.

Pour le moment, il ne voulait pas entendre parler d'ennuis. Il débouchait du champagne pour son officier.

— Aujourd'hui, c'est la fête. Nous célébrons ce que jamais je n'aurais cru que nous célébrerions.

— Camarade général Dénia... interrompt Vassilievitch.

— Ne m'appellez pas comme ça !

— C'est une pièce sûre. Elle est doublée de plomb.

— Je dis à Vassily Vassilievitch, ne m'appellez pas général parce que je ne suis plus général, déclara le camarade Dénia, les larmes aux yeux, en faisant sauter le bouchon. Je suis le maréchal Gregory Dénia et vous, vous êtes le général Vassily Vassilievitch. Oui, camarade général, général Vassilievitch, maréchal Dénia. Buvez.

— Je ne comprends pas.

— Jamais encore il n'y a eu une telle victoire. Jamais un si petit nombre n'a fait autant de grandes choses. Buvez, général Vassilievitch. Vous aussi vous serez un héros de l'Union soviétique. Buvez. Là-bas au comité central, on ne parle que de nous.

— Nous avons un problème, Gregory.

— Maintenant on boit. Problèmes, plus tard.

— Gregory, c'est vous qui m'avez dit un jour que le plus sûr chemin vers la mort est un optimisme excessif ou un pessimisme extrême. Nous avons des ennuis avec Ivan. Il va y avoir un incident international.

— Il ne peut pas y avoir d'incident international. Nous sommes la puissance, sur ce continent. De Calais à Vladivostok, il n'y a rien d'autre que le KGB. Vous ne comprenez pas ce que nous fêtons ? Vous n'avez pas compté les cadavres ? La CIA est pratiquement inopérante de Stockholm à la Sicile. D'Athènes à Copenhague, il y a nous et personne d'autre.

— Nous nous étendons trop, Gregory. L'Amérique va faire quelque chose.

— L'Amérique ne fera rien. Les États-Unis se sont castrés aux yeux du monde. Si vous croyez que nous avons obtenu des promotions, vous devriez voir ce qu'obtient la Propagande. C'est révoltant. Il y a en ce moment assez de Zils et de serviteurs autour de l'unité de Propagande pour rendre même un tsar jaloux. À nous ! C'est aujourd'hui l'avenir.

— Néanmoins, il est impossible de ne pas trouver une réaction quelque part et nous sommes trop étendus. Nous ne pouvons plus contrôler Ivan et il n'est pas le seul. Nous avons des hommes qui s'installent dans des villas. Voilà une semaine que je n'ai pas de nouvelles de trois équipes.

— Je vous donne un ordre et un ordre seulement, camarade général. Attaquez. Vous n'avez encore jamais vu l'effondrement d'un ennemi. Je vous le dis, nous ne pouvons pas nous tromper. C'est impossible.

— Et moi je vous dis, camarade maréchal, que pour toute action il y a une réaction.

— Seulement quand il reste quelque chose pour réagir, affirma Dénia. Attaquez !

Il donna au malheureux Vassilievitch une liste griffonnée sur laquelle le champagne avait dilué l'encre de deux noms.

Vassilievitch n'avait encore jamais vu cette liste. Il y avait vingt-sept noms. Quand Tournesol était en activité, il y avait un nom sélectionné et soigneusement étudié, avec un signalement détaillé pour que seule la personne désignée, et aucune autre, soit frappée. C'est tout juste s'il n'y avait pas un volume entier sur la personne. Maintenant, on n'avait qu'une liste avec des noms et des adresses.

Sur une liste aussi négligemment dressée que celle-là, cinq noms au moins devaient être incorrects.

— Tout cela ne représente pas un objectif adéquat, si je puis me permettre de le dire, bougonna Vassilievitch en refusant le verre de champagne.

— Je sais. Ça n'a aucune importance. Des cadavres. Nous donnerons des cadavres au Comité central. Autant qu'ils en veulent. Et vous annoncerez à Ivan qu'il est commandant.

— Ivan est un imbécile meurtrier.

— Et nous sommes des génies meurtriers, déclara le maréchal Dénia en buvant son champagne si vite qu'il arrosa sa tunique.

Vassilievitch ne mit pas longtemps à analyser la liste. Elle comprenait tout le monde, dans le voisinage de l'Italie, tous les gens dont le Comité central pensait qu'ils serviraient mieux ses intérêts s'ils étaient morts, y compris une bonne demi-douzaine de personnes qui, d'après Vassilievitch, ne devaient-rien avoir fait de pire que d'offenser un quelconque sous-fifre du KGB. C'était une liste poubelle. Le succès les conduisait à ce que les équipes du Tournesol américain avaient été incapables d'accomplir. Il détruisait l'habileté et la ruse de l'unité Treska.

Quand Ivan Mikhaïlov apprit qu'il était promu commandant, il pleura. Il tomba à genoux, cassant sous son poids le revêtement de céramique. Il pria. Il remercia Dieu, saint Lioubdinasivitch, Lénine, Marx et Staline.

Vassilievitch lui ordonna de se taire. Sa voix portait loin mais Ivan ne voulut rien entendre. Il demanda à Dieu de veiller sur Staline et Lénine qui devaient être au ciel, maintenant.

— Nous ne croyons pas au ciel, camarade commandant, dit aigrement Vassilievitch.

— Mais alors où est-ce qu'on va quand on est un bon communiste ? demanda le commandant Ivan Mikhaïlov.

— Chez les fous, répliqua Vassilievitch qui pensait fermement que le communisme serait finalement la meilleure forme de gouvernement pour l'humanité si quelques menues déféctuosités pouvaient être éliminées, mais se demandait si lesdites déféctuosités n'étaient pas inhérentes à l'humanité.

Le cours de ces pensées conduisait inévitablement à la conclusion que l'humanité elle-même n'était peut-être pas prête pour l'autodétermination.

— Chez les fous, camarade commandant, insista Vassilievitch.

Il y avait dans la chambre un réfrigérateur contenant de petites bouteilles de whisky importé et des boîtes de jus de fruits. Les garçons d'étage vérifiaient le contenu tous les matins et portaient sur la note ce qui avait été consommé.

Vassilievitch déboucha un flacon échantillon de Johnny Walker étiquette rouge et nota des commentaires sur la liste. Les noms n'étaient même pas codés. On aurait pu aussi bien lui remettre des pages arrachées au hasard dans un annuaire téléphonique. Il n'avait pas d'équipes à sa disposition pour isoler et mettre en place les objectifs. Dans l'état de surexcitation où se trouvait Ivan à cause de sa promotion, il risquait de démolir tout simplement un immeuble pour se rendre en mission.

Enfin, même si le reste de l'équipe se désintégrait, Vassily Vassilievitch n'entendait pas trahir son entraînement. Il remarqua que sept noms de la liste étaient des communistes italiens, des hommes qu'il admirait personnellement.

Ivan et lui en descendraient deux tous les matins de bonne heure, attendraient pour voir si la radio donnait leur signalement et continueraient jusqu'à ce que ces signalements soient connus, après quoi ils se retireraient. On avait déjà diffusé des signalements de l'équipe Alpha et de l'équipe Delta. En des temps moins déments, elles auraient été appelées à Moscou.

Il fut interrompu par les sanglots d'Ivan.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, Ivan ?

— Je suis commandant et je n'ai personne à commander.

— Tu auras bien assez de gens à commander une fois rentré chez nous, assura Vassilievitch.

— Je peux vous commander ?

— Non, Ivan.

— Une fois ?

— Demain, Ivan.

Dans la petite ville de Palestrina, tout près de Rome, le Dr Giuseppe Roscalli se fit son café matinal et un cake léger pour le petit déjeuner. Il chantait en retirant le cake du four de la vieille cuisinière de fonte avec le même torchon brûlé qui lui servait à essuyer la vaisselle.

Il avait été un des piliers des moscovites, une petite faction au sein du parti communiste italien, fidèle à la ligne de Moscou. Jusqu'à la semaine précédente du moins, quand un de ses anciens amis avait publié des révélations sur la vie en Russie et avait été, dès le lendemain, écrasé par un ascenseur. Le Dr Roscalli était sûr que c'était

un crime et certain que les Russes étaient responsables. Follement, il avait dit cela au consul soviétique, le menaçant de tout révéler. Il allait dénoncer Moscou.

Il composa le texte de son discours dans sa tête, entendant déjà les applaudissements. Il accuserait Moscou de n'être pas différent des tsars, sauf que les tsars étaient encore plus incompetents et avaient une croix sur leur drapeau à la place de la faucille et du marteau.

« Vous qui prétendez représenter la volonté du peuple, vous êtes les propriétaires du peuple. Vous êtes les nouveaux esclavagistes, la nouvelle royauté, vivant dans la splendeur et l'opulence pendant que vos serfs infortunés travaillent à la sueur de leur front. Vous êtes une abomination devant tous les peuples pensants et progressistes. »

Il aimait bien le mot « abomination ». Il était très approprié parce que les promesses de la Russie rendaient la réalité encore plus vile. Abomination. Seule une actrice de cinéma américaine avec du coton en guise de cervelle pourrait ne pas s'en rendre compte. Les êtres humains, de plus en plus, reconnaissaient la menace communiste.

On frappa à la porte et on annonça un paquet pour lui. Il alla ouvrir. Un homme élégamment vêtu tenait une petite boîte enveloppée dans du papier d'argent avec un nœud de ruban rose. L'homme souriait.

— Docteur Roscalli ?

— Oui, oui, dit Roscalli et un géant apparut soudain derrière le porteur de présent.

Une main énorme se plaqua sur la bouche du Dr Roscalli. Elle lui couvrit la figure d'une oreille à l'autre. Il sentit un pouce s'enfoncer comme un clou dans son dos et, continuant de tout voir très nettement au-dessus d'un doigt gros comme une banane, il sentit la partie inférieure de son corps flotter il ne savait où et finalement, comme s'il était coincé entre des castagnettes, il perdit la vie.

— Dépose le corps près du fauteuil, Ivan, dit Vassilievitch.

Le paquet fut encore très utile ce matin-là pour Robert Buckwhite, un Américain prêté à l'industrie pétrolière italienne. Buckwhite était géologue. Il travaillait aussi pour la CIA. En d'autres temps, il aurait simplement été considéré comme un des espions des États-Unis, devant être surveillé par un espion russe.

Buckwhite était un fonctionnaire relativement mineur qui, à sa mort, serait remplacé par un fonctionnaire également mineur. Sa mort ne servirait à rien, sinon à ajouter un nom sur la liste des cadavres de la Treska, à envoyer au Comité central.

Aussi, comme Buckwhite retournait chez lui, dans la petite ville d'Albano où l'attendait sa maîtresse, deux hommes hélèrent sa voiture. L'un d'eux tenait un paquet enveloppé de papier d'argent avec un nœud de ruban rose.

— Signor Buckwhite ?

Buckwhite hocha la tête et sa tête n'acheva pas le mouvement. Sa nuque était brisée.

— Prends son portefeuille, Ivan.

— Mais vous avez dit que nous ne volons pas.

— Oui, mais je veux qu'on croie que d'autres volent.

— Je peux garder le portefeuille ?

— Non. Nous le jetterons plus tard.

— Pourquoi le prendre pour ne pas le garder ? Pourquoi ? Pourquoi ?

— Parce que Staline qui est au ciel le veut, répondit Vassilievitch.

— Ah bon, dit Ivan.

Ivan voulait déjeuner. Vassilievitch lui dit que le déjeuner devait attendre parce que dans les villes où des gens avaient eu la nuque brisée, les hommes grands et forts attiraient l'attention. Ivan voulut donner son ordre unique alors, puisqu'il était commandant.

Vassilievitch le lui permit.

— Je vous donne l'ordre de déjeuner tout de suite, dit Ivan. Que tous les hommes déjeunent. Immédiatement. Ordre du commandant Mikhailov.

— Nous obéirons à cet ordre plus tard, Ivan.

— Tout de suite.

Ivan commanda deux gigots à l'ail qu'il mangea comme des côtelettes d'agneau, quatre litres de Chianti et vingt-sept cannellonis, farcis de sauce à la crème épaisse. Un peloton de carabiniers tout hérissé de pistolets arriva avec le vingt-septième cannelloni.

Ils demandèrent à voir les papiers. Ils prièrent les deux hommes qui déjeunaient de garder leurs mains sur la table. Ils exigèrent une politesse immédiate.

Ivan rota. Puis il les cassa en deux comme des baguettes de pain. L'un d'eux tira un coup de feu. La balle traversa l'épaule d'Ivan. Elle fit autant d'effet qu'une punaise sur la croupe d'un rhinocéros. Une autre détonation claqua mais celle-là aussi se révéla tristement inadéquate. C'était du calibre 22.

Dans la voiture, Ivan s'appliqua à extraire la balle de son épaule comme les adolescents font sortir leurs points noirs, en pressant les chairs. Il ne réalisa pas que les policiers italiens utilisaient des armes de calibre 25 et que, par conséquent, la balle de 22 avait dû venir d'ailleurs. Il ne prit pas la peine de penser que le seul homme, peut-être, qui pourrait tenter de le tuer avec une arme de calibre 22 devait être le général Vassily Vassilievitch.

Ivan haussa la petite balle sanglante devant le pare-brise puis il l'écrasa entre deux doigts géants.

Vassilievitch sentit sa vessie se vider et ses chaussettes se mouiller. Il suggéra que, puisque le repas d'Ivan avait été interrompu, à Rome il lui cuisinerait lui-même un bon déjeuner. Dans un appartement de fonction donnant sur la Via Veneto, une étape de luxe pour la fuite et la sortie rapides, Vassilievitch commanda des kilos de spaghetti, quelques dizaines de boîtes de champignons, une caisse de vin et un quartier de bœuf.

Il devait choisir personnellement l'assaisonnement. Il sortit, se rendit dans une petite boutique et acheta quatorze boîtes de mort-aux-rats américaine.

D'un petit café, il téléphona au magasin d'articles de sport sous le palais du Quirinal. Il n'obtint pas de réponse. Il voulait informer Dénia qu'Ivan était devenu totalement incontrôlable et qu'il fallait le rendre sûr pour l'équipe.

Cependant, là-bas à l'appartement, Ivan grignotait le quartier de bœuf, par poignées. Il regardait la télévision italienne. Ivan ne comprenait pas l'italien. Il travaillait encore à apprendre le russe. Il aimait les images. Il lui avait fallu trois ans pour reconnaître que l'anglais n'était pas une forme fantaisiste de russe.

Plus que la télévision italienne, il aimait les dessins animés américains. Il avait pleuré quand un officier du KGB lui avait traduit Bambi. Astucieusement, l'officier lui avait dit que les chasseurs étaient américains et les cerfs communistes. Depuis ce jour-là, Ivan voulait tuer des Américains. Son seul ennui, c'était qu'il ne savait pas les distinguer des Russes. Pour Ivan, tout le monde se ressemblait à part les Chinois. Il savait distinguer les Chinois des Européens et très souvent, il lui arrivait de distinguer des Africains, sauf que pendant le nettoyage de l'équipe Tournesol, ils avaient dû « faire sortir » un Noir américain et Ivan avait cru qu'ils étaient en guerre avec l'Afrique.

Vassilievitch trancha un pavé de vingt-huit livres du quartier de bœuf. Il ajouta cinq livres de beurre et trois cabas d'ail. Il laissa rôtir le tout pendant cinq heures, puis il fit une sauce relevée à la mort-aux-rats.

Ivan finit par s'écrouler à minuit. Allongé sur le canapé, il ferma les yeux. Vassilievitch poussa un immense soupir de soulagement. Il rangea la petite arme et son étui dans le placard, en prenant soin d'essuyer les empreintes. Il brûla ses vêtements reconnaissables dans la baignoire et aéra la salle de bains. Il rasa sa petite moustache.

Il consulta sa montre. Il y avait une heure qu'Ivan avait englouti les quatorze boîtes de mort-aux-rats. Histoire de ne rien laisser au hasard, il alla tâter le pouls d'Ivan. Quand sa main effleura le poignet géant, Ivan se redressa brusquement en clignant des yeux.

— Eh bien, dit-il, un jour de plus, un rouble de plus.

Il rit et se plaignit d'un léger mal de tête.

Vassilievitch emmena Ivan au magasin d'articles de sport. Personne ne répondit quand il frappa. La porte était ouverte. Ivan suivit Vassilievitch dans la boutique. Vassilievitch lui chuchota d'être prudent. Il appela par trois codes différents dans trois langues différentes. Quand il employa l'anglais, une voix répondit :

— Salut, trésor. Bienvenue à la première équipe.

Un Américain maigre sortit sans se presser de l'arrière-boutique. Il avait des poignets épais. Il portait un chandail noir à col roulé, un pantalon de flanelle grise et des mocassins italiens cousus main. Il regarda Ivan et, au lieu de manifester de la terreur, il sourit. Il bâilla aussi.

— Qui êtes-vous ? demanda Vassilievitch.

— L'esprit de la détente, répondit l'Américain.

L'œil exercé de Vassilievitch ne vit aucune arme sous les vêtements moulants de l'Américain. Il entendit Ivan, derrière lui, gargouiller d'excitation.

— Des Chinois, des Chinois, dit Ivan en montrant du doigt ce qui ressemblait à une étoffe dorée dans l'arrière-boutique.

C'était un vieil Oriental fragile et délicat, avec une petite barbiche blanche.

Vassilievitch se dit que cette fois il ne pourrait pas empêcher Ivan de garder la tête.

CHAPITRE IV

Remo devina, au poids, à l'équilibre puissant des cuisses de chêne, que le second homme qui entraït possédait une immense force animale. Des bras à tordre de l'acier et un cou de taureau. Un crâne blindé comme un cuirassé.

Remo sentait l'odeur de viande sur son haleine et son corps empestait le vin. Il plaça une table entre eux. Le colosse la fendit en y abattant son poing. Remo recula en sautillant.

— Qui m'a traité de Chinois ? demanda Chiun. Quel est l'idiot qui m'a traité de Chinois ?

Il entra dans le magasin d'exposition, les mains cachées comme de délicats boutons de fleurs sous les plis de son kimono. L'autre homme recula contre un comptoir couvert de chaussures de jogging. Il regardait Chiun comme s'il observait un cadavre. Chiun lui demanda son nom.

— Vassily Vassilievitch, répondit l'homme.

— Et le gros idiot ?

— Ivan Mikhailov.

Ivan s'empara d'un long ski de course et le brandit comme une épée. Vassilievitch fut certain qu'il allait embrocher le mince Américain de part en part. Mais l'Américain, avec des mouvements singulièrement lents, réussit on ne sait comment à éviter le ski. Ivan abaissa un poing sur le crâne de l'Américain mais la force du poing ne fit qu'attirer Ivan en avant et l'Américain se retrouva derrière lui.

— Êtes-vous le responsable ? demanda Remo.

— Oui, reconnut Vassilievitch.

— Alors nous n'avons pas besoin d'Ivan.

Vassilievitch cligna des yeux. De quoi parlait cet homme ?

Chiun avait son mot à dire. Les gens responsables le sont particulièrement envers les gens sous leurs ordres. Et cette sorte de gens ne devraient pas laisser les gens qu'ils avaient sous leurs ordres traiter les autres de Chinois, surtout quand ils étaient si manifestement et si magnifiquement coréens. Chiun dit tout cela en russe.

— Quoi ? fit Vassilievitch.

— Vous êtes irresponsable de laisser cet animal nommé Ivan courir en liberté.

Comment cet Oriental pouvait-il savoir ? Vassilievitch se serait posé des questions s'il n'avait pas été en train d'assister à une horreur sanglante.

Dès que le mince Américain avait appris qu'Ivan n'était pas le responsable de l'équipe, il avait saisi un des poings énormes. D'une légère chiquenaude très souple, il coinça brièvement un poignet. Un coude se déplia de la taille de l'Américain et remonta avec un bruit sourd dans les côtes d'Ivan. Ivan tomba en avant comme s'il allait étouffer l'Américain sous lui et la main droite de l'Américain se leva par-dessus son épaule comme s'il demandait grâce. La main était sous le menton d'Ivan. La bouche d'Ivan s'ouvrit. Deux doigts lui sortaient de la gorge. Les doigts de l'Américain.

Le pied de l'Américain jaillit si vivement que Vassilievitch le vit seulement revenir. L'immense crâne d'Ivan était enfoncé, comme si on avait planté un doigt dans de la pâte à tarte.

Ivan atterrit sur le plancher ciré, tressauta une fois et ne bougea plus. L'Américain essuya ses mains sur la chemise d'Ivan.

— Lavette, dit Remo.

— Mon Dieu, qui êtes-vous ? souffla Vassilievitch.

— Ce n'est pas important, dit Chiun. Il n'est personne. Ce qui est important, c'est la barbarie d'un monde où d'innocents Coréens peuvent être traités de Chinois.

— Vous êtes américains ? demanda Vassilievitch.

— Pas étonnant que cette chose se promenait en insultant les gens, dit Chiun. D'abord je suis traité de Chinois. Et maintenant d'Américain. Est-ce que j'ai l'air blanc ? Est-ce que j'ai une stupide expression pâle ? Est-ce que mes yeux sont d'une rondeur écoeurante ? Pourquoi dites-vous que je suis blanc ?

— Écoutez, Vassilievitch, intervint Remo, nous pouvons rendre ça facile ou nous pouvons le rendre dur. Maintenant je sais que vous êtes de Treska sinon vous ne seriez pas là.

— Je fais partie d'une mission d'échanges culturels, protesta Vassilievitch en utilisant la première couverture qui lui passait par la tête.

Remo haussa les épaules.

— Très bien, ce sera à la dure.

Sur ce, Vassilievitch sentit des mains le saisir par le torse et le

porter comme un mannequin de vitrine dans l'arrière-boutique. Chiun éteignit la lumière du magasin et de la vitrine puis verrouilla la porte. Vassilievitch sentit ses côtes brûler, comme si elles étaient touchées par un fer rouge. L'incroyable douleur était telle qu'il ne remarqua pas qu'il n'y avait aucune odeur de chair rôtie.

On lui demanda son grade, sa position, les noms de ses hommes et où ils se trouvaient. À chaque réponse menteuse, la douleur se renouvelait et elle devint si régulière que son corps prit la relève de son esprit pour la faire cesser et il donna tout, les noms de code des équipes, les signalements, les boîtes aux lettres, les zones, les contacts. Mais la douleur était toujours là et il gémissait par terre dans l'arrière-boutique où l'autre soir il avait refusé du champagne. Il aperçut le bouchon sous un petit canapé où il avait roulé et se demanda si le maréchal Dénia avait pu s'enfuir.

Il entendit un pas traînant près de son oreille.

— Passons à la question importante, dit Chiun. Pourquoi vous estimez-vous libre de diffamer les Coréens ? Qu'est-ce qui vous a poussé à un tel blasphème ? Qu'est-ce qui pousse votre esprit dément à émettre de telles obscénités en me traitant d'Américain ?

— Je pensais que vous étiez américain d'origine coréenne, bredouilla Vassilievitch. Je vous demande pardon, pardon, pardon.

— De tout mon cœur, rectifia Chiun.

— Pardon de tout mon cœur, rectifia Vassilievitch.

— De t'avoir offensé.

— De t'avoir offensé, répéta Vassilievitch et tandis que l'Américain le soulevait comme un bébé et le portait à côté sur le corps disloqué d'Ivan, il entendit le Coréen avertir :

— La prochaine fois, pas de monsieur Gentil.

Ce qui avait pris tant d'années à affûter et à raffiner, ce qui était sorti d'un empire s'étendant de Berlin au détroit de Béring, ce qui avait rassemblé la crème des hommes indestructibles avec une fourniture inépuisable de facilités et d'argent, allait disparaître en une semaine. Et Vassilievitch en fut le témoin affligé.

L'unité auxiliaire de Treska à Rome, dans la via Plebiscito à huit cents mètres du Colisée, fut la première.

Remo rappela à Chiun qu'il lui avait dit une fois que ses ancêtres avaient travaillé à Rome dans le temps.

— Quand il y avait du bon travail à faire, dit Chiun.

— Ils ont combattu dans le Colisée ?

— Nous sommes des assassins, pas des saltimbanques, répliqua Chiun. Des gens bizarres, ces Romains. Tout ce qu'ils trouvaient, ils le mettaient dans l'arène. N'importe quoi. Des animaux. Des gens. N'importe quoi. Ils devaient aimer les rodéos.

Vassilievitch frémit puis il sentit les mains de l'Américain remonter sa colonne vertébrale et il éprouva un vaste soulagement. Vassilievitch comprit qu'il allait sombrer en état de choc et que, par une manipulation des nerfs de l'épine dorsale, l'Américain l'avait empêché.

Il entendit le tapage nocturne de l'équipe auxiliaire, depuis la rue. Des rires de femmes, des tintements de verres. Qui disait que le succès appelle le succès ? Le succès appelle la destruction, plutôt, pensa Vassilievitch.

Il était surpris de n'avoir même pas envie d'avertir son équipe auxiliaire. Il estimait qu'il aurait au moins dû le vouloir. Mais il s'en moquait. Tout son entraînement semblait s'être dissous dans l'arrière-boutique du magasin de sport. Tous les soucis s'étaient dissous. Que voulait maintenant un général avec vingt ans d'états de service dans le KGB ? Il voulait une boisson fraîche, rien de plus.

Le Coréen resta dans la rue avec lui tandis que l'Américain montait seul. Ils avaient sur leur droite un petit commissariat de police à côté d'un café fermé. Derrière eux, une récente abomination gargantuesque en marbre, érigée par un roi moderne. De larges marches de marbre blanc montaient vers un Italien sur un cheval de marbre. Des projecteurs montraient aux passants que cette monstrueuse pâtisserie devait être importante. L'ennui, avec les statues et les monuments, c'est que lorsqu'on en avait à tous les coins de rue, ils devenaient aussi communs que les arbres dans la forêt et si on n'avait pas de guide pour vous dire que celui-ci ou celui-là était célèbre, on ne les regardait même pas.

En haut, les rires se turent. Ils se turent tout net comme si on avait pressé un bouton. Le Coréen paraissait aussi indifférent que s'il attendait l'autobus.

— Monsieur, dit Vassilievitch et quelque instinct de conservation qu'il ne pensait pas posséder, le poussa à ajouter : gracieux et noble seigneur. Douce fleur de sagesse de notre ravissement, ô gracieux sire, aie l'infinie bonté de révéler à ton indigne serviteur ton nom redoutable.

Le Coréen à la barbichette blanche, hocha la tête.

— Je suis Chiun, Maître de Sinanju.

— Dis-moi, ô merveille des merveilles, est-ce que tu travailles pour les Américains ? Fais-tu partie de ce qu'on appelle Tournesol ?

— Je ne fais partie de rien. Je suis Chiun.

— Alors vous ne travaillez pas pour les Américains ?

— Je reçois un tribut en échange de mes talents.

— Et quels sont-ils, ô maître gracieux ? Quels talents ?

— Ma sagesse et ma beauté, répondit Chiun heureux qu'on le lui demande enfin.

— Est-ce que vous apprenez à tuer ? insista Vassilievitch.

— J'enseigne ce qui doit être fait et ce que les gens peuvent faire s'ils apprennent. Tout le monde ne peut pas apprendre.

Au bout de quelques minutes, Remo revint avec une poignée de passeports. Pendant ce temps, Vassily Vassilievitch, général au cerveau embrouillé et confus, avait appris que l'Oriental était un amant de la beauté, un poète, un sage, un innocent jeté dans un monde cruel et qui n'était pas apprécié par son élève. Chiun était aussi quelques autres choses dont il ne voulait pas parler.

Remo montra les passeports à Vassilievitch qui donna le grade et le vrai nom de chacun. Il n'avait eu qu'à regarder une seule fois l'Américain dans les yeux pour juger préférable de ne pas tenter de donner une nouvelle couverture.

Remo remit les passeports à Chiun en le priant de les conserver. Chiun avait d'innombrables replis dans son large kimono et pouvait y ranger tout un bureau s'il le voulait.

— Je suis maintenant transformé en porteur pour tes ordures. Voilà comment on me traite, se plaignit Chiun.

— Cinq passeports. La belle affaire ! répliqua Remo.

— Ce n'est pas le poids du papier mais le lourd et douloureux irrespect que tu réserves à un doux poète.

Remo regarda autour de lui. Il n'avait vu personne. Vassilievitch était un officier du KGB, Chiun le Maître de Sinanju, dernier de la lignée des plus redoutables assassins que le monde avait jamais connus. Alors où était ce doux poète ? Remo haussa les épaules.

À Naples, ils trouvèrent l'équipe Alpha presque par hasard. Vassilievitch aperçut un de ses membres et fit un rapide calcul. Il se sentait mieux, ce midi, que la veille au soir et, après un léger repas et un petit somme dans la voiture conduite par Remo, son esprit calculeur s'était remis à fonctionner. L'équipe Alpha ne servait à rien, au fond. Il avait perdu le contact avec elle depuis des jours et seul le désir du maréchal Dénia de continuer à transmettre de bons rapports à Moscou l'avait empêché de renforcer la discipline. Alors

quand il aperçut un de ses membres, le type des explosifs, il le désigna. Remo gara la voiture et s'approcha calmement de l'homme, par-derrière. Il eut l'air de donner à un vieil ami une accolade affectueuse en le prenant d'un bras par les épaules. C'était seulement si l'on remarquait que le vieil ami n'avait pas les pieds par terre qu'on pouvait se douter que quelque chose n'était peut-être pas très régulier.

Si Vassilievitch n'avait pas passé plus de vingt ans avec la Treska, avec l'entraînement constant des équipes de tueurs, les prises, les trucs, les feintes, les mille et une façons de tuer une autre personne rapidement et sûrement, il savait qu'il n'aurait pas pu apprécier l'instrument appelé Remo.

Cet Américain était meilleur que tout ce que la Treska avait jamais vu ou même imaginé.

L'expert en munitions était mort quand ses pieds retrouvèrent le sol et l'Américain lui faisait traverser la rue comme s'il était encore en vie.

— Quelle adresse ! dit Vassilievitch, sa voix étouffée par l'admiration.

— Adéquate, dit Chiun.

— Je n'ai pas vu bouger ses mains.

— Vous ne devez pas. Observez ses pieds, dit Chiun.

— Et je le verrai bouger ?

— Non, vous ne verrez rien.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai consacré ma vie à entraîner un ingrat, au lieu de la consacrer à un gentil garçon comme vous.

— Merci, ô gracieux maître.

— Je vis en Amérique en ce moment mais j'ai grandement à souffrir de ses méfaits, dit Chiun et l'esprit agile de Vassilievitch sauta sur l'occasion en or.

Il s'apitoya avec Chiun sur les problèmes de Chiun.

— Ne me plaignez pas, dit Chiun. Les plus belles fleurs sont toujours les plus piétinées. Le délicat est écrasé avant le grossier et l'indécent. C'est la vie.

Et Chiun parla des horreurs de la télévision américaine, ce qui avait été fait aux beaux drames comme *Ainsi tourne la planète* et *la Recherche d'hier*. Chiun, le poète, les appréciait. Mais à présent, il y avait des choses comme *Mary Hartman, Mary Hartman* où des gens se dénudaient, tuaient, où il y avait des scènes d'hôpital où les médecins

ne sauvaient pas les gens mais les blessaient. Dites-moi un peu pourquoi dans un feuilleton, un médecin devait faire plus de mal que de bien ? voulut savoir Chiun.

Vassilievitch répondit qu'aucun bon drame ne devrait montrer de mauvais médecins.

— Exact, approuva Chiun. Si l'on désire voir des chirurgiens charcuter les gens, on doit aller dans un hôpital, pas regarder la télévision. Si je voulais voir des médecins stupides, négligents et incompetents, je n'aurais qu'à passer chez le praticien du coin et mes chances seraient excellentes. Surtout dans votre pays, vous devez bien le savoir.

Vassilievitch ravala son orgueil national et acquiesça. Ce qu'il aimerait savoir, c'était ce que Chiun avait appris à ce Remo ingrat.

— La correction, répondit Chiun. L'amour, la correction et la beauté.

Cependant, de l'autre côté de la ville dans une luxueuse villa dominant la baie de Naples, bleue sous le soleil de midi de la côte italienne, Remo mettait à l'œuvre son amour, sa correction et sa beauté.

Il avait obtenu l'adresse de l'endroit où se trouvaient les autres agents par l'expert en explosifs, dans la rue, expert qu'il avait ensuite fourré avec correction dans une grande poubelle au fond d'une ruelle où personne ne le remarquerait avant que le cadavre commence à sentir.

Il pénétra dans la belle villa. Il était midi et tout le monde paraissait groggy après l'orgie de la nuit. Un homme, au ventre déjà bedonnant, leva les yeux de sa vodka-orange matinale. Il braqua sur Remo un Sten britannique, tout en picorant du raisin.

— *Buon giorno*, marmonna-t-il d'une voix ensommeillée.

— Bonjour, répondit Remo.

— Qu'est-ce qui vous amène ? demanda le Russe.

Les autres ne dégainèrent pas et poursuivirent leurs vagues occupations. Un homme sans armes n'avait pas de quoi provoquer beaucoup d'intérêt.

— Le travail, répondit Remo.

— C'est quoi, votre travail ?

— Je suis un assassin. En ce moment, je travaille sur la Treska. C'est bien comme ça que ça se prononce ? Treska ?

Remo jeta un coup d'œil dehors vers la baie étincelante et sentit la

fraîche brise printanière filtrant par les arbres verts et les fenêtres ouvertes ensoleillées. C'était un beau pays. Il respira l'air de la mer.

— Comment vous connaissez la Treska ? demanda l'homme.

— Ah oui, fit Remo comme s'il se souvenait brusquement. C'est compliqué, vous savez, la politique et tout, mais en un mot, je suis ici pour remplacer Marguerite, à moins que ce ne soit Tournesol. J'oublie ces noms idiots. Bref, je suis ici pour vous tuer si vous êtes de Treska. Vous êtes bien l'équipe Alpha, pas vrai ?

— Il se trouve que nous sommes l'équipe Alpha, oui, mais est-ce que vous ne négligez pas ceci ? demanda l'homme en levant un peu la courte mitrailleuse britannique.

— Non, non. Au fait, dit Remo, vous payez combien de loyer mensuel, pour cette baraque ?

— Je ne sais pas. C'est en liras. On remplit des paniers jusqu'en haut et quand le propriétaire commence à sourire, on s'arrête de remplir. Des liras. Une devise pratiquement sans valeur.

— Il y a quelqu'un d'Alpha au-dehors ?

— Nous sommes tous ici à part Féodor.

— Un type bien balancé, blondasse, avec un drôle de sourire ? demanda Remo.

— C'est ça. Mais il n'a pas un drôle de sourire.

— Maintenant, si.

Quand l'homme tira avec le Sten, il eut le bras cassé. Il ne sentit pas la douleur de cette fracture parce qu'on a besoin d'une moelle épinière pour transmettre les sensations douloureuses. L'homme avait perdu un morceau de la sienne à peu près à l'instant où la douleur aurait dû atteindre son cerveau.

L'équipe Alpha, pourtant engourdie par des jours de beuverie, sauta sur ses armes avec une vitesse surprenante. L'entraînement prit le pas sur leur sang fortement alcoolisé et l'adrénaline afflua en renfort. Mais ils combattaient comme s'ils avaient une cible qui ne se déplaçait pas plus vite qu'un athlète, un athlète ordinaire qui ne connaissait pas les rythmes de son corps, dont les mains étaient les mêmes que celles d'un bon soldat habile.

Quand leurs yeux s'adaptèrent enfin aux mouvements de Remo, ses mains tranchaient des os, effectuaient des meurtres silencieux, discrets. Il travailla les torsos, ce midi-là dans la villa de la côte italienne. Il lui fallut plus longtemps pour rassembler les passeports. De retour à la voiture, dans le centre de Naples, il demanda à Vassilievitch de lui écrire les noms exacts et les grades sur chacun des

passports qui avaient servi de couverture à l'équipe Alpha.

— Ils sont tous morts ? demanda Vassilievitch qui le croyait parce qu'il avait vu ce que cet homme avait fait au gigantesque Ivan mais il était encore horrifié à la pensée qu'un seul homme puisse tant accomplir.

— Bien sûr, répondit Remo comme si quelqu'un lui demandait s'il avait jeté un papier de bonbon dans la corbeille.

L'équipe Beta était encore en alerte, comme elle avait été entraînée à l'être si un contact était rompu. Elle occupait une petite maison à Farfa, une ville dominant le Tibre boueux qui est un égout italien depuis l'époque des rois étrusques.

— Ils laissent vraiment cet endroit se pourrir, remarqua Chiun. L'Histoire de Sinanju parle de ravissants temples d'Apollon et de Vénus près d'ici.

— La Maison de Sinanju est donc une très ancienne institution ? demanda Vassilievitch.

— Modérément, répondit Chiun. Vieillie par la raison et tempérée par l'amour.

Remo donna un brusque coup de volant. Il aurait juré que Chiun avait parlé de Sinanju.

Vassilievitch, lui, pensa que l'Américain avait vu le premier avant-poste Beta avant lui. Et pourtant il savait quoi guetter.

Quand il descendit de voiture, Vassilievitch demanda comment Remo avait su que l'homme qui prenait tranquillement le soleil sur un banc de ciment était un guetteur.

— C'est là que devrait être un guetteur, répondit Chiun. Mais ça, c'est une question de travail. Voulez-vous entendre un poème que j'ai écrit ?

— Avec grand plaisir, assura Vassilievitch.

Il regarda l'Américain s'asseoir à côté du guetteur qui semblait profiter du soleil. L'Américain prononça quelques mots.

Vassilievitch observait avec une sorte de fascination effrayée. Le guetteur jouait du couteau en expert du plus haut niveau. Il le vit faire glisser une lame de sa manche, du côté opposé à l'Américain. Bien, pensa-t-il. Nous avons une chance. Bravo, brave soldat de la Treska, épée et bouclier du Parti. À côté de lui ce Coréen, Chiun, caquettait dans une langue que Vassilievitch ne reconnaissait pas. Chiun ramena son attention vers le siège arrière de la voiture, d'une gentille caresse d'un de ses longs ongles à la gorge du Russe.

— Vous ne reconnaissez peut-être pas la poésie classique Ung ? demanda-t-il.

— Pardon ? fit Vassilievitch.

Il vit son homme sourire poliment. Le couteau allait bientôt suivre. Ils allaient marquer des points contre cette équipe de tueurs.

— Dans la poésie Ung, la forme classique consiste à omettre chaque troisième consonne et chaque deuxième voyelle. C'est là la traduction anglaise de la formule. Vous connaissez l'anglais.

— Oui.

D'un instant à l'autre le couteau allait voler dans la gorge de l'Américain.

— Alors vous comprendrez pourquoi la grande poésie Ung a disparu vers huit cents avant Jésus-Christ. Je ne parle pas de la poésie commune Ung, utilisée jusqu'au VII^e siècle. Qu'est-ce qui vous fascine là-bas ?

— Je regarde simplement l'Américain.

— Que fait-il ?

— Il parle à cet homme.

— Il ne parle pas, dit Chiun. Il va travailler. C'est banal. Tenez, il y a un magnifique passage sur lequel je travaille... Qu'est-ce qui vous fascine tant ?

Le couteau étincela au beau soleil d'Italie et l'homme sourit bêtement comme s'il avait avalé un ballon par inadvertance. Vassilievitch ne voyait pas son couteau. L'Américain paraissait serrer cette main comme s'il disait au revoir. Le guetteur dodelina de la tête et s'endormit. Avec une mare de sang sur les genoux.

— La grandeur de ce poème, c'est qu'il exalte l'essence du pétale de fleur et les sons eux-mêmes deviennent le pétale, dit Chiun.

Vassilievitch était trempé de sueur. Il sourit en entendant la voix aiguë du Coréen monter de plus en plus haut avec un bruit d'ongle crissant sur un tableau noir, jusqu'au plafond.

Il se souvenait vaguement d'avoir entendu parler de cette poésie occulte. Un explorateur britannique avait écrit qu'on croyait entendre une hystérectomie pratiquée avec des petites cuillères.

Les anciens empereurs de Perse l'avaient particulièrement appréciée. Vassilievitch ne savait pas si elle avait survécu au III^e siècle de notre ère. D'une façon quelconque, ce vieil Oriental avait des rapports étroits avec cet ahurissant tueur américain.

Vassilievitch chercha à comprendre. Le vieux Coréen était-il un

professeur de poésie ? Un ami ? Ce n'était certainement pas un domestique, même s'il se plaignait d'être traité en serviteur. *Sinanju*. Vassilievitch avait déjà entendu ce nom-là. Le vieillard disait que des assassins étaient venus de là, mais cet être fragile et parcheminé ne pouvait en aucun cas être un tueur. Pourtant, il existait un lien. Qui pourrait être exploité. Qui devait l'être.

Le grincement monotone de l'ode Ung se tut. Remo revint tranquillement à la voiture avec douze passeports.

Vassilievitch regarda la vie de l'équipe Beta jetée sur ses genoux. Ce n'était pas un groupe d'ivrognes devenus négligents. C'était une unité d'élite, au mieux de sa forme. Pas un des hommes n'avait pris les armes ; il n'avait entendu aucune détonation.

Il écrivit leurs véritables noms russes et leur grade. Il les connaissait tous personnellement. De jeunes paysans, des citadins, même un garçon libéré de la prison Loubianka de Moscou, un fou sanguinaire que Vassilievitch avait entraîné lui-même à maîtriser ses impulsions homicides et les dévier pour le bien de l'État. Il songea à l'entraînement de chacun en écrivant les noms, en biffant les fausses identités roumaines et bulgares. Dix ans d'entraînement, onze ans, dix-huit, douze... Quand de jeunes garçons faisaient preuve de talents particuliers, de ruse et de force inhabituelles, la Treska les sélectionnait.

C'était au temps où les membres de l'équipe Beta étaient de tout jeunes garçons que Vassilievitch, alors commandant, avait insisté pour que les familles soient consultées avant que leurs fils soient recrutés dans la Treska.

À l'époque, on avait crié à l'hérésie, mais Vassilievitch avait eu raison. Si la famille soutenait le garçon, il partait d'un cœur plus léger. Si la famille recevait des rations et des privilèges supplémentaires, le garçon sentait qu'il faisait quelque chose de particulièrement valable et chacune de ses permissions dans ses foyers renforçait sa loyauté à la Treska, au lieu de le démoraliser.

Il avait gagné cette bataille contre le général Dénia de la vieille école, qui préférait que les familles soient écartées le plus possible.

— Nous avons besoin d'hommes, de machines, pas de petits garçons, disait Dénia qui n'était encore que général. Quand nous avons combattu contre les armées blanches, la Treska, qui s'appelait la Tchéka, nous arrachait à nos foyers et faisait de nous des hommes, immédiatement. On tuait ou on mourait. C'était comme ça, c'est comme ça, et ça sera toujours comme ça. Toujours.

— Camarade général, répondait Vassilievitch, nous avons en ce

moment vingt pour cent de désertions. C'est un chiffre élevé. Peut-être le plus élevé de tous les services armés.

— Nous faisons un dur métier. Les hommes ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Pardon, camarade général, mais je ne suis pas d'accord. Vous arrachez un gamin de quinze ans à son école et vous dites aux parents qu'il est sélectionné pour les équipes olympiques ou je ne sais quoi alors qu'ils savent que ce n'est pas vrai. Alors ils s'inquiètent. Le garçon s'inquiète et tôt ou tard, il passera à l'Ouest ou il désertera pour rentrer chez lui.

— Et nous pendons le petit fumier.

— Puis-je me permettre de poser une question ? Je gage ma vie sur la réponse. Quand les événements deviennent un peu désordonnés à l'Ouest et quand nous perdons par hasard un homme par la faute du Tournesol américain, que se passe-t-il ?

Le général Dénia haussa les épaules, indiquant qu'il ne savait pas où voulait en venir son astucieux subordonné.

— Au quartier général, j'ai fait une petite marque sur nos archives, dit Vassilievitch.

— Ah oui ? bougonna Dénia avec impatience.

— Avez-vous regardé le tiroir du classeur où sont conservés ces rapports ?

— Non. La paperasse ne m'intéresse pas beaucoup, avoua le général Dénia.

— Les désertions et les tués en mission sont dans les mêmes classeurs. Les dossiers des désertions sont dix-huit fois plus épais que ceux des victimes des Américains. Nous faisons environ vingt fois plus de tort à nous-mêmes que nous en font les Américains.

— Hum, fit Dénia avec méfiance.

— Je demande donc que nous laissions au moins les salauds capitalistes nous détruire plutôt que de nous en charger nous-mêmes.

— Comme vous disiez, votre vie, murmura Dénia.

Dès la première année, le chiffre des désertions chuta et les passages à l'Ouest cessèrent. Vassilievitch créa une atmosphère où les équipes savaient qu'aucun autre gouvernement, aucun autre pays ne leur offrait autant d'honneurs et de richesses. Ce que le reste du système obtenait par la force et la propagande, la Treska l'accomplissait mieux par les services et les récompenses.

Cela devint un sujet de plaisanterie dans l'immeuble de la place

Jerjinski à Moscou où l'on racontait que bientôt la Treska allait distribuer des dividendes et des téléviseurs couleur.

Mais les plaisanteries cessèrent quand une petite unité Treska, isolée de la protection des unités de flanc, se battit à un contre quarante jusqu'au dernier homme, dans les montagnes de Grèce, en dépit de toutes les offres généreuses des unités de Tournesol pour les attirer.

Vassilievitch, au camp d'entraînement, organisa une grande cérémonie en souvenir des morts au champ d'honneur. S'il y avait eu une croix sur l'autel au lieu du portrait de Lénine, on aurait pu appeler ça une messe.

Ce fut aussi Vassilievitch qui créa la légère coexistence avec Tournesol, des rapports presque amicaux alors que les équipes s'observaient et tournaient les unes autour des autres dans toute l'Europe occidentale. Ce fut Vassilievitch qui, le jour même où la CIA ordonna aux unités Tournesol de rendre leurs armes, procéda au nettoyage par le vide du continent.

Alors que les cadavres américains étaient expédiés chez eux dans des cercueils plombés, y compris celui du très malchanceux Walter Forbier, le KGB intercepta un étrange message :

Aurait pu être pire. Aurions pu être pris la main dans le sac.

C'était un message de Washington provenant d'une haute personnalité du département d'État et Vassilievitch, en le lisant, pensa : « Nous avons rivalisé avec des fous. »

Mais ce n'était pas vrai. Et maintenant, assis à l'arrière d'une voiture avec un poète coréen nommé Chiun, il se disait que tout cela pourrait bien être un piège gigantesque. Un piège brillant. Jamais il n'aurait crédité les Américains de ce genre d'astuce. Sacrifier des couches entières d'unités, pour que l'ennemi se détende à temps et que votre équipe numéro un l'élimine.

C'était ce que l'Américain avait dit dans le magasin d'articles de sport : « Bienvenue à la première équipe. » C'était une manœuvre impitoyable, sans scrupules, mais brillante.

Pourtant Vassilievitch, éternel analyste, s'inquiétait encore. Oui, c'était une manœuvre brillante et astucieuse. Mais les Américains ne pensaient jamais comme ça.

Ils avaient toujours été des génies des gadgets et des débiles mentaux pour la manœuvre. Vassilievitch sentit un petit chatouillement-sur sa gorge. Le Coréen l'informa que la plus belle

partie du poème n'avait pas encore été récitée.

CHAPITRE V

C'était une grande occasion, une fête glorieuse. Les bouteilles de vodka s'alignaient sur trente mètres, le long d'une nappe blanche, avec un serveur ganté derrière chaque bouteille. Des accordéons jouaient. Des verres se brisaient contre les boiseries marquetées. Des bottes bien cirées claquaient sur le marbre poli. Des uniformes bleus soutachés de rouge allaient et venaient, la fière poitrine bardée de décorations comme des vitrines de joailliers devenus fous.

Quelqu'un cria, avec le lourd accent oriental de Vladivostok :

— Il arrive ! Il arrive !

Le silence se fit, rompu par le bruit des derniers verres cassés par des officiers qui n'avaient pas encore saisi ce qui se passait. Et puis on n'entendit plus que les pas d'un seul homme. Un autre, sur une haute estrade au fond de la salle, annonça d'une voix forte :

— Camarades officiers, membres du comité, épée et bouclier du Parti, nous accueillons maintenant avec admiration un héros de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, le maréchal Gregory Dénia. Un bravo pour Dénia !

— Bravo, bravo, glapit la foule.

Dénia, la tunique couverte de médailles, la figure ronde radieuse, ses mains grasses levées pour applaudir son propre triomphe, s'avança dans la grande salle du comité populaire de sécurité nationale.

— Dénia, Dénia, Dénia, scandait-on de tous côtés.

Il agita les bras, sourit à de vieux amis, survivants de la grande guerre où deux nations avaient combattu en ligne d'un océan à un autre, devant des perdants affrontant l'anéantissement. C'était des hommes coriaces, ces officiers, qui avaient survécu aux purges, des favoris de Staline, puis de Beria, ensuite de Khrouchtchev et finalement de l'actuel président. Les présidents allaient et venaient. Le KGB demeurait éternellement. Dénia réclama le silence.

Puis il prit la parole :

— Je ne suis pas libre de vous donner tous les détails de notre victoire. Je ne suis pas libre de vous dire comment nous nous sommes mieux qu'imposés dans toute l'Europe occidentale. Mais je puis vous dire ceci, camarades. Aujourd'hui, l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques domine son continent comme aucune nation ne l'a jamais

fait. L'Europe est à nous. Demain l'Asie sera à nous et puis le monde. Demain le monde. Demain le monde !

Beaucoup d'officiers qui n'avaient combattu que dans la guerre froide contre l'Amérique, au cours de batailles irritantes, lancinantes où les victoires se mesuraient par centimètres, hurlèrent leurs acclamations. Car avec le maréchal Dénia, il venait d'y avoir une percée de plusieurs kilomètres. L'Occident était en pleine déroute.

Naturellement, même dans un groupe aussi fanatisé, il y avait toujours un plaisantin. Du fond de la salle, quelqu'un glapit un toast au plus grand allié de la Russie :

— Bravo au Congrès des États-Unis et à ses commissions d'enquête !

Des têtes méprisantes se tournèrent mais le maréchal Dénia sourit.

— Nous avons eu de l'aide. Mais ce n'était pas un hasard. Notre Lénine lui-même n'a-t-il pas dit que les capitalistes se pendraient si nous leur laissions assez de corde ? Eh bien ils ont la corde et nous avons serré le nœud coulant.

Dénia se fit apporter une bouteille entière de vodka et, reposant sur les talons bien cirés de ses bottes étincelantes, il se renversa en arrière et la vida complètement, encouragé par un chœur admiratif. Puis il descendit de l'estrade et dansa au milieu de la salle de marbre, sous un tonnerre d'applaudissements. Un capitaine, la figure blême, les mains tremblantes, jouait des coudes vers l'espace dégagé où Dénia tournoyait en riant, complètement ivre. Le capitaine, en tenue de campagne d'un vert terne, contrastait vivement avec le scintillant étalage de médailles, comme un bol en plastique dans la vitrine de Cartier.

Dénia écarta le capitaine.

— Camarade maréchal, ceci est de la plus extrême urgence, insista le capitaine.

Il remit à Dénia une enveloppe doublement cachetée, de celles où l'on doit briser un petit sceau de plastique pour l'ouvrir. Il donna aussi au maréchal un stylo dont il voulait qu'il se serve pour signer le reçu de la lettre. Dénia prit le stylo et le lança en l'air.

— J'ai besoin de votre signature, camarade maréchal.

— Anatoli, dis à cet idiot qu'il n'a pas besoin de signature.

— Vous n'avez pas besoin de la signature du camarade maréchal Dénia, camarade capitaine, dit une voix dans la cohue.

C'était celle du commandant de toute l'unité du capitaine.

Dénia lut le message. Il se sentait tout réchauffé par la vodka, la danse et le triomphe. Il fut tout de suite dégrisé.

Graves complications unités Treska flanc sud Europe. Stop. Conseillons votre retour immédiat place Jerjinski pour consultation. Stop. Immédiatement.

Dénia froissa le papier et le fourra dans sa poche.

— Grave, Gregory ? demanda un général.

— Bof, c'est toujours grave. Le Comité central veut changer la couleur des uniformes alors le président d'une manufacture de textiles doit faire face à un problème sérieux. Le ministère de la Propagande a entendu parler d'un discours de Soljenitsyne ou d'un nouveau livre qu'il a écrit et ils ont de gros problèmes. Tous les jours il y a un nouveau problème grave ici ou là, mais nous buvons tous de la bonne vodka, nous vivons dans de belles maisons et pourtant tout le monde s'affole en répétant que le ciel va tomber. Le ciel, camarades, est encore au-dessus de nous comme il l'était avant que nous sortions du ventre de notre mère et il sera là une fois que nous aurons été enterrés. Je vous l'assure, camarades. Il n'y a jamais rien de très grave.

Son petit discours fut applaudi, en partie parce qu'il était maréchal, mais aussi parce qu'il avait la réputation de savoir toujours tout arranger.

Une limousine Zil noire l'attendait dehors. La circulation, en Union soviétique, était toujours bien plus facile qu'en mission à l'étranger, où tant de gens avaient des voitures.

Le maréchal Dénia était beaucoup moins détendu qu'il avait feint de le paraître. Des années d'expérience lui avaient donné un sixième sens, lui apprenant quand il y avait ou non des raisons de s'inquiéter. En ce moment, il s'inquiétait.

La prison de Loubianka se trouvait dans l'immeuble de la place Jerjinski. Beaucoup de ses camarades y avaient échoué, pendant le règne de Staline. Il était le seul survivant de son unité, une unité politique placée sous le commandement d'un ancien professeur d'université qui s'y était engagé quand elle s'appelait la Tchéka, nom qui fut transformé en Guépéou, puis en NKVD, en MVD et, finalement, en KGB. Des étiquettes différentes pour un même corps.

Staline avait voulu que toute l'unité, quarante-deux hommes, se mette en grande tenue pour dîner avec lui. La vodka coula à flots. Un instinct conseilla à Dénia de ne pas trop boire, en cette soirée du début des années trente. Peut-être était-ce l'absence d'eau sur la longue table qui lui fit soupçonner que Staline voulait qu'ils boivent

plus que de raison.

Son commandant, qui était en général un homme prudent, abstinent, habitué au thé, engloutit de la vodka comme s'il était venu au monde sur le dos d'un cheval de Cosaque. Dès le milieu du repas, il se mit à se vanter bruyamment de faire partie de l'avant-garde socialiste. Staline sourit. Il ne buvait pas mais il avait allumé sa grosse pipe et il hochait la tête en souriant et le jeune Dénia pensait : « Mon Dieu, c'est à un cobra que nous avons affaire ici, ce soir. »

Tous les jeunes officiers cherchaient à se surpasser mutuellement, pour s'engager corps et âme à la pureté de la révolution communiste. Dénia se taisait. Alors Staline lui demanda :

— Et toi qui ne dis rien, que penses-tu ?

— Je pense que tout ce qu'ils disent est très bien, répondit Dénia.

— Seulement très bien ? dit Staline et tout le monde s'esclaffa. On dit d'un costume qu'il est très bien, pas d'une révolution.

Dénia garda le silence.

— Tu veux changer ce mot ?

— Non, dit Dénia.

Son commandant parut aussitôt très mal à l'aise et se lança dans une attaque dialectique contre les révolutionnaires non engagés qui menaient une contre-révolution bourgeoise.

— Et que penses-tu de ça, jeune homme ? demanda Staline.

Le jeune Dénia se leva, parce qu'il savait qu'il jouait sa vie et voulait la jouer debout. Il comprenait aussi ce qui échappait à ses camarades. Eux aussi, ils jouaient leur vie.

— Ce que dit mon commandant est sans doute très vrai. Je ne sais pas. Je ne suis pas un grand professeur, ni un grand penseur. Je sais que la Russie a besoin d'une main forte. Avant la révolution, ceux qui régnaient luttèrent pour leurs propres privilèges. Les temps étaient durs. Nous avons maintenant une chance d'avoir une vie meilleure. C'est très bien. Ce ne sera pas facile. C'est un grand pays que le nôtre. Nous sommes encore arriérés. Je suis russe. Je sais qu'il y a devant nous beaucoup de travail sanglant. Je sais que pour chaque chose accomplie il y aura mille idées pour la faire mieux. Mais je suis russe. J'accorde ma foi au Parti. Ce qu'il décide le regarde. Mais en Gregory Dénia, le Parti a un fidèle serviteur.

Le commandant attaqua cette prise de position, disant qu'elle serait aussi utile à un tsar, ou tout autre seigneur féodal, qu'au parti communiste. Il demanda à Dénia pourquoi il s'était inscrit au Parti.

— Parce qu'on a donné à ma famille trois pommes de terre par membre du Parti.

— Pour trois pommes de terre tu as engagé ta vie ? demanda Staline.

— Nous avons faim, camarade président.

Personne d'autre dans la salle ne vit les yeux de Staline se plisser légèrement, pas plus qu'on ne remarqua son imperceptible hochement de tête. Gregory fut immédiatement renvoyé par son supérieur. Quand il se présenta le lendemain matin au quartier général provisoire, dans l'église baptiste désaffectée, il se trouva seul et se demanda si le quartier général avait été déplacé. Pas du tout. Il était maintenant commandant, alors qu'il n'avait pas trente ans. Il ne revit jamais les autres et ne demanda pas ce qu'ils étaient devenus.

Il ne revit Staline qu'une fois, dans les premiers jours de la grande guerre, quand les armées nazies déferlaient librement sur les provinces occidentales.

Une centaine d'officiers de son rang s'apprêtaient à repartir en campagne. Ils organisaient la résistance derrière les lignes. Chaque officier passait devant Staline et lui était présenté. Quand ce fut au tour de Dénia, Staline sourit.

— Trois pommes de terre, dit-il.

— Trois, répondit Dénia devenu colonel.

Un général d'état-major s'avança pour expliquer certains exploits héroïques récents de Dénia. Staline lui coupa la parole.

— Je sais, je sais. L'homme le plus féroce de la terre est un Russe avec trois pommes de terre dans le ventre.

C'était une sale guerre, dépassant tout ce qu'on avait vu depuis que les hordes barbares massacraient des populations entières. Voir ce que les Allemands avaient fait était au-delà des forces du NKVD lui-même. Et puis ensuite, naturellement, il y eut la délicate guerre d'usure contre l'Occident. Dénia savait qu'elle serait longue.

Trois pommes de terre, pensait-il alors que la limousine Zil entrait discrètement dans le garage souterrain de l'immeuble de la place. Il prit un petit ascenseur, ne pouvant transporter qu'une personne, pour monter à la salle du chiffre où il rencontra un colonel chargé d'une chose, un général chargé d'une autre et une demi-douzaine de capitaines responsables d'encore autre chose. Il y avait des cartes partout, des visages graves, des gens qui saluaient dans tous les azimuts en chuchotant des avertissements menaçants à propos de ci ou ça.

— Excusez-moi, camarade, je dois pisser, dit-il. Continuez sans moi.

Il laissa la porte ouverte pour entendre tout ce qui se disait. Quelques hommes détournèrent les yeux. Des bébés, pensa-t-il. Des vieilles filles. Le grand méchant KGB s'est transformé en ouvrier de vieilles filles.

Il retourna à la table.

— Bien. Je viens d'entendre environ vingt raisons pour lesquelles chacun de vous est indispensable à la survie de la nation. Mais on ne m'a encore donné aucun fait précis. Alors je vais vous en donner deux, vous accorder cinq minutes pour réfléchir et ensuite nous recommencerons de zéro. Un. Mon unité Treska est en alerte, elle attaque, elle fait un travail de nettoyage contre un ennemi vaincu. Par conséquent tout ne va pas aveuglément suivant le règlement. On n'a pas de nouvelles des gens pendant des semaines. Aucune importance. Deux, que dit Vassilievitch ? C'est le seul anxieux que je respecte.

Personne n'attendit cinq minutes. Vassilievitch n'avait pas envoyé de rapport depuis trois jours. Les unités auxiliaires avaient trouvé les hommes suivants morts, lui dit-on.

Dénia écouta la longue liste. Il prit un crayon rouge à un des officiers debout devant une carte. Il demanda la date et l'heure approximatives des morts et les inscrivit à côté de diverses villes, Naples, Farfa, Athènes, Rome.

— Vous avez dit Ivan Mikhailov ?

— Oui, le commandant Mikhailov est mort.

— Comment ?

— Un instrument contondant quelconque. Un coup prodigieux.

— Bien sûr. Forcément, murmura Dénia en se rappelant la force incroyable du jeune géant. Vous en êtes sûrs ?

— Oui. Il y a eu une autopsie. Il y avait assez de mort-aux-rats dans le corps du commandant Mikhailov pour tuer un bataillon mais apparemment ça ne l'a pas tué.

— Et pas un mot de Vassilievitch ?

— Rien.

Dénia ne tenait pas à exprimer ses soupçons pour le moment, parce qu'une fois dites, les choses ne pouvaient jamais être ramenées dans un silence sûr, et qui pouvait savoir de quoi ces filletteniks claqueurs de talons étaient capables ?

— Vous êtes tous en train de parler de grande offensive soudaine

par des unités massives, mais je vais vous dire une chose qu'aucun de vous n'a encore mentionnée. Regardez mes marques sur la carte. Regardez les dates, les heures. Regardez.

On parlait beaucoup d'équipes de soutien de la CIA, d'une attaque déferlante de multiples unités, chacune entrant en action dès que l'autre avait achevé une mission.

Un officier à la figure ravagée par l'acné, aux joues creuses et aux cheveux gris clairsemés, évoquait une réaction en chaîne contre des unités isolées. Une conspiration contre la Russie, émanant peut-être du Vatican.

Dénia rota. Il n'avait plus entendu ce genre d'élucubration depuis une brève escale à Londres, quand les journalistes britanniques offraient de faire passer n'importe quelle histoire sur n'importe qui pour un bon prix.

Un aide de camp avait demandé ce que les journalistes voulaient dire.

— Aimeriez-vous lire quelque chose sur l'Amérique qui empoisonne l'Atlantique ? Sur les Israéliens commettant secrètement des actes de guerre ? Sur le gouvernement danois qui assassine des enfants par cannibalisme ? Le racisme des Hollandais ? Le journalisme britannique est le plus sensationnel qu'on puisse se payer. Tout ce que vous voudrez, nous l'écrirons. Les livres, bien sûr, coûtent plus cher que les articles. Mais je vous garantis, milord, qu'il n'y a rien que certains d'entre nous ne peuvent écrire contre un bon prix. Vous voulez lire quelque chose sur la vie amoureuse du pape ? Ses enfants illégitimes ?

— Quelle vie amoureuse ? Quels enfants illégitimes ? avait demandé l'aide de camp.

— Vous payez et nous écrivons.

C'était bien joli pour le journalisme britannique, mais pour des hommes sérieux, qui avaient à traiter des questions de vie et de mort, c'était aberrant. Alors Dénia rota et vit un officier grimacer.

— L'un de vous a-t-il déjà entendu parler d'une automobile ? demanda Dénia.

Tous les officiers, dans la salle sans fenêtres, hochèrent la tête et assurèrent qu'ils savaient ce que c'était. Quelques-uns toussotèrent. Ils évitèrent de se regarder. Bien sûr, ils avaient entendu parler des automobiles. Qu'est-ce que ce vieux racontait ?

— Savez-vous lire une montre ? reprit Dénia.

Nouveaux hochements de tête.

— Savez-vous compter ?

Oui, ils savaient compter. Le respecté camarade maréchal pourrait-il être plus précis ?

Dénia posa la pointe du crayon rouge sur Rome.

— Imaginez que la marque rouge est une voiture. *Teuf-teuf-teuf*, fait l'automobile. *Brrrr-brrrr*, fait le moteur. Sur la route, elle s'en va *fluuuuut*, dit Dénia et le crayon alla de Rome à Naples. Nous voilà maintenant dans la bella Napoli. Il est midi. Hier soir nous étions à Rome. Ah, nous voilà repartis, nous roulons vers le nord, vers Farfa. *Teuf-teuf-teuf*. *Fffuuuut*. *Braoum*. Nous ne roulons même pas très vite. À présent, nous sommes de retour à Rome et nous montons dans un avion. C'est un bel avion. Il s'envole vers Athènes. *Wouiiiiiii*. *Vroum-vroum*. *Swououoush*. Il atterrit à Athènes. Quel beau vol.

— Ah ! fit un des officiers en comprenant soudain de quoi parlait Dénia.

Évidemment. Ils avaient tous été si absorbés par des complots gigantesques et des équipes multinationales de tueurs que personne n'avait remarqué un fait tout simple. Le vieux cheval de bataille l'avait vu tout de suite.

— Ce n'est pas du tout une contre-attaque massive, dit le jeune officier.

— Bienvenue à la réalité, approuva le maréchal Dénia.

— Il n'y a qu'une équipe. Elle est allée d'une unité à l'autre, bien entendu. Et indiscutablement cet officier supérieur l'aide parce qu'il est le seul à être en contact avec les diverses équipes. Il a trahi et il conduit cette équipe de tueurs à chacune de nos unités.

— Faux ! riposta Dénia d'une voix forte. Absolument faux.

— Pourquoi ? demanda le jeune officier.

Dénia réfléchit rapidement. On ne pouvait pas laisser courir un bruit pareil. Et il avait travaillé pendant trop longtemps avec Vassilievitch pour le livrer à des soupçons du Kremlin où les gens dormaient tranquillement, en sécurité, sans savoir ce que c'était d'avoir le canon d'un pistolet braqué dans le ventre, menaçant d'étaler vos intestins dans le ruisseau le plus proche.

— Parce que, répondit-il.

— Parce que quoi, camarade maréchal ? insista l'officier.

— Parce que c'était comme ça, dit Dénia en pensant clairement. Le Tournesol, notre homologue de la CIA, était dépassé, obsolète. Pourquoi devenait-il obsolète ? Parce que l'Amérique avait une équipe

de tueurs beaucoup plus efficaces. Que faire ? Quel était le meilleur moyen de tirer profit de cette nouvelle technique ? Laisser notre Treska s'exposer en se débarrassant de ce que l'Amérique aurait dû mettre n'importe comment au rancart. Reprendre ses armes à Tournesol, sous prétexte d'éviter un nouvel incident international. Sinon pourquoi les Américains se rendraient-ils sans défense ? Y a-t-il ici quelqu'un d'assez stupide pour croire que l'Amérique s'exposerait sans armes à ce monde ?

Un officier pensa que l'Amérique pourrait bien être aussi bête et il cita quelques exemples récents de politique étrangère américaine. Dénia répliqua que si l'officier voulait aller au ministère des Affaires étrangères, il était libre. Ici, c'était le KGB.

— Ce que Vassilievitch a fait, ce que ce grand, loyal, brillant et courageux officier a fait : il a tout simplement sauvé le Parti et le peuple de Russie. Pendant que des filletteniks, bien à l'abri dans l'immeuble de la place Jerjinski, débitent des contes de fées comme autant d'Anglais.

Un officier de liaison de la Marine rouge se froissa d'être traité d'Anglais. Même la dignité de maréchal du KGB ne donnait pas le droit de traiter un autre être humain d'Anglais.

— Pardon de vous avoir blessé, camarade. Je n'employais les Anglais que comme point de référence. Je ne voulais même pas dire un Anglais mais le journalisme anglais pour donner un exemple d'imbécillité. J'ai le plus grand respect pour la Marine rouge et, cela vous surprendra peut-être, pour la Royal Navy britannique et, ce qui vous surprendra encore plus, pour la plupart des Britanniques. Tout le monde est heureux, maintenant ?

L'officier de marine accepta les excuses.

— Bien, dit Dénia et il le gifla à toute volée. Alors tâchez de vous rappeler qui je suis. Le maréchal Dénia, qui sait se servir de son cerveau à la guerre et, oui, je tenais à vous insulter tous, pour ne pas avoir compris que, tout comme Tournesol était obsolète pour l'Amérique, Treska l'était pour nous. Parce que, bande de crétins, Tournesol et Treska étaient pratiquement identiques.

Ahuris, ils hochèrent tous la tête, même l'officier dont la joue droite était écarlate et enflée. Ce n'était pas pour rien que Dénia était un meneur d'hommes, et il le démontrait maintenant.

— Le camarade général Vassilievitch dirige cette nouvelle arme contre nos unités Treska, non pour nous détruire mais pour nous offrir en sacrifice la vie de ses camarades, afin que nous puissions voir quelle est cette nouvelle arme et nous défendre contre elle. Ce qu'il

fait est impitoyable, je le reconnais, mais brillant. Nous reculons d'un pas pour pouvoir avancer de deux. Camarades, l'Amérique a peut-être commencé mais je vous le dis maintenant, nous finirons, déclara Dénia en abattant son poing sur la table. Je gage ma vie dessus.

Gardez toute votre tête, filletteniks, et soyez les bienvenus dans le monde de la guerre froide.

Il n'avait pas besoin d'ajouter que sa vie en dépendait, c'était évident. Mais ça faisait grande impression en le disant. Il n'était pas aussi audacieux que les autres pouvaient le penser. L'échec massif de ses unités lui vaudrait probablement la mort quand même, ou quelque chose de semblable, comme la prison. En calculant les probabilités, il avait estimé que soit Vassilievitch était mort, soit il faisait exactement ce qu'il venait d'expliquer. Tout homme vit sur le fil de l'épée.

Sans ces trois pommes de terre, il serait mort de faim, aussi bien.

À quatre heures quarante-cinq, heure de Moscou, Vassilievitch, le beau, l'intellectuel Vassilievitch, commença à justifier la confiance de son supérieur. À Athènes, un vice-consul avait ramassé un billet jeté d'une voiture de location. Il ne contenait que trois mots. Assemblés, ils révélaient que Vassilievitch était vivant et captif.

Le lendemain à la fin de l'après-midi, une unité suédoise reçut une longue note laissée à l'extérieur d'un petit chalet où les corps démembrés de l'unité Gamma furent découverts, leurs chargeurs pleins, leurs couteaux encore dans leur gaine. Vassilievitch devait être désespéré. La note était manuscrite au dos de cinq doublures de paquets de cigarettes. Elle n'était pas chiffrée et disait :

D. Nouvelle arme US. Un homme. Talents insolites. Qu'est-ce que Sinanju ? Méthodes spéciales. Piège géant. Unités Treska impuissantes. Un seul homme, 1 m 82, yeux noirs, pommettes saillantes, maigre, poignets épais, nom Remo. Voyage avec Oriental, pouvant être ami, poète, professeur. Nom Chiun. Vieux. Clef, Sinanju. Vive l'épée et le bouclier. V.

Dénia rassembla un conseil spécial auquel assistèrent plus de cent officiers des diverses branches du KGB. Il exposa la situation. Il y aurait deux mesures : la première, découvrir ce qu'était cette nouvelle unité ; la seconde, la détruire. Dans ces cinq papiers de paquets de cigarettes argentés se trouvait la clef. C'était à eux tous de résoudre l'énigme et à Dénia de venger les camarades. La nouvelle unité chargée de combattre l'arme américaine porterait le nom de groupe Vassilievitch, en l'honneur de Vassily Vassilievitch, qui était certainement mort.

Sur les rives superbes de la Seine, les événements donnèrent une

fois de plus raison au maréchal Dénia. Vassilievitch avait résolu lui-même l'énigme de Sinanju. Le Coréen Chiun était le descendant d'une lignée de Maîtres de Sinanju qui remontait à la nuit des temps. Si l'on prenait tous les arts martiaux, si l'on retraçait tous les liens qui les unissaient et l'histoire du développement de chaque art, on s'apercevrait probablement que tous découlaient d'une unique source, plus puissante à son centre. Contrairement aux postes de télévision, les arts martiaux s'affaiblissaient en devenant plus modernes. Il n'y avait pas d'améliorations dans les arts martiaux, seulement des détériorations, une lente érosion de l'essence, comme l'épuisement de la radioactivité. Chiun n'était pas un poète. Il était même concevable que ce vieillard soit plus fort que Remo.

Plusieurs fois les mots « source solaire » et « respiration » avaient été échangés en anglais, entre les deux hommes. Avec la respiration, ces gens étaient capables de porter les potentialités du corps humain normal à leur maximum. Il n'y avait rien de miraculeux là-dedans. De plus, si jamais des savants étudiaient les mystères de Sinanju, ils découvriraient sans doute comment l'humanité avait survécu sur la terre avant de s'organiser en troupes de chasse et d'inventer des armes. L'homme aux mains nues avait peut-être été autrefois aussi fort que le tigre à dents de sabre.

Sinanju, d'une certaine façon, avait domestiqué le potentiel humain qui, détail intéressant de l'avis de Vassilievitch, rappelait quelque chose des vieilles religions chrétiennes. Le Christ l'avait dit : vous avez des yeux et ne voyez pas, des oreilles et vous n'entendez pas. Le Christ ne parlait peut-être pas de morale, après tout.

— Ça va, bonhomme, qu'est-ce que tu écris là ? demanda Remo.

— Rien, répondit Vassilievitch.

— Ça suffit pour toi, dit Remo et, soudain, les yeux de Vassilievitch ne virent plus, ses oreilles n'entendirent plus et son corps ne sentit rien quand la Seine se referma sur lui. Mais ça n'avait pas d'importance.

Dans l'immeuble de la place Jerjinski, le maréchal Gregory Dénia obtenait les réponses qu'il cherchait et sa solution tactique, estimait-il, était brillante. Sinon biblique.

CHAPITRE VI

Ludmilla Tchernova remarqua une tache. À deux doigts au-dessous et un peu à gauche de son sein gauche, il y avait une très légère tache rouge sur la peau blanche satinée. Les seins se dressaient avec une fermeté juvénile, couronnés de mamelons si parfaitement arrondis qu'ils avaient l'air tracés par le compas d'un dessinateur. La taille était fine, les hanches juste assez généreuses pour être idéalement féminines, sans plus.

Le cou était une gracieuse colonne d'ivoire soutenant le joyau final : le visage de Ludmilla Tchernova.

Elle avait ces traits exquis qui donnent à toutes les autres femmes l'envie de reprendre le voile. Quand elle entrait dans une pièce, les femmes donnaient des coups de pied dans les tibias de leur mari pour leur rappeler qu'elles étaient encore là. Son sourire pouvait conduire un communiste enragé à assister à la messe à genoux. À côté d'elle, la Russe moyenne avait l'air d'une remorque de tracteur.

Elle avait des yeux violets, dans la perfection d'une claire symétrie composée d'un nez droit et fin et de lèvres qui paraissaient presque artificielles par la délicatesse de leur carnation rosée. Mais quand Ludmilla Tchernova souriait, elles devenaient bien réelles. Elle avait quatorze sourires différents. Ses sourires de bonheur et d'aimable approbation étaient les plus au point. Le pire était celui de la joie soudaine. Elle travaillait à la joie soudaine depuis un mois, en regardant les enfants quand elle leur donnait un cornet de glace.

— Tiens, mon chéri, c'est pour toi, disait-elle.

Et elle observait avec attention la bouche de l'enfant. La joie soudaine pouvait se manifester sous deux formes. La première était une action à retardement, très difficile à réussir parfaitement, la seconde une explosion des lèvres, très écartées. Elle réussissait bien l'explosion mais, comme elle l'avait dit à son oncle qui était un général appartenant au comité de sécurité (KGB), elle manquait de force et parfois, si on regardait de près, on pouvait la prendre pour de la cruauté. Elle ne voulait certainement pas paraître cruelle alors qu'elle cherchait à exprimer la joie soudaine.

Une femme commandant du KGB avait été mise à sa disposition. Depuis quelque temps, ce commandant ramassait des cornets de glace, nettoyait la terre et les rendait aux enfants. Car dès que Ludmilla avait

vu le sourire qu'elle guettait, elle avait tendance à lâcher le cornet.

— Je ne suis pas là pour nourrir les masses, avait-elle répliqué quand le commandant avait insinué qu'avec un petit effort, elle pourrait continuer de tenir le cornet de glace jusqu'à ce que l'enfant l'ait bien dans la main. Je sers le Parti d'une autre manière. Si j'avais voulu nourrir des enfants, je serais devenue puéricultrice. Et ce serait un gaspillage d'une grande ressource naturelle que j'ai choisi d'offrir au Parti et au peuple.

— Un peu de bonté ne peut faire de mal, murmura le commandant qui n'était pas spécialement renommé pour son bon cœur mais qui, en présence de Ludmilla, était encline à se prendre pour saint François d'Assise.

C'était une assez belle Allemande de la Volga, blonde aux yeux bleus, avec des traits réguliers et un corps attirant. À côté de Ludmilla, elle avait l'air d'un boxeur mi-moyen en fin de carrière. Ludmilla Tchernova pouvait même éclipser un arc-en-ciel.

Il y avait maintenant un grave problème et tout en regardant la minuscule rougeur sous son sein gauche, elle demanda au commandant Natacha Kruchenko ce qu'elle lui avait fait manger la veille au soir.

— Des fraises à la crème, madame.

— Et autre chose. Il devait y avoir autre chose.

La voix était coléreuse mais le visage calme car les grimaces pouvaient provoquer des rides.

— Il n'y avait rien d'autre, madame.

— Il faut bien expliquer cette tache.

— Le corps humain produit des substances qui créent des taches. Elle disparaîtra.

— Bien sûr qu'elle disparaîtra. Ce n'est pas ton corps !

— Madame, j'ai beaucoup de taches comme ça.

— Sans aucun doute, marmonna Ludmilla qui n'avait pas écouté la réponse mais traçait avec son doigt le pourtour de la rougeur.

Elle ne tenait pas à l'aggraver en la touchant. Il lui était très facile d'ignorer les grossièretés du commandant Kruchenko. Au centre de son univers, cette tache sur son corps était d'une insolence révoltante. Et cette vieille peau de Kruchenko qui prétendait qu'elle ne l'avait même pas remarquée ! Kruchenko était une barbare.

Ludmilla appliqua une crème corporelle composée de vitamine E, d'entrailles de sardines et de pâte de betteraves décolorée, en récitant

une petite prière pour que ce malheur lui soit épargné. Puis elle s'enveloppa dans un peignoir de soie et appliqua sur sa figure de la boue chaude rapportée du Caucase.

Ce fut ainsi, les yeux fermés, qu'elle reçut un maréchal de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, une des plus hautes personnalités du KGB. Elle savait que le maréchal Gregory Dénia avait fait quelque chose de tout à fait remarquable en Europe occidentale, dont elle avait entendu parler par les potins de la communauté du KGB et qui ne l'intéressait pas beaucoup. C'était une histoire avec des Américains. Mais c'était comme pour tout. Quand ce n'était pas avec des Chinois ou quelqu'un d'autre.

Elle n'ouvrit pas les yeux en entendant le pas lourd du maréchal dans l'entrée. Le commandant Kruchenko l'accueillit et le félicita pour ses récents succès.

Ludmilla l'entendit entrer dans le solarium où elle se reposait et se laissa tomber lourdement dans un fauteuil. Elle respira l'horrible odeur de cigare.

— Bonjour, Ludmilla, dit le maréchal Dénia.

— Bonjour, Gregory.

— Je viens pour affaires, ma chère enfant.

— Comment va l'oncle Georgi ?

— Georgi va très bien.

— Et le cousin Vladimir ?

— Vladimir va bien.

— Et comment allez-vous ?

— Je vais bien, Ludmilla. Nous avons une urgence et tu peux maintenant rendre à l'État tout ce que l'État t'a donné. Tu peux faire pour notre Mère Russie ce que des armées ne peuvent pas faire, je crois. Je viens faire appel à toi pour porter les bannières des héros de Stalingrad et de ton peuple, qui plus jamais ne devra voir ses maisons détruites et ses foyers brisés.

— Et comment allez-vous ?

Elle entendit un poing s'abattre sur le bras du fauteuil. Gregory exprima la colère. Il exprima l'hostilité. Il ajouta des menaces voilées et des accusations de noire ingratitude à l'égard de l'État.

— Gregory, Gregory, bien sûr que je veux aider. Je travaille pour le même comité que vous. Pourquoi vous mettez-vous en colère ? Vous devriez être davantage comme votre officier ; comment c'est déjà ?

— Vassilievitch. Le général Vassily Vassilievitch, mort en service

commandé, qui a donné sa vie pour que tu puisses vivre ici en sécurité, où les capitalistes ne peuvent pas tordre ton joli cou.

— Oui, Vassilievitch, je me souviens. Comment va-t-il ?

Elle sursauta en sentant des mains sur sa propre personne. Des mains rugueuses qui enlevaient la boue calmante, de gros doigts brutaux sur son cou. Dénia se mit à hurler :

— Tu vas m'écouter ou je fourre ta jolie petite gueule dans un bain d'acide ! Au diable ta famille. Tu vas m'écouter. Mes unités gisent sur la moitié de l'Europe et je vais anéantir leurs assassins. Et tu vas m'y aider ou je t'écraserai !

Ludmilla poussa des cris perçants, puis elle pleura, puis elle demanda pardon et jura qu'elle allait écouter. À travers ses larmes, elle demanda la permission d'aller s'habiller. Elle ne s'attendait pas à ça, sanglota-t-elle. Elle geignit quand le commandant Kruchenko la soutint d'un bras maternel jusqu'à son boudoir.

Ludmilla crut détecter un imperceptible sourire triomphant sur le visage de Kruchenko. Une fois dans le boudoir, les gémissements se turent. Ludmilla donna des ordres d'une voix sèche et autoritaire. Elle voulait une robe imprimée toute simple, sans soutien-gorge, un slip et du cold cream américain.

Elle se prépara en trente-cinq minutes record et réintroduisit des larmes dans ses yeux en retournant au solarium.

Le maréchal Dénia était debout devant une des fenêtres, les yeux fixés sur sa montre et atteignant rapidement le point d'ébullition. Mais quand il pivota et vit la douce fraîcheur de la beauté de Ludmilla et les larmes brillant sur ses cils, quand il entendit sa voix mélodieuse implorer son pardon, sa colère s'évapora comme l'air d'un ballon crevé. Il alla s'asseoir sur le canapé.

Elle lui tint les deux mains pendant qu'il parlait. Il lui expliqua comment fonctionnaient les équipes de tueurs de la nation et celles de l'Amérique, comment, après des années d'observation, les héros des Républiques Socialistes Soviétiques avaient finalement trouvé l'occasion de débarrasser le continent de ces assassins et avaient riposté rapidement et brillamment.

Hélas, c'était un piège tendu par les perfides Américains. Le goût de la victoire aux lèvres, les unités avancées du peuple, appelées Treska, avaient subi une violente attaque des capitalistes, qui employaient une meurtrière équipe de deux hommes seulement.

Mais la Mère Russie n'avait pas versé son sang pendant des siècles pour s'abaisser devant des gangsters. La Russie préparait sa contre-attaque, qui serait d'autant plus victorieuse que les obstacles seraient

difficiles à surmonter.

Les difficultés étaient, premièrement, de découvrir le repaire d'une aussi petite unité – deux hommes au plus – et, deuxièmement, de trouver comment ils faisaient ce qu'ils faisaient, quels étaient leurs armes ou leurs pouvoirs secrets. Une fois qu'on le saurait, on pourrait les éliminer et la juste domination sur l'intelligence européenne reviendrait à la superpuissance européenne.

— L'Europe aux Européens, dit Ludmilla.

— Oui. Absolument, approuva Dénia, heureux que Ludmilla l'écoute enfin.

Il avait envie d'embrasser ses belles joues, mais il se retint en se rappelant tous ses hommes disparus.

— Et vous voulez que je découvre comment ils font ce qu'ils font pour que nous puissions nous défendre. Je peux réussir là où le muscle est impuissant.

— Exact, approuva derechef le maréchal enchanté.

— Je suis très honorée, gracieux maréchal.

Elle se pencha vers lui pour embrasser la grosse joue piquante, sachant fort bien que le décolleté de sa robe révélait ses seins parfaits. Elle sentit un bras l'enlacer et l'évita adroitement.

— Nous avons du travail, maintenant, dit-elle avec son sourire « délicieux », une sorte d'expression standard servant à repousser des avances ou à refuser une seconde part de gâteau.

En riant, elle raccompagna le maréchal à la porte. Il y aurait des problèmes, bien sûr. Elle ne voulait pas avoir à repousser des hommes jusqu'à ce qu'elle atteigne son homme-objectif. C'était tellement fatigant ! Une fois la porte fermée sur le maréchal Dénia, le commandant Natacha Kruchenko demanda à Ludmilla ce qui s'était passé. Elle savait qu'elles allaient faire leurs bagages.

— Des trous du cul se sont fait tuer et nous devons les tirer d'affaire, expliqua Ludmilla.

— Ah, fit le commandant Kruchenko sans aucun étonnement.

— Dénia a des ennuis et nous sommes son dernier recours, dit Ludmilla qui connaissait et comprenait la politique du KGB depuis l'enfance.

Dénia avait toujours eu la réputation de trop s'étendre et, sans cet intellectuel de Vassilievitch pour le retenir, il avait certainement fait tuer quelques-uns de ses hommes. Ou capturer. Ou quelque chose. Elle avait horreur des affaires de famille, c'était trop assommant.

Elle se recouvrit la figure de boue, elle massa son corps à l'huile parfumée et passa le reste de la journée agréablement, à rester belle. La tache commençait à s'estomper. Elle allait être la Dalila du Samson de l'Amérique, quel que soit cet heureux élu.

En Amérique, le président reçut les premières bonnes nouvelles de politique étrangère depuis la capitulation du Japon en dix-neuf cent quarante-six. Les brigades d'extermination russes connues sous le nom de Treska semblaient avoir renoncé à leurs activités agressives en Europe occidentale. La nouvelle venait du directeur de la CIA. Le secrétaire d'État était présent. Le président lut le message et attendit que le médecin quitte le bureau ovale avant de faire un commentaire.

Le secrétaire d'État dit qu'il espérait que la coupure de l'index du président guérirait vite.

— Oui, dit le président. Ces pansements adhésifs ont des bords très tranchants, et si on les saisit mal ils peuvent couper comme un couteau.

— Ils ne sont pas si coupants que du papier, tout de même, dit le directeur de la CIA.

— Vous savez, remarqua le président, on dit que le foyer est l'endroit le plus dangereux. C'est là qu'arrivent soixante-dix pour cent des accidents.

Prudemment et sagement, le secrétaire d'État jugea préférable de ne pas demander au président pourquoi il avait eu besoin d'un pansement adhésif. Il vit sur le bureau un petit flacon de baume contre les brûlures et un cube de glace fondant dans un cendrier, et n'eut aucune envie d'apprendre que le président des États-Unis s'était brûlé avec de la glace.

— Eh bien, messieurs, bonne nouvelle, dit le président quand le médecin fut parti.

— Nous ne savons pas pourquoi la Treska semble inopérante en ce moment, mais on dirait qu'ils se sont heurtés à quelque chose qui les a mis dans un triste état, dit le directeur de la CIA.

— Britanniques, Français, qui ? demanda le secrétaire d'État.

Le directeur de la CIA fit un geste vague.

— Allez savoir. Ils ne vont rien nous dire tant que ces enquêtes sénatoriales ne seront pas calmées. Qui voudrait nous faire confiance en ce moment ?

— Messieurs, reprit le président, il ne s'agit ni des Britanniques ni des Français, et je ne puis vous révéler qui, ni ce que c'est, mais je

vous avais dit lors d'une réunion récente que cette affaire allait être réglée et elle l'a été.

Le secrétaire d'État voulut savoir comment. Le président répliqua que le secrétaire d'État n'avait pas besoin de le savoir. Le directeur de la CIA non plus.

— Qui que ce soit, nous avons de la chance que ce soit de notre côté, observa le directeur de la CIA.

— Et cela le restera tant que personne n'en parlera. Merci d'être venus, messieurs. Au revoir.

Il relâcha un peu le pansement trop serré sur son index puis il leva les yeux vers le dos du secrétaire d'État.

— Euh, au fait, voulez-vous me renvoyer le médecin, s'il vous plaît ? Merci, dit le président en cachant la nouvelle coupure à son autre main.

Dans un hôtel trois étoiles de Paris, renommé pour la qualité des installations et du service, Chiun décida de parler de la mort de leur invité de quelques jours, Vassily quelque chose au drôle de nom, le gentil garçon russe.

Il savait pourquoi Remo avait tué le charmant jeune homme respectueux.

— Il était un général du KGB, petit père. C'était le dernier des tueurs de la Treska. C'est pourquoi Smitty nous a envoyés ici.

Chiun hocha lentement la tête. Sa barbe légère frémit à peine.

— Non, Smith croira peut-être que tu as tué pour ça, mais je connais le vrai bonheur que tu as éprouvé.

— Le bonheur ? demanda Remo en allant jeter un coup d'œil dans la salle de bains.

La baignoire était beaucoup plus profonde que toutes celles d'Amérique et il y avait un truc bas en porcelaine qui avait presque l'air d'un w.c., mais équipé de deux robinets. C'était pour les femmes. L'hôtel s'appelait le *Lutetia*. Les plafonds étaient hauts et les armoires n'étaient pas des placards encastrés mais de vrais meubles sur pieds en bois foncé.

— Le bonheur ? répéta Remo.

— Le bonheur.

— C'était du travail. Nous nous sommes rendus à l'unique lieu de rencontre connu de la Treska, nous avons saisi un bout et dévidé la pelote. Dites, vous savez comment les femmes se servent de ce truc ?

Remo joua avec les robinets à la tête du presque-w.c. Il se dit qu'il fallait beaucoup d'adresse. Un petit jet d'eau jaillit du centre. Beaucoup d'adresse.

— Tu as aimé ton travail parce que le gentil jeune homme, Vassily, manifestait le respect qui convient. Ses professeurs devaient être très fiers de lui. Il a dû leur procurer de grandes joies, car en Russie ils pouvaient dire, voici mon élève et il m'a donné beaucoup de joie. Ce n'est pas comme dans d'autres pays où ceux qui dispensent le plus grand savoir sont injuriés, ignorés et généralement méprisés.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Remo.

— Quand je t'ai récité de la poésie Ung, tu as quitté la pièce.

— Je n'ai jamais entendu de poésie Ung.

— Naturellement. Comme des diamants jetés dans la boue devant le ver de terre. Le ver de terre glisse sur la grande beauté comme si ce n'était qu'un obstacle pointu. Tu n'as jamais appris parce que tu n'as jamais écouté. Tu ne connais pas les noms des Maîtres de Sinanju dans leur ordre chronologique, ni qui a engendré qui. Tu mangeais de la viande d'animaux gras sur du pain mou avarié quand je t'ai trouvé et tu ne sais pas qui est qui, ni quoi est quoi, ni pourquoi est pourquoi, mais tu te prélasses dans ton obscur nuage d'ignorance.

— J'écoute. Je m'entraîne depuis plus de dix ans. Je fais ce que vous me dites. Je pense comme vous me dites de penser. Parfois je commence à penser que je suis vous. Je respecte tout ce que vous dites. C'est la vérité. Je n'ai jamais rien fait contre vous.

— Alors rendons honneur aux Maîtres de Sinanju. Commençons par le premier Maître qui est sorti des cavernes du brouillard.

— Je m'en souviens, dit Remo qui se rappelait quelques-unes des premières leçons où il avait essayé d'apprendre qui était le père ou la mère de qui et tout avait paru effroyablement ennuyeux et sans importance ; à l'époque, Chiun avait déclaré que Remo ne pouvait rien apprendre parce que son entraînement commençait trop tard.

— Vassilievitch aurait appris, lui, dit Chiun. C'était un bon garçon. Dans l'histoire de mes chefs-d'œuvre, je m'appellerai « professeur de l'ingrat ».

Remo alluma la télévision. Le poste était accroché au mur sur une étagère, au-dessus de sa tête. Il vit sur l'écran le général de Gaulle qui parlait. C'était un film retraçant sa vie. Remo ne comprenait pas le français. Chiun si.

Si les bagages de Chiun ne s'étaient pas égarés pendant l'expédition, il aurait regardé ses propres programmes de télévision

qu'il pouvait repasser par magnétoscope. Dernièrement, cependant, il regardait surtout des rediffusions. L'Amérique, disait-il, avait profané sa forme d'art pur, l'avait transformée en ordure et en violence, en réalité de la vie quotidienne. Après cela, Remo fut incapable de convaincre Chiun qu'il n'y avait pas dans toutes les familles américaines un drogué, un bourreau d'enfants, une victime de la leucémie, un maire corrompu et une fille qui s'était fait avorter.

Chiun leva les yeux vers l'image de De Gaulle et pria Remo d'éteindre la télévision.

— Cet homme ne nous a jamais donné de travail. Les rois, eux, les Bourbons, ils savaient employer un assassin. La France a toujours été un bon pays, avant que ces animaux prennent le pouvoir, dit Chiun en secouant tristement la tête.

Il était assis par terre, sur l'épaisse moquette marron devant les deux grands lits. Quand il parlait d'animaux qui prenaient le pouvoir, il faisait allusion à la Révolution française de 1789. Depuis, tous les présidents français étaient restés aux yeux de Chiun des extrémistes enragés.

— Je donne ma langue au chat, dit Remo. Quand est-ce que je n'ai pas écouté votre poésie Ung ? Je ne l'ai jamais entendue.

— Je la récitais à ce si gentil Vassily.

— Ah, ça. Je ne comprends pas l'Ung.

— Le tapis et le bois de l'armoire non plus, dit Chiun.

Et, en poussant un grand soupir, il ajouta qu'il devait maintenant expliquer Paris à Remo, en priant simplement que Remo se rappellerait un peu de ce qu'on lui aurait dit.

En bas dans le hall du *Lutetia*, Chiun eut un léger différend avec le concierge à propos d'on ne sait quoi. Chiun le réduisit au silence d'un seul mot.

Remo demanda de quoi il s'agissait.

— Si tu comprenais le français, tu le saurais.

— Oui, eh bien je ne comprends pas le français.

— Alors tu ne le sais pas, répliqua Chiun comme si cela expliquait tout.

— Mais je veux savoir.

— Eh bien, apprend le français. Le vrai français, pas cette cochonnerie qu'ils parlent aujourd'hui.

Ils sortirent sur le boulevard Raspail.

Un homme dans une grande voiture noire sursauta en voyant Remo et Chiun. La voiture s'arrêta de l'autre côté du carrefour. Remo vit l'homme lever une petite caméra à la lunette arrière. Remo ne le reconnut pas mais il était évident que l'homme cherchait quelqu'un qui leur ressemblait.

Quand ils traversèrent la Seine, Remo comprit que la confusion était terminée. Ils étaient suivis par deux hommes jeunes, et il y en avait trois autres en faction à l'extrémité du pont. C'était facile de repérer une filature parce qu'ils se calquaient sur vos rythmes au lieu d'obéir aux leurs.

Une filature pouvait lire un journal, regarder le fleuve ou contempler la magnifique façade du Louvre vers lequel se dirigeaient Remo et Chiun. Peu importait ce qu'elle faisait, elle était réellement accrochée à vous. Les yeux ne se fixaient pas normalement sur quelque chose. Remo ne savait pas très bien l'expliquer. Il avait essayé une fois d'en parler à Smith mais il avait dû se rabattre sur « on le sait, c'est tout ».

— Mais comment le sait-on ? avait insisté Smith.

— Quand une personne lit vraiment un journal, elle se comporte différemment.

— Comment ?

— Je ne sais pas. C'est différent. Comme en ce moment, je sais que je n'ai qu'une partie de votre attention. La plupart des gens ne peuvent pas suivre une pensée particulière pendant plus d'une seconde. L'esprit saute d'un sujet à l'autre. Mais une filature doit faire tenir tranquille son esprit. Je ne sais pas. Croyez-moi sur parole. On le sent.

Maintenant Remo était à Paris, au printemps, et il surprenait quelques sourires, de deux ou trois belles filles, et les rendait mais d'une telle façon qu'il avait l'air de reconnaître leur beauté tout en déclinant leur invitation.

Chiun appelait cela une manière typique d'obsédé sexuel américain. Lui aussi avait remarqué les filatures. Mais comme ils approchaient du Louvre, il regarda par une des fenêtres et poussa un long gémissement.

— De la poésie Ung, petit père ?

— Non, dit Chiun. Qu'ont-ils fait au Louvre ? Qu'ont-ils fait ? Les animaux !

Il se couvrit les yeux. Il se retourna vers la Seine, il s'orienta rapidement, répétant toutes les descriptions données dans l'histoire de Sinanju et, pas de doute, c'était bien le palais et les animaux qui

avaient succédé aux Bourbons qui l'avaient grossièrement transformé en musée.

Les gens devaient même payer pour entrer, maintenant. Quelle horreur !

Remo regarda les plafonds dorés, le marbre rococo, la peinture sur de la peinture et pensa : « Si ce n'était pas le musée mondialement célèbre, ce serait de mauvais goût. » C'était trop, trop. Chiun se faufila dans la foule, visitant une salle après l'autre. Là, un prince avait dormi. Ici, le roi avait reçu brièvement. Là, les conseillers du roi tenaient leurs conseils de guerre ou de paix. Là-bas il y avait eu une grande fête. Ici, dormait la maîtresse du roi. Là, le comte de Villé avait préparé l'assassinat du roi. Et qu'avait-on fait ? Non seulement ils avaient transformé le beau palais – une des véritables formes d'art du monde, comme les drames américains autrefois – mais ils avaient mis partout de vilaines peintures et sculptures. Des ordures. Les animaux avaient fait du palais une décharge publique.

Chiun gifla un gardien qui fut tellement surpris par ce petit Oriental qu'il se contenta de cligner des yeux.

— Animaux ! glapit Chiun. Animaux dégénérés !

Non seulement ils avaient détruit un palais, mais ils avaient rendu dérisoire un chapitre de l'histoire de Sinanju. Chiun avait toujours voulu voir Paris, surtout pour ce palais si bien décrit par ses ancêtres, mais maintenant la racaille l'avait gâché.

— Quelle racaille ? demanda Remo.

— Tout le monde après Louis XIV.

Et même lui, selon Chiun, n'avait pas été tellement gracieux. Il confia à Remo qu'il était heureux que Charles V n'ait pas vécu pour voir ça.

Une institutrice anglaise en tailleur gris sévère et chapeau noir pilotait une colonne de petites filles bien propres, en blazer bleu avec l'insigne de leur école, portant de petits cartables. Elles avançaient dans la galerie comme de mignons petits canards sagement en rang.

— Barbares ! leur cria Chiun. Barbares, brutes, animaux !

L'institutrice fit un rempart de son corps entre ses élèves et un Chiun vociférant et, rapidement, elle poussa sa colonne dans une salle de côté.

— Vicieuses dégénérées, leur glapit Chiun.

Les filatures apparurent à l'extrémité de la grande galerie, leur figure braquée implacablement sur les tableaux comme si leurs yeux

étaient attachés par des ficelles.

— J'ai du travail, petit père, murmura Remo. Est-ce que je pourrais trouver un coin discret par ici ?

— Oui.

À trois salles de la Joconde, il y avait un mur de marbre rose le long duquel Chiun compta les rosaces. À la huitième, il leva un long ongle à hauteur de sa poitrine et un pan de mur s'ouvrit sans bruit. C'était fait avec un tel art que l'ouverture n'avait pas l'air de donner sur un passage secret mais simplement sur une autre salle. Celle-ci, cependant n'était pas éclairée. Elle sentait le moisi et la mort et ses murs étaient de pierre brute. Remo fit signe aux deux fileurs qui, avec un peu plus d'étonnement que l'inconnu moyen appelé par quelqu'un, s'approchèrent. Les deux mains de Remo jaillirent comme la langue d'un crapaud et tous deux allèrent s'écraser sur les dalles de pierre de la chambre secrète. Le mur se referma sur tous les quatre.

L'un des hommes avait la main sur un pistolet de petit calibre, dans un étui à la cheville. Il eut à peine le temps de l'effleurer avant que Remo transforme d'un coup de main, pistolet, pied et chaussure en hachis sanglant.

Sans trop de pression sur leur colonne vertébrale, les deux hommes parlèrent longuement. Malheureusement, ils ne parlaient ni anglais ni coréen, les deux seules langues que connaissait Remo. Il eut besoin de Chiun pour traduire.

Une vague clarté tombait du plafond, plongeant la pièce dans une pénombre éternelle. Remo remarqua un squelette desséché avec un petit trou dans la tempe, assis contre le mur de pierre comme un mendiant attendant que les passants remplissent sa sébile.

Remo demanda à Chiun de traduire. Chiun répliqua qu'il était embauché comme assassin, pas interprète. Remo dit que ça faisait partie du travail. Chiun déclara qu'il n'avait jamais été entendu avec Smith qu'il devrait aussi traduire. Il se plaignit que Smith avait promis de lui envoyer des cassettes de ses feuilletons mais que rien n'était arrivé. La filature qui avait encore deux bons poignets et deux chevilles valides tenta de dégainer sous son aisselle. Remo lui enfonça un doigt dans le sternum. Une partie d'un ventricule sortit de sa bouche comme un crachat.

— Maintenant nous n'en avons plus qu'un, petit père. Voulez-vous m'aider, s'il vous plaît ? Trouvez simplement qui ils sont et pourquoi ils nous suivent.

Chiun riposta qu'il déshonorerait ses ancêtres en devenant professeur de langues, surtout dans cette même pièce où se trouvait le

corps du comte de Villé.

— Par faveur spéciale, implora Remo.

Chiun accepta mais nota que **ce serait encore une** faveur impayée. Il dit qu'il y avait un point où la générosité cessait et où les abus commençaient. Et que ce point avait été dépassé huit ans plus tôt. Néanmoins, il ne pouvait écouter que son bon cœur. Il interrogea l'homme, qui souffrait beaucoup. Alors il mit fin à ses souffrances d'une manière définitive.

C'était le travail de Remo d'installer bien proprement les deux cadavres à côté du squelette. Remo dit qu'il le ferait bien volontiers et remercia Chiun. Qu'est-ce que l'homme avait dit ?

Chiun répondit qu'on lui avait demandé de l'interroger, pas de répéter les réponses. Répéter les réponses, c'était autre chose.

Remo assura que répéter les réponses faisait partie de la traduction. Chiun dit que si Remo l'avait voulu il aurait dû le demander aussi. Remo remarqua que le trou dans le crâne du squelette était un peu trop grand. Il fit observer que l'ancêtre de Chiun avait été incompétent ou devait se faire vieux, parce qu'il avait fracturé le crâne au lieu de le transpercer délicatement.

Chiun répondit que les ancêtres de Remo avaient dû combattre avec des pierres et que Remo était probablement le premier à savoir comment respirer. D'ailleurs, Remo ne connaissait même pas ses ancêtres.

Remo dit qu'il ne connaissait même pas son père ni sa mère, qu'il ne se souvenait que de l'orphelinat. C'était justement pour ça que CURE l'avait choisi. Il n'avait aucune **famille connue au monde**.

Chiun dit **que si c'était pour** essayer de lui donner des remords, la tentative échouait lamentablement.

— Lamentablement !

Remo répliqua qu'il ne cherchait pas à donner des remords à Chiun. C'était simplement une réalité. C'était Chiun qui essayait de rendre les autres coupables.

Cet après-midi-là, dans les bureaux de l'administration du Louvre, ce fut le chaos. Des voix sortaient des murs dans tout le musée. Au début, on crut qu'un visiteur avait introduit en fraude un poste de télévision. Puis on pensa à un magnétophone avec des voix américaines, caché quelque part. Des gardiens parcoururent au galop les salles et les galeries, à la recherche des sources précises de ces voix résonnantes parlant de remords, d'orphelinats et d'incompétence.

Des visiteurs du monde entier, dont beaucoup étaient venus à Paris

uniquement pour ce musée, se regardaient entre eux avec inquiétude et stupéfaction.

Soudain, les voix se turent et un silence incroyable régna dans tout le musée, car tout le monde avait fait le silence en essayant de discerner les singulières paroles.

L'institutrice anglaise se précipita, complètement affolée, vers un gardien. Deux hommes, dont un Oriental, venaient de surgir d'un mur dans la Cour Carrée. Le mur s'était refermé derrière eux. L'Oriental avait fait pleurer les petites filles en les traitant d'animaux vicieux.

Il se disputait avec l'homme blanc. Ils s'injuriaient surtout en anglais. Le Blanc disait qu'il regrettait d'avoir demandé une faveur.

Quand le gardien revint avec le conservateur adjoint, ils n'avaient trouvé aucune ouverture dans le mur. L'institutrice s'était évanouie et avait dû être transportée à l'hôpital. Des agents de police raccompagnèrent les petites filles à leur pension.

Et, au bord de la Seine, sur le chemin du *Lutetia*, Remo écartait tout ce que disait Chiun.

— Je me fiche de la dernière fois où Wang ou Hung a vu Paris ! Tout ce que j'ai demandé, c'est une simple petite faveur. Je ne vous demanderai plus jamais rien.

Mais Chiun ne voulait pas répéter à Remo ce que la filature avait dit.

Remo déclara qu'il s'en fichait.

Chiun demanda pourquoi, si Remo s'en fichait, il lui avait demandé de faire un travail de traducteur. Le problème, dit Chiun, c'était qu'il était trop bon. Les gens avaient tendance à profiter de son inépuisable bonté.

Le lendemain matin, Remo rencontra la plus belle fille qu'il avait jamais vue de sa vie.

CHAPITRE VII

Il était minuit, et seul un homme aux habitudes singulières pouvait travailler à son bureau à cette heure. Le Dr Harold W. Smith était donc au sien quand le téléphone spécial sonna.

La première chose qu'il entendit en décrochant fut la chute du combiné à l'autre bout du fil. Il y eut quelques tâtonnements suivis de la voix du président, un chuchotement rauque avec des caquetages discordants en bruit de fond.

— Joli travail.

— Pardon, monsieur le président ? dit Smith.

— L'affaire européenne. Ça a marché comme un charme. Je me suis laissé dire que la Treska avait pour ainsi dire mis la clef sous la porte.

— Je vous entends à peine.

— Oui, eh bien... il y a quelqu'un ici, souffla le président.

— Qui ?

— Maman. La Première Dame. Elle a installé sa radio CB ici.

— Monsieur le président. En douze ans, ce n'est jamais arrivé. Si vous désirez me parler, je vous conseille de le faire quand il n'y a personne auprès de vous.

— Comment est-ce que je vais me débarrasser de maman ?

— Vous la mettez à la porte et vous tirez le verrou derrière elle, dit Smith et il raccrocha.

Au bout de quelques minutes, le téléphone resonna.

— Oui ? dit Smith.

— Vous n'avez pas besoin de vous fâcher, répondit le président de sa voix normale, une voix qui aurait été parfaite dans une usine automobile de Détroit ou dans une station-service de Joliet, le genre de voix appartenant à un homme que le peuple élitait et réélirait à n'importe quelle fonction parce qu'il était du peuple.

C'était aussi le genre de voix contre laquelle le peuple votait quand il s'agissait de la magistrature suprême parce qu'elle était trop « peuple » et les gens voulaient un président qui soit supérieur au peuple. Et qui ait une voix supérieure.

— Excusez-moi, monsieur le président, dit Smith, mais je n'ai pas préservé la sécurité et le secret de cette unité en jouant « Qui a peur du grand méchant loup » à la radio avec ma femme dans la pièce.

— Oui. Bon. Bref, on dirait que ces deux-là ont donné un bon coup de balai en Europe. D'après les rapports que je reçois, les Russes ont retiré toutes leurs unités Treska.

— Vos rapports sont faux.

— Faux ? J'ai peine à le croire. C'est ce que nous avons appris par des nations amies. Des alliés.

— Faux, répéta Smith. La Treska n'a pas été rappelée, elle a été détruite. Il n'y a plus de Treska sur le terrain.

— Vous voulez dire... ?

— Précisément. La mission était de neutraliser Treska et de la rendre inoffensive. Ils l'ont rendue aussi inoffensive que possible.

— Ces deux-là ?

— Ces deux-là, dit Smith. Mais ce n'est pas fini. Il y a un certain maréchal Dénia qui a été rappelé au Kremlin en consultation. Il est à la tête de Treska. Il va revenir à la charge avec quelque chose de nouveau.

— Que devons-nous faire ? demanda le président.

— Laissez-nous agir. La situation sera réglée.

— Bon... si vous le croyez...

Le président paraissait réticent.

— Bonsoir, dit Smith et il raccrocha brusquement.

Après avoir replacé le téléphone dans le tiroir de son bureau, Smith parcourut des copies de nouveaux rapports transmis par les agents de CURE à l'étranger, policiers, journalistes, petits fonctionnaires, qui tous croyaient simplement fournir des renseignements à une agence américaine pour une récapitulation mensuelle. Tous « savaient » que c'était la CIA. Tous se trompaient.

Leurs rapports, de l'information brute, parfois solide, parfois guère mieux que des rumeurs ou des mensonges flagrants de la part de ceux qui étaient payés par la Russie pour abreuver l'Amérique de faux renseignements, affluaient dans les ordinateurs de CURE au Sanatorium Folcroft à Rye, dans l'État de New York au bord du détroit de Long Island. Là ils étaient triés, mélangés et comparés d'une manière dépassant les possibilités d'un esprit humain. Un homme absent de son travail depuis une semaine, un cadavre repêché quelque part dans une rivière, un billet d'avion payé en espèces par un homme

à l'accent russe, les ordinateurs rassemblaient tous les minuscules détails et faits et puis, sur un terminal que seul le Dr Smith pouvait consulter, ils tissaient la trame de tout ce qui s'était passé en classant les résultats sous les rubriques Concluants, Hautement Probables, Probables, Possibles, Improbables et Impossibles.

Smith, après avoir utilisé un ordinateur pour faire le travail qu'un homme ne pouvait pas accomplir, exécutait alors ce qui dépassait les possibilités de l'ordinateur. Il rendait des verdicts instantanés, il soupesait les risques, les priorités en conflit, les problèmes d'argent et de main-d'œuvre, pour préparer la prochaine mission de CURE. Il faisait cela jour après jour en se trompant rarement, jamais impressionné mais conscient que la seule chose qui se dressait entre des États-Unis forts et des États-Unis exposés tout nus et sans défense à leurs ennemis du monde entier était le Dr Harold W. Smith. Et Remo. Et Chiun.

Smith n'était pas impressionné parce qu'il manquait d'imagination pour l'être. C'était son plus grand défaut d'être humain et, aussi, sa plus grande qualité de chef d'une agence secrète qui avait soudain reçu pour mission de défendre globalement l'Amérique.

— Ce Smith est un imbécile, déclara Chiun.

— Quoi encore, petit père ? demanda patiemment Remo en observant Chiun, qui portait son kimono du matin doré mais n'était visible qu'en silhouette noire contre la fenêtre ensoleillée.

Chiun regardait dans la rue. Il était absolument immobile, les mains tendues droit devant lui, les doigts aux longs ongles pointés tout contre, mais sans toucher, le voilage jaune pâle descendant du plafond jusqu'au sol.

— Nous avons fini, ici, répondit Chiun. Alors pourquoi sommes-nous toujours là ? C'est une ville où tous les aliments étouffent sous la sauce, où toutes les boissons sont fermentées, où les gens parlent une langue qui grince sur les tympons comme une lime. Et ce qu'ils ont fait au Louvre ! Quelle honte ! Je n'aime pas la France. Je n'aime pas les Français. Je n'aime pas la langue française.

— Vous préférez entendre des Américains parler anglais ?

— Oui. Tout comme je préférerais entendre braire n'importe quel autre âne.

— Nous allons bientôt rentrer chez nous.

— Non. Nous allons retourner dans le pays de Smith et de ce fabricant d'automobiles. Pour toi et pour moi, chez nous c'est Sinanju.

— Vous n'allez pas recommencer, Chiun ! protesta Remo. Je suis

allé là-bas. Sinanju est froid, aride, sans cœur et sournois. À côté, Newark a l'air d'un paradis.

— C'est bien d'un indigène, de dire du mal du pays qu'il aime, dit Chiun. Tu es de Sinanju.

Tandis qu'il parlait, ses doigts n'avaient pas bougé d'une ligne. À contre-jour, il avait l'air d'une statue de Jésus en Bon Pasteur.

Remo regardait fixement le bout des doigts de l'Oriental, d'un œil plus aigu que celui de l'aigle, essayant de surprendre le plus léger des frémissements, la plus infime tension des muscles poussés au-delà de toute endurance, un sursaut imperceptible, un tic, mais il ne voyait rien, rien que dix longs doigts étendus, à bout de bras, à deux centimètres du rideau jaune qui pendait, parfaitement droit, parfaitement immobile du plafond au plancher.

— Je suis américain, dit Remo.

— Taratata.

Remo commença à rire, puis il s'arrêta quand il vit bouger le rideau. Lentement, le voile léger parut remuer, massivement, comme une ère glaciaire traversant un continent. Le rideau avançait, jusqu'à toucher les doigts tendus de Chiun, et puis il avança encore pour envelopper les doigts, comme si la gaze était de la limaille de fer et les ongles des aimants.

Chiun laissa retomber ses mains et le rideau recula pour se remettre souplement en place.

En se retournant, Chiun vit que Remo le regardait bouche bée.

— Assez pour aujourd'hui, dit-il. Que cela te serve de leçon. Même le Maître doit s'exercer.

Le voilage était de nouveau immobile.

— Faites-le encore, dit Remo.

— Quoi donc ?

— Ce truc avec le rideau.

— Je viens de le faire.

— Je veux voir comment vous avez fait.

— Tu observais. Tu n'as rien vu. Comment le verras-tu si je recommence ?

— Je sais comment vous avez fait. Vous avez aspiré et le rideau est venu vers vous.

— J'ai aspiré avec les doigts ?

— Alors comment ? demanda Remo.

— Je lui ai parlé français. Très doucement pour que tu n'entendes pas. Même les rideaux comprennent le français parce que ce n'est pas une langue dure, même s'ils déforment la prononciation.

— Bon Dieu, Chiun. Je suis un Maître de Sinanju aussi. Vous me l'avez dit. Vous ne devriez pas me cacher des choses. Comment est-ce que je vais entretenir le village quand je vous remplacerai ? Comment est-ce que tous ces gens charmants que je connais et que j'aime maintenant vont vivre, si je ne peux pas leur expédier de l'or ? Comment est-ce que je le pourrais si je ne sais pas soulever un rideau ?

— Tu promets, alors ?

— Je promets quoi ? demanda Remo avec méfiance, sentant vaguement que Chiun l'attirait comme le voilage.

— D'envoyer le tribut au village. Pour nourrir les pauvres, les vieillards, les bébés. Car Sinanju est un village pauvre, tu le sais. Aux époques difficiles, nous...

— Bon, bon, d'accord, d'accord. Je promets, je promets, je promets. Alors, comment avez-vous fait ce truc avec le rideau ?

— Je l'ai voulu.

— Vous l'avez voulu ? Et, comme ça, ça s'est passé ?

— Oui. Je t'ai dit je ne sais combien de fois que toute vie est une force. Tu dois travailler pour déployer cette force au-delà de la mince coquille qui est ta peau. À étendre cette force plus loin que ton corps, et alors les objets tombent dans ce champ de force et lui obéissent.

— D'accord, vous m'avez dit quoi, maintenant dites-moi comment.

— Si tu ne sais pas le quoi, tu ne peux pas savoir le comment.

— Je sais le quoi.

— Alors tu sais déjà le comment. Personne n'a besoin de te montrer.

— Une non-réponse typique !

— Tu dois t'exercer. Alors tu en seras capable aussi. Et je te conseille de t'y mettre bientôt parce que je ne vais plus être là bien longtemps pour que tu m'insultes.

— Ah ? Où allez-vous ?

— Je prends ma retraite. J'ai une petite somme de côté qui me permettra de vivre dans la dignité le reste de mon grand âge. Dans mon village natal. Respecté. Honoré. Aimé.

— À d'autres ! La dernière fois que vous êtes allé chez vous, le

village a envoyé un char contre vous, riposta Remo.

— Une erreur, assura Chiun. Qui ne sera jamais répétée. Je dois te donner un conseil, au sujet de tes futurs devoirs de Maître de Sinanju.

— Ah oui ?

— Oui. N'accepte jamais de chèques. Assure-toi que le tribut au village est en or. Souviens-toi. Je serai là pour l'examiner quand il arrivera. Et je n'ai pas confiance en Smith. C'est un imbécile, cet homme.

— C'est tout ?

— Non. Exerce-toi.

— À quoi ?

— À tout, déclara Chiun. Tu fais tout si mal.

Remo se leva et se planta au milieu de la pièce.

— Petit père ! Ragarou, digali, fribi doudouda.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une vieille forme d'art américaine appelée la poésie Mung. Vous savez ce que ça veut dire ?

— Non, quoi ?

— Allez vous faire cuire un œuf, dit Remo et il sortit de la chambre.

En arrivant dans le hall de l'hôtel, Remo fit un pas hors de l'ascenseur et s'arrêta net, comme s'il se souvenait brusquement qu'il avait oublié de mettre son pantalon.

À l'autre bout du grand tapis persan du hall, une femme lui souriait. Elle avait de longues jambes et des cheveux bruns. Elle portait un tailleur pantalon en soie blanche, la veste retenue par une ceinture lâche et même si elle était assise dans un fauteuil profond, Remo savait que si elle se mettait debout, ses vêtements ne feraient pas un pli. C'était une femme sur qui une ride ou un faux pli aurait l'air d'une profanation de monument.

Elle se leva et ouvrit les bras comme pour y accueillir Remo. Ses longs cils battirent. Ses yeux étaient d'un violet de gentiane, rendus encore plus violets par la légère ombre bleue de ses paupières, un bleu très doux qui évoquait plus un don de la nature que le pinceau d'un coloriste.

Remo avança machinalement dans le hall, vers cette femme qui le regardait comme une panthère en chasse. Il sentit dix années de Sinanju glisser de ses épaules. Dix ans de maîtrise de l'esprit et du

corps, si rigides, si précis que même ses impulsions sexuelles avaient été transformées en exercice physique et en prétexte à l'entraînement. Mais si elles avaient disparu lentement, elles revinrent vite et Remo fut consumé par la pensée de cette femme brune qui lui souriait.

Il chancela dans le hall vers ses bras tendus, se sentant idiot, se demandant ce qu'il ferait si ces bras ne s'ouvraient pas pour lui, si à la dernière minute elle regardait derrière lui, l'évitait et allait enlacer un autre homme.

Il savait ce qu'il ferait. Il tuerait l'autre homme. Il le tuerait sur-le-champ, immédiatement, sans remords ni sentiments, et puis il empoignerait la fille, il la traînerait hors de l'hôtel et l'emmènerait dans un lieu sûr d'où elle ne pourrait plus jamais lui échapper.

Quand il s'approcha d'elle, elle laissa tomber ses bras et, comme un écolier pris en faute, Remo s'arrêta.

Il ravala sa salive. Il essaya de sourire en sachant fort bien qu'il avait l'air parfaitement stupide.

— Je m'appelle...

— Vous vous appelez Remo, dit-elle froidement. Vous êtes américain. Mon nom est Ludmilla ; je suis russe. Je n'aime pas les Américains. Vous êtes décadent.

— Jamais autant que maintenant, répondit Remo. Pourquoi m'avez-vous ouvert les bras ?

— Parce que je voulais vous montrer votre stupide décadence ridicule pour que vous sachiez bien quelle espèce d'idiot vous êtes ; quel imbécile je pourrais faire de vous.

Elle s'éloigna de Remo et se dirigea vers la porte de l'hôtel. Le chasseur courut pour la lui ouvrir, bien que la porte soit automatique et s'ouvre électroniquement quand on mettait le pied sur le paillason.

— Attendez ! cria Remo.

Mais la fille était déjà dehors, son dos même exprimant le plus profond dédain pour Remo. Il courut vers la porte. C'était l'entrée et l'ouverture électronique ne marchait pas pour la sortie. Avec sa main droite il apprit à la porte à ne plus jamais empêcher la sortie de quelqu'un de pressé.

La fille montait dans un taxi. Le portier s'approcha pour fermer la portière. Avec précaution. Ce n'était pas le genre de femme sur qui on claque une portière de taxi, même si elle n'avait pas donné de pourboire. Elle l'avait regardé et lui avait presque souri ; ça suffisait pour illuminer sa journée.

Quelque chose empêchait la portière de se fermer. Le portier

poussa plus fort.

— Une minute, dit Remo.

Il ouvrit, ôta son pied gauche, s'installa sur le siège arrière du taxi et ferma lui-même.

— Péquenaud présomptueux, dit la fille.

— C'est sûr, approuva Remo. Chauffeur, conduisez-nous n'importe où, pourvu que le trajet soit long.

Le chauffeur se retourna.

— Madame ?

— Roulez, j'ai dit, ordonna Remo.

Le chauffeur hocha la tête comme s'il était le créateur et le conservateur d'un moment unique dans l'histoire du charme du vieux monde, alors qu'en réalité il se demandait quel genre de pourboire allait lui valoir cette course. Les jolies femmes étaient rarement généreuses avec les chauffeurs de taxi, à Paris. Et cet Américain n'avait pas l'air non plus d'un touriste à pourboires.

Quand le taxi démarra, Ludmilla dit à Remo :

— Que voulez-vous de moi ?

— Non. Que voulez-vous de moi ?

— Que vous me laissiez tranquille. Vous pouvez commencer tout de suite.

— Vous détestez également tous les Américains ? Ou seulement moi ?

— Seulement vous.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes un espion américain, un tueur, une...

— Un instant.

Remo se pencha sur le dossier du siège avant et approcha sa bouche de l'oreille du chauffeur. Il leva les mains et toucha la protubérance osseuse derrière chaque oreille.

— Rien que pour un petit moment, expliqua-t-il. Je vais faire quelque chose à vos oreilles.

Le chauffeur se retourna et dit en mauvais anglais :

— Je ne vous entends pas. Je ne sais pas ce que j'ai aux oreilles.

Remo hocha la tête et se rassit. Le chauffeur se frotta l'oreille droite, puis la gauche, tout en roulant, pour tenter de retrouver l'ouïe.

— Vous disiez ? demanda Remo.

— Vous êtes un espion américain, un tueur, une brute.

— Et vous ?

— Je suis l'espionne russe qui est venue pour vous tuer, répondit Ludmilla.

— Est-ce que je peux choisir ma mort ? Parce que j'ai des tas d'idées épatantes.

— Seulement si vous choisissez une mort lente et douloureuse.

— Lente, sûrement. Mais je ne tiens pas beaucoup à la douleur.

— Dommage, Américain. La douleur est nettement prévue.

— Pourquoi n'avez-vous pas peur de moi ? demanda Remo.

Ludmilla respira profondément et le tissu soyeux de son costume ondula. Même assise, la veste la moulait étroitement. Elle était si parfaite qu'elle semblait à peine normale.

— Les Américains sont tous des imbéciles, répéta-t-elle. Vous ne feriez jamais de mal à une femme. Une mentalité de cow-boy. J'ai vu tout ça au cinéma.

— J'ai tué des femmes, dit **négligemment** Remo.

— C'est parce que vous êtes un tueur sans discrimination. Comme tous les Américains. Rappelez-vous le Viêt Nam. Rappelez-vous John Wayne. Rappelez-vous Gene Autrie. Rappelez-vous Clint Westwood.

— D'accord, maintenant je sais que vous me détestez et que vous allez me tuer, alors est-ce que j'ai droit à des dernières volontés ?

— Seulement si ce n'est pas une offense contre l'État.

Il fut décidé qu'un déjeuner n'offenserait pas l'État et Remo dit au chauffeur de s'arrêter au premier café.

Le chauffeur continua de rouler jusqu'à ce que Remo se penche pour presser légèrement ses pouces derrière ses oreilles. La figure du chauffeur s'illumina quand il put de nouveau entendre la merveilleuse cacophonie de la circulation parisienne.

— Arrêtez-vous là, répéta Remo.

Ludmilla et lui déjeunèrent à une **terrasse sous** un parasol qui était le plus beau parasol que Remo ait jamais vu, à une table couverte d'une nappe sale qui était la plus belle nappe sale que Remo ait jamais vue, sous un soleil matinal éclatant qui s'arrangeait pour se glisser ingénieusement sous le parasol pour aveugler les consommateurs et qui, se dit Remo après mûre réflexion, était le plus beau soleil matinal qui l'ait jamais aveuglé.

Contrairement à la plupart des visiteurs russes qui se gorgeaient dans les pays occidentaux comme si la Russie n'était qu'un vaste réfrigérateur vide, Ludmilla ne mangea que des fruits à la crème. Remo sirota de l'eau de Vichy et grignota des choux de Bruxelles à la vapeur.

— Tenez, Américain, roucoula Ludmilla en lui tendant une fraise. Goûtez-en une.

— Non, merci.

— Vous n'en avez pas en Amérique.

— Si, mais je n'en mange pas.

— Un œuf, alors ? Je vais vous commander un œuf.

— Pas d'œufs.

— Ah ! Vous ne mangez pas de fraises ni d'œufs. C'est ça votre secret ?

— Quel secret ?

— Le secret de votre puissance qui vous permet de vaincre certains de nos meilleurs agents.

— Non.

— Ah ? fit-elle et elle mit la fraise dans sa propre bouche. C'est l'eau de Vichy ?

Remo secoua la tête.

— Alors quel est votre secret ?

— Une vie saine, une pensée saine et des mobiles purs. Pas comme vos deux copains de l'autre côté de la rue.

— Où ça ? demanda-t-elle l'air surpris, en souriant.

C'était un des quatorze sourires qu'elle maîtrisait à la perfection : la franche surprise.

— Là-bas, répondit Remo avec un mouvement du menton derrière son épaule droite.

Sur le trottoir d'en face de la rue étroite, deux hommes se tenaient, vêtus de lourds costumes de serge bleue qui faisaient des poches aux genoux. Ils avaient aussi des souliers marron, une chemise blanche et une cravate noire. Chacun portait un chapeau, garni, concession probable à la mode et à la décadence parisiennes, d'une petite plume rouge.

Ludmilla les examina comme un boucher inspectant un quartier de bœuf d'un verdâtre suspect.

— Ils sont grossiers, dit-elle.

Les deux hommes soutinrent les regards de Remo et de Ludmilla jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent qu'ils n'étaient plus les observateurs mais les observés, après quoi ils se dandinèrent d'un pied sur l'autre, allumèrent des cigarettes et levèrent le nez pour chercher dans le ciel des avions inexistant.

— Je trouve leur déguisement magnifique, dit Remo. Qui pourrait se douter qu'ils ne sont pas parisiens ?

Ludmilla rejeta la tête en arrière et éclata de rire. C'était encore une de ses quatorze perfections : le rire enjoué et désinvolte. Remo tomba plus profondément amoureux, et encore plus profondément quand il contempla la blancheur du long cou de cygne tandis qu'elle riait au ciel bleu.

Quand l'addition arriva, Ludmilla insista pour la régler.

— Notre Mère Russie n'accepte pas la charité, déclara-t-elle à Remo, sans lui révéler que c'était la première addition qu'elle réglait de sa vie.

Elle compta avec soin les billets français et les déposa dans la main tendue du garçon qui, même le matin, portait un smoking et un petit plateau d'argent.

— Voilà, lui dit-elle en levant ses yeux violets. Ça suffit.

— Je crois que Madame a oublié quelque chose.

— Non. Madame n'a rien oublié.

— Mais sûrement... un pourboire ?

— Il n'y a pas de pourboire, dit-elle fermement. Un serveur est payé pour servir. Il est payé par son employeur et pas par les clients. Pourquoi est-ce que je vous paierai une somme que votre patron ne pense pas vous devoir ?

— Il est difficile de manger avec un salaire de garçon de café, dit l'homme en essayant de sourire mais très jaune.

— Si vous vouliez vous enrichir, il fallait choisir une autre profession, conseilla Ludmilla.

Le regard du garçon durcit mais le sourire resta bien accroché.

— Certainement, mais je ne suis pas du sexe voulu pour être courtisane.

— Essayez toujours, mon vieux, vous y arriverez peut-être, dit Remo en se levant.

— Monsieur a peut-être quelque chose pour moi ?

Remo hocha la tête. Il ramassa quelque chose sur la table voisine. Le garçon allongea sa main toujours avidement ouverte. Remo écrasa la cigarette dedans.

— Ça va, comme ça ?

Le garçon hurla.

— Dites à Lafayette que nous sommes passés, dit Remo.

Il partit derrière Ludmilla, en remarquant qu'elle ne marchait pas comme la plupart des révolutionnaires russes qui semblaient toujours avoir deux problèmes : elles avaient le feu à la culotte et elles essayaient de battre de vitesse un autobus roulant à la vitesse du son. Ludmilla se promenait comme une jeune Parisienne qui laisse au monde entier le temps de l'admirer.

— Avant de vous tuer, dit-elle à Remo, je veux vous donner une chance. Revenez avec moi en Russie. Je vous donnerai une recommandation.

— Non. Contre-proposition. Vous venez avec moi en Amérique.

— Oh non. C'est un pays aux nombreuses beautés. J'ai vu vos femmes, vos actrices et vos chanteuses. Elles sont très belles. Qui me remarquerait ?

— Vous êtes une étoile qui brillerait dans n'importe quel ciel, affirma Remo.

— Oui, murmura Ludmilla aussitôt convertie à un point de vue qui avait d'ailleurs toujours été le sien.

Ils marchèrent en silence et Remo écouta Paris. Après l'heure de pointe du matin, la ville bourdonnait, un bruit sourd et rythmé, régulier, presque au-dessous du seuil de perception mais qui engourdisait l'esprit et les sens. New York était une ville bruyante ; il y avait toujours quelqu'un qui criait. Paris était une ville où tout le monde chuchotait en même temps et personne n'écoutait.

Sauf Remo. Et dans le bourdonnement il perçut ce qu'il guettait : le lourd martèlement de talons des deux Russes qui les suivaient.

— Ils nous suivent toujours, dit-il.

— Ah, ces porcs ? Ils ne laissent personne tranquille. Je voudrais les voir morts.

— Le souhait est père de l'acte, pontifia Remo et, prenant le coude de Ludmilla il l'entraîna dans une ruelle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Du diable si je le sais, marmonna Remo.

Ils étaient dans une étroite impasse, bordée d'immeubles de deux ou trois étages que les gens appellent des taudis aux États-Unis et de vieilles maisons pittoresques quand ils arrivent à Paris en vacances pour fuir les taudis américains.

Remo plaça Ludmilla contre un mur de brique poussiéreux et traversa l'étroite chaussée pour attendre. Il n'y avait pas de voitures dans la ruelle.

Les deux hommes tournèrent au coin, regardèrent au fond de l'impasse et s'arrêtèrent. Remo cligna de l'œil à Ludmilla. Elle regardait les hommes et il la vit hocher imperceptiblement la tête. Ils s'avancèrent vers lui, les mains fourrées dans les poches de leur veste, les bouts métalliques de leurs souliers claquant comme des castagnettes sur les vieux pavés.

Ludmilla tira de son petit sac un étui à cigarettes en or, l'ouvrit et en prit une. Elle fouilla encore dans le sac pour chercher un long fume-cigarette en or, un briquet de même métal et commença à assembler le tout. Un savant russe avait annoncé que la fumée de cigarette pouvait vieillir prématurément la peau. Depuis ce jour, Ludmilla se servait du long fume-cigarette pour éloigner la fumée de son visage.

Elle regarda les deux hommes approcher et se planter devant Remo, nonchalamment adossé contre un mur.

— Vous êtes un tueur, dit le premier, un petit homme trapu avec une figure aussi patinée qu'une marche d'escalier bien usée.

— À vrai dire, je suis danseur, répliqua Remo. S'il pleuvait, je vous ferais mon numéro de « Chantons sous la pluie ». Mais pas la moindre goutte, hélas !

— Vous avez tué beaucoup de nos camarades, dit l'autre, un être humain plus ou moins bâti comme un réfrigérateur.

— C'est exact, alors deux de plus, deux de moins, n'est-ce pas ?

Les deux hommes ôtèrent leurs mains de leurs poches. Chacun avait un pistolet.

Remo arracha les armes de leurs mains, puis les mains des bras et termina en les plaçant tous les deux dans le mur de pierre que leurs têtes frappèrent à l'unisson et où elles devinrent des signes de ponctuation d'une affiche appelant à « Voter pour... » on ne savait qui, car le reste était arraché.

Ludmilla allait allumer son briquet quand elle entendit le bruit des têtes et elle leva les yeux à temps pour les voir apporter leur contribution au charme de Paris.

Elle se précipita vers Remo qui jetait les pistolets dans une bouche d'égout.

— Ah, j'ai eu si peur !

— Ouais, grogna Remo en lui prenant le bras pour la ramener dans la rue. Je voulais justement-vous parler de ça.

— De quoi ?

— Écoutez, ces zigotos sont entrés dans la ruelle et vous leur avez fait signe de me régler mon compte. Si vous continuez à essayer de me tuer, ça sera difficile d'avoir vraiment d'heureux rapports.

— C'est vrai, reconnut Ludmilla, tête basse, l'image même du chagrin honteux.

— Alors qu'est-ce que nous allons faire, hein ? Puisque nous sommes amoureux.

Ludmilla releva un visage souriant.

— Et si je n'essayais de vous tuer que les lundi, mercredi et vendredi ?

— Non, ça ne marcherait jamais. Trop compliqué. Je ne sais jamais quel jour nous sommes.

Ludmilla hocha la tête, comprenant pleinement l'immensité du problème.

— Voyez-vous, dit-elle, la seule raison pour laquelle ces gens vous ont attaqués, c'est pour que je puisse vous voir en action.

— Je m'en suis douté.

— Pour apprendre votre secret.

— C'est ça.

— Vous êtes effrayant.

— Ma foi, quand je tiens la forme, je ne suis pas trop mauvais, avoua Remo et il s'arrêta pour faire face à la jolie Russe, en la tenant pas les bras. Écoutez. Quelle est votre mission, au juste ? Me tuer ou découvrir comment je travaille ?

— Découvrir comment vous travaillez. Comme ça d'autres pourront vous tuer.

— Bon, alors le problème est résolu. Vous essayez de savoir comment je m'y prends, mais vous n'essayez pas de me tuer. D'accord ?

— Il faut que je réfléchisse. C'est peut-être un sale tour capitaliste pour essayer de rester en vie.

— Faites-moi confiance, dit Remo en regardant au fond des yeux violets d'une manière qui n'avait encore jamais échoué.

— J'ai confiance en vous, Remo, murmura-t-elle. Je ne chercherai pas à vous tuer.

— Bon, alors c'est réglé.

— Mais d'autres pourraient, ajouta-t-elle.

Ce n'était pas une prédiction mais **une mise au point**. Elle ne conclurait pas ce pacte avec Remo à moins que d'autres Russes n'aient le droit d'essayer de le tuer. Remo la prenait pour qui, après tout ? Une tourne-veste ?

— Je me fiche de qui cherche à me tuer. Je ne veux pas que ce soit vous, c'est tout.

— Bon, alors d'accord.

Ludmilla tendit la main et serra gravement celle de Remo, comme s'ils étaient deux diplomates qui avaient passé des mois à travailler à un accord insignifiant, impossible et sans importance, qui n'intéressait personne d'autre qu'eux.

— Bon, alors qu'est-ce que nous faisons maintenant ? demanda Remo.

— Nous allons à mon hôtel.

— Et ensuite ?

— Nous faisons merveilleusement l'amour. Puisque nous sommes amoureux.

Elle sourit, du sourire de l'éveil juvénile. Celui-là aussi, elle le réussissait toujours très bien.

Remo hocha la tête, comme si c'était la conclusion la plus logique d'un armistice que n'importe qui aurait pu traiter. Bras dessus bras dessous, ils repartirent, Remo pensant pour la première fois depuis des années aux plaisirs de l'amour et Ludmilla se demandant comment elle allait percer le secret de cet Américain aliéné pour que quelqu'un puisse le tuer.

CHAPITRE VIII

Il y avait vingt-quatre heures que Remo était parti mais quand il revint à leur chambre d'hôtel, Chiun était toujours dans la même position, devant le même rideau jaune pâle, regardant le même soleil éclatant.

— Ça ne fait rien, dit Chiun.

— Qu'est-ce qui ne fait rien ?

— Ça ne fait rien que tu sois resté absent toute la nuit sans me donner de nouvelles, et que je ne ferme pas l'œil en me demandant si tu vas bien ou si tu es mort au fond d'une ruelle. Ils ont une Pig Alley dans cette ville où les gens meurent tout le temps. Comment savoir si tu n'étais pas là-bas ? D'autant qu'ils ont donné ton nom à cette Allée des Cochons.

— Je n'y étais pas.

Chiun se retourna et agita triomphalement un long index à l'ongle assorti.

— Ah ! Mais le savais-je ? Avais-tu assez d'affection pour me le dire ?

— Non, avoua Remo.

— Ingrat.

— C'est vrai, reconnu Remo.

Rien ne devait gâcher cette journée, la première du reste de sa vie, pas même un Chiun râleur, rouspéteur et *kvetcheur* {1}.

Remo sourit. Chiun sourit.

— Ah, tu plaisantes, tu te moques de moi. Tu voulais m'avertir que tu n'allais pas bien mais tu ne pouvais pas ? C'est ça, n'est-ce pas ?

— Non. Je n'ai pas pensé à vous depuis hier matin. Je me moquais que vous vous inquiétiez ou non. Au fait, si vous ne pouviez pas dormir, qu'est-ce que votre natte fait là ?

— J'ai essayé de fermer l'œil mais je n'ai pas pu, tellement j'étais inquiet. J'ai failli sortir pour te chercher. Tu peux le voir. La natte est à peine froissée.

— Vous pourriez danser la gigue dessus pendant huit heures et ne pas la froisser.

— Mais je n'ai pas dansé. Je n'ai même pas dormi dessus.

— Chiun, je suis amoureux.

— Ah, très bien. Alors je te pardonne. C'est une importante décision et je comprends pourquoi tu as erré dans les rues toute la nuit, en pensant aux gloires de Sinanju et en décidant de consacrer ta vie à ton village, dans un esprit d'amour. C'est...

— Chiun, je ne suis pas amoureux de Sinanju. Je suis amoureux d'une fille.

Chiun parut choqué. Il ne dit rien. Puis il cracha sur le tapis.

— Toutes les Françaises sont malades, déclara-t-il.

— Elle n'est pas française.

— Toutes les Américaines sont vénales et stupides.

— Elle n'est pas américaine.

Chiun esquissa un sourire hésitant.

— Une petite Coréenne ? Remo, tu ramènes chez nous...

— Une Russe, dit vivement Remo.

— Aaaaach ! Des bataillons de femmes avec des figures comme des crosses de fusils et des corps comme des garages. Un joli choix, mangeur de viande.

— C'est une beauté. Vous ne devriez pas juger avant d'avoir vu. C'est ce que vous me dites toujours.

— Il y a des choses qu'on peut juger sans voir, s'il vous reste deux sous de bon sens. Tu n'as pas besoin de voir tous les levers de soleil pour savoir à quoi le prochain ressemblera. Tu n'as pas besoin d'épier la lune à chaque seconde pour t'assurer qu'elle ne devient pas carrée. Certaines choses, je les sais. Je sais tout des femmes russes.

— Pas de celle-là, insista Remo.

— Où as-tu rencontré cette créature ?

— Cette fille, Chiun, pas cette créature.

— Oui. Où as-tu rencontré cette... celle-là ?

— Fille, Chiun. Je l'ai rencontrée quand elle essayait de me tuer.

— Très bien, dit Chiun. Et ça, naturellement, ça t'a appris que c'était le coup de foudre.

— Pas vraiment. Pour elle, ça a dû fleurir.

— Parfait. Maintenant elle est amoureuse de toi et elle n'essaiera plus de te tuer.

— C'est ça.

Chiun secoua la tête.

— Un jour quand tout ce monde aura disparu et quand tous les Maîtres de Sinanju qui ont existé se réuniront avec leurs ancêtres pour revoir leur passé, j'aurai sûrement la situation la plus élevée. Parce que j'aurai le plus souffert. J'ai eu à m'occuper de toi.

— Plus pour très longtemps, peut-être.

— J'aimerais connaître cette beauté de caserne russe avec la figure d'une pelle et la silhouette d'un tracteur.

— Tant mieux. J'aimerais que vous la connaissiez. Je lui ai beaucoup parlé de vous.

— Est-ce qu'elle essaiera aussi de me tuer ?

— Non. Je ne lui en ai pas dit autant sur vous.

Remo et Chiun s'arrêtèrent à la porte du restaurant où ils avaient rendez-vous avec Ludmilla.

— La voilà, dit Remo.

Il désigna la jeune Russe. Personne dans la salle ne le vit montrer du doigt parce que tout le monde regardait Ludmilla, les hommes avec concupiscence, les femmes avec envie.

— Elle est laide, déclara Chiun.

— Elle a une peau comme de la crème.

— Oui. C'est une des raisons de sa laideur. Les belles personnes ont une peau d'une autre couleur.

— Regardez ses yeux.

— Oui, pauvre laideron. Les siens sont horizontaux. Et violets. Les yeux violets ont très peu de protection contre le soleil. Épouse cette femme et tu auras une vieille aveugle sur les bras avant vos premiers trente étés ensemble.

— Avez-vous jamais vu des mains pareilles ? insista Remo tandis que Ludmilla se levait en l'apercevant. Un corps pareil ?

— Non, grâce aux puissances éternelles qui protègent les pauvres vieux hommes du choc. Quelle vilaine créature.

— Je l'aime, dit Remo.

— Je la déteste. Je rentre à la maison. Chiun tourna les talons et retourna à leur hôtel, plongé dans de profondes pensées.

CHAPITRE IX

En rentrant du restaurant à l'hôtel de Ludmilla, Remo céda enfin. Il avait tenu bon pendant la salade, le potage, le plat de résistance, le dessert, le café – en ne touchant à rien – mais finalement il fut incapable de résister à Ludmilla et il lui confia le secret de sa force.

C'était des bougies. Il devait dormir avec des bougies allumées dans la chambre. S'il n'y avait pas de bougies ou si elles s'éteignaient, sa force disparaissait.

— Pourquoi n'as-tu pas perdu ton pouvoir la nuit dernière ? demanda-t-elle.

— Parce que je n'ai pas dormi.

Pour prouver ce qu'il disait, Remo entra dans un magasin et acheta trois grosses bougies rouges, de la taille d'un bocal de café soluble.

Ce soir-là, pendant que Remo dormait dans son lit immense, Ludmilla passa dans le petit salon de son appartement, téléphona, puis elle éteignit les bougies et se recoucha à côté de Remo.

Remo ne se réveilla pas quand elle se leva, ni quand elle téléphona, ni quand elle éteignit les bougies, ni quand elle se recoucha.

Il ne se réveilla que tout juste le temps de s'occuper de l'homme qui s'était introduit dans la chambre, entourait son cou de deux mains puissantes et commençait à serrer. Remo l'empala sur le montant du lit.

— Tu m'as menti ! glapit Ludmilla.

— Parle-moi de ça demain matin.

— Tu as dit que les bougies étaient le secret de ta force, sanglota-t-elle. Tu m'as menti.

Remo haussa les épaules et se retourna dans le lit.

— Je ne veux plus de toi ici ! Va-t'en. Tout de suite. Et emporte ton corps.

— Il m'est difficile d'aller quelque part sans lui, dit Remo.

— Je ne veux pas dire *ton* corps. Je parle de ce cadavre, là au pied de mon lit.

Remo se retourna derechef pour lui faire face.

— Ah non ! Appelle l'ambassade soviétique. Ils l'ont envoyé, ils

n'ont qu'à l'emporter. Je ne balaie plus de cadavres. C'est tout. N'y pense plus. Je ne le ferai pas.

Ludmilla tendit un index fuselé et le fit courir doucement tout le long du torse de Remo, de la gorge au nombril. Elle sourit.

Quand Remo se fut débarrassé du cadavre sous un tas d'ordures derrière l'hôtel, il remonta auprès de Ludmilla.

Il ne dort pas.

— Smitty, j'ai besoin d'argent liquide.

Remo tambourina du bout des doigts sur la table basse, dans le petit salon de leur suite, tandis que la ligne transatlantique crachotait et cliquetait.

Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que ces crachotements et ces cliquètements n'étaient pas sur la ligne. C'était Smith.

— De l'argent liquide ? s'exclama Smith. Je viens de recevoir une facture pour vous de mille dollars.

— Ah oui ? Ça fait tant que ça ?

— D'un magasin de chaussures.

— Allons, Smitty, vous savez ce que c'est quand on trouve une paire de chaussures qui vous plaît. On en achète deux paires.

— Mille dollars ?

— Eh bien, j'en ai acheté vingt-deux paires. Il est important d'être bien chaussé.

— Je vois, grogna Smith. Et vous avez ces vingt-deux paires de chaussures avec vous, je présume ?

— Bien sûr que non. Est-ce que je pourrais voyager à l'étranger avec vingt-deux paires de chaussures ?

— Qu'est-ce que vous en avez fait ?

Remo soupira.

— Je les ai données, Smitty. Est-ce que vous ne faites jamais que râler, râler, râler pour l'argent ? Je viens de sauver le monde libre de la catastrophe et voilà que vous vous plaignez parce que j'ai acheté une malheureuse paire de chaussures. J'ai besoin d'argent.

— Combien ?

— Cinquante mille dollars.

— Vous ne les aurez pas. C'est trop pour des chaussures.

— Je n'achète plus de chaussures. J'en ai besoin pour autre chose. Quelque chose de vraiment important.

— Quoi ?

— Je ne vous le dirai pas.

— Vous ne les aurez pas.

— Très bien. Je les gagnerai. Je vais me vendre au plus offrant.

Du coin de la pièce, Chiun pépia :

— J'offre vingt centimes.

Remo lui jeta un regard noir.

— Bon, dit Smith après un silence. Ce sera aux bureaux de l'American Express. Votre passeport est bien au nom de Lindsay ?

— Attendez, je vais voir.

Remo fouilla dans le tiroir du haut de la commode et trouva le passeport sous un objet enveloppé de papier paraffiné qui avait tout l'air d'un poisson mort.

— Oui. Remo Lindsay.

— L'argent sera là dans une heure.

— Bravo, Smitty. Vous ne le regretterez jamais.

— Tant mieux. Qu'est-ce que vous allez acheter avec ça ?

— Je ne peux pas vous le dire. Mais nous donnerons votre nom à notre premier enfant.

— Ah ? fit Smith avec un peu plus que son intérêt habituel.

— Oui. Pingre Ladre William. Si c'est un garçon.

— Au revoir, Remo.

Remo raccrocha et vit que Chiun le regardait fixement.

— Il est grand temps que nous ayons une conversation, toi et moi.

— À quel sujet ?

— La coutume veut qu'un père dise certaines choses à son fils quand ce fils est en âge de les comprendre. Dans ton cas, je le ferai maintenant au lieu d'attendre encore dix ans.

— Vous voulez parler d'éducation sexuelle et tout ça ?

— En partie. Et des femmes, bonnes et mauvaises.

— Je ne veux pas le savoir.

Chiun joignit les mains comme s'il n'avait pas entendu Remo.

— Voyons un peu, si tu pouvais choisir n'importe quelle femme au

monde, qui choisirais-tu ?

— Ludmilla.

Chiun secoua la tête.

— Soyons sérieux. Je veux dire n'importe quelle femme au monde, pas simplement une femme qui est tellement désespérée que ça ne lui fait rien d'être vue avec toi. Lâche la bride à ton imagination. N'importe quelle femme. Nomme-la.

— Ludmilla.

— Remo. Il y a de belles femmes dans le monde, même certaines qui ont les yeux horizontaux. Il y a des femmes intelligentes et des femmes aimantes. Il y en a même qui savent se taire. Pourquoi veux-tu choisir cette conductrice de poids lourds russe ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

Remo n'hésita qu'une fraction de seconde.

— Parce que je l'aime.

Chiun leva les yeux au ciel comme pour implorer Dieu de s'intéresser un peu mieux aux problèmes que Chiun avait à résoudre dans sa vie.

— Est-ce qu'elle t'aime ?

— Je crois, dit Remo.

— Est-ce qu'elle a cessé de vouloir te tuer ?

— Bientôt, maintenant.

— Bientôt, maintenant, répéta Chiun en singeant la voix de Remo puis il prit un ton grave et soucieux : Remo. Sais-tu qui t'aime ?

— Non. Qui ? demanda Remo, curieux de voir si Chiun allait laisser tomber ses défenses, pour une fois.

— Smith, dit Chiun après un temps.

— Des clous.

— Le président des États-Unis. Le fabricant d'automobiles.

— De la merde. Il ne connaît même pas mon nom. Il m'appelle « ces deux-là ».

— Le peuple de Sinanju ! glapit Chiun.

— De la couille ! cria Remo. Ils ne savent même pas que j'existe. S'ils me tolèrent, c'est parce que j'ai quelque chose à voir avec les envois d'or que ces flemmards reçoivent tous les ans en novembre.

Chiun contempla le plafond, comme s'il cherchait le courage de citer à Remo le nom d'une autre personne qui l'aimait vraiment. Il rabaissa la tête.

— Il est inutile de discuter de quoi que ce soit avec quelqu'un qui s'exprime comme un cochon.

— Tant mieux. Ça veut dire que la petite conversation sur les fleurs et les abeilles est terminée ?

— Nous n'avons pas mentionné une seule fois les fleurs et les abeilles, rien qu'un autre animal.

Remo se leva.

— J'ai autre chose à faire.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il faut que j'aille acheter un cadeau.

— Ce n'est pas mon anniversaire, dit Chiun.

— Ce n'est pas pour vous, dit Remo en se dirigeant vers la porte.

— Dis-moi que je m'en moque, répliqua Chiun. Dis-toi que celui qui...

— Oui ?

— Rien. Va, va.

Après être allé chercher une lettre de change de cinquante mille dollars aux bureaux de l'American Express, Remo se rendit dans une bijouterie de la rue de la Paix.

La bague de diamants était affichée à quarante mille dollars mais grâce à des manœuvres habiles, à un marchandage avisé et à son incroyable connaissance de la langue française, Remo réussit à faire monter le prix à cinquante mille. Il posa la lettre de change sur le comptoir et la fit glisser vers le joaillier qui avait des yeux en boules de loto et une petite moustache qui semblait dessinée d'un seul coup de crayon à sourcils. L'homme la rangea vivement dans son tiroir-caisse.

— Vous voulez un paquet-cadeau ? demanda-t-il en s'exprimant pour la première fois en anglais.

— Non, c'est pour manger tout de suite. Bien sûr que je veux un paquet-cadeau !

— C'est deux dollars de plus pour le papier cadeau.

— Faites-moi donc cadeau du papier cadeau.

— Je voudrais bien, mais... Vous savez ce que c'est.

— Ça aussi, vous savez ce que c'est.

Remo ouvrit sans effort le tiroir-caisse, repêcha sa lettre de change et tourna les talons.

— Attendez, monsieur ! Pour vous, nous ferons une exception.

— Je le pensais bien. Faites le joli paquet.

Quand Remo offrit la pierre de huit carats à Ludmilla, elle déchira le papier, ouvrit l'écrin, regarda la bague, la prit et la jeta au bout de la pièce.

— J'ai déjà des diamants. Tu crois que je vais accepter des cadeaux d'un homme qui m'a menti ?

— Bon, maintenant je vais te dire la vérité. Je t'aime. Je veux que tu viennes vivre avec moi en Amérique.

— Tu crois que je vais abandonner ma patrie comme ça ? persifla Ludmilla. Jamais ! Je suis une vraie Russe !

— Est-ce que tu m'aimes ?

— Peut-être.

— Alors viens en Amérique avec moi.

— Non.

— Mon secret est en Amérique.

— Ah oui ?

— Il y a une source là-bas, une eau spéciale qui rend l'homme invincible.

Elle se jeta dans ses bras et, sans même essayer, il se sentit envahi d'une douce chaleur.

— Ah, Remo, que je suis heureuse que tu me dises enfin la vérité ! Où est-elle, cette source ?

— À Las Vegas. C'est une ville, dit Remo.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Il y a beaucoup d'eau.

— Et quand veux-tu aller là-bas ?

— Demain.

— Ce soir, dit-elle.

Remo l'embrassa sur les lèvres.

— Demain. J'ai d'autres projets pour ce soir.

Elle le regarda avec des yeux de velours.

— Bon, demain.

Quand Remo fut parti, Ludmilla alla ramasser le diamant. D'une boîte à bijoux en nacre, elle retira une loupe de joaillier, la vissa à son œil et examina longuement la pierre.

Seulement TTF, pensa-t-elle, très très fine. Elle remarqua un minuscule crapaud dessous. Pas plus de trente mille dollars. Mais l'Américain avait dû la payer quarante milles, se dit-elle. Les Américains étaient des imbéciles.

Elle rangea la bague dans son coffret à bijoux puis elle alla téléphoner. Communication longue distance.

CHAPITRE X

Le maréchal Dénia ne se rendait pas à l'immeuble de la place Jerjinski. Cette fois, il devait aller au Kremlin même et il décida de ne pas porter ses décorations. Il jugea qu'il avait eu raison quand il vit les quatre hommes en face de lui. Ils étaient en uniforme de parade avec la poitrine constellée de rubans. Ils en avaient tous plus que Dénia, et s'il avait porté ses décorations il aurait admis qu'il était un peu inférieur. En n'en portant pas, il admettait simplement qu'il était différent.

Il regarda l'étalage multicolore sur chaque poitrine, en pensant que les décorations militaires ne rendaient pas hommage à la bravoure ou à la compétence mais à la longévité. Les soldats les meilleurs et les plus valeureux qu'il avait connus n'avaient le plus souvent pas vécu assez longtemps pour avoir une seule médaille. Avec leur fierté juvénile, ils se seraient moqués de ces quatre cadavres qui regardaient en ce moment Dénia et lui demandaient des explications sur son « curieux comportement ».

— Curieux, camarade ? demanda Dénia au président de la commission d'enquête. La Treska a détruit l'organisation américaine d'espionnage la plus secrète et la plus puissante en Europe occidentale. Dans l'affaire, il est vrai, nous avons perdu quelques hommes. Mais nous en entraînons constamment de nouveaux pour les remplacer. Dans quelques mois, quelques semaines plutôt, nous serons de nouveau en pleine force alors que jamais plus les Américains ne pourront envoyer en mission pareille unité.

Il disait cela et n'en croyait pas un mot. Pas plus, apparemment, que le président, un vieillard parcheminé avec une figure découpée dans de la boue craquelée du désert.

— Et quelle garantie avons-nous, demanda-t-il, que notre nouvelle force ne sera pas exterminée tout comme l'ancienne ? Qu'avez-vous fait pour cela ?

— J'ai isolé l'agent américain spécial qui a causé tant de dégâts parmi nos camarades. J'ai infiltré tout l'appareil. Bientôt nous aurons la solution de cette énigme.

— Bientôt ne suffit pas.

— Bientôt, c'est le mieux possible, répliqua Dénia en essayant en vain de parler calmement.

Il regarda les autres hommes assis derrière la table en bois blanc, dans la petite pièce en sous-sol.

— Dans des opérations comme la nôtre, reprit-il, il arrive qu'on rencontre l'insolite. Il faut l'étudier avant de pouvoir le détruire.

Un de ses vis-à-vis avait été un instrument clef de la politique russe de la terre brûlée, lors de l'invasion nazie de la Seconde Guerre mondiale. Ce fut à lui que Dénia s'adressa :

— C'est un peu comme lorsque les fantassins ont rencontré pour la première fois un char d'assaut. Il était facile de s'enfuir. Ou de céder à la panique et de jeter des pierres sur le char. Mais il était plus sage d'observer et d'apprendre les faiblesses du monstre. Comme l'a fait notre peuple glorieux contre les hordes d'Hitler.

Le vieux chef de la résistance hocha la tête. Dénia se dit qu'il en avait au moins convaincu un, mais il s'aperçut non sans écœurement que le vieillard était simplement en train de s'endormir. L'homme assis à droite avait l'air d'un vendeur de dentelle au mètre retraité et l'allure d'un éternel cocu. L'air et l'allure cachaient le fait qu'il était le conseiller militaire le plus écouté du Premier ministre, dont un seul mot pouvait terrifier jusqu'à la police secrète. Il avait peuplé tout un camp de prisonniers de ses ennemis personnels.

— Votre analogie est intéressante, Gregory, mais insuffisante. Nous n'avons que faire de descriptions de tactiques qui ont réussi il y a trente ans dans des situations différentes. Nous avons besoin d'un rapport à jour et à la minute de ce que vous faites pour éliminer nos problèmes.

— Un de nos agents est auprès de l'Américain en ce moment. Elle...

— Elle ? demanda le vieux président.

— Oui. Ludmilla Tchernova, répondit Dénia en jetant un coup d'œil discret à l'homme de droite, qui avait couché avec Ludmilla pendant deux ans. Certains d'entre vous la connaissent. C'est un de nos meilleurs agents. Elle est en ce moment en route pour l'Amérique avec cet homme. Il la prend pour une transfuge au service de l'amour. Elle a pour mission de découvrir quelles armes, techniques ou forces inhabituelles cet homme possède, et puis de nous mettre au courant pour que nous puissions l'anéantir.

— Quand espérez-vous recevoir son rapport positif ? demanda le confident du maître de la Russie.

— Difficile à dire, répondit Dénia et à leur figure il comprit que c'était mal accueilli. D'ici une semaine, je pense.

Le conseiller privilégié acquiesça et se tourna vers les deux autres membres de la commission.

— Très bien. Une semaine. Si cela ne produit pas de résultats, nous devrons essayer d'autres mesures.

Dénia salua militairement. Il s'efforça de ne pas montrer qu'il savait fort bien que ces « autres mesures » le concerneraient personnellement et qu'une seule semaine et une courtisane russe sexy se tenaient entre lui et l'exil.

Ou pire.

Dans l'avion d'Air France volant vers New York, Remo était assis entre Ludmilla et Chiun qui réclamait sans cesse aux hôtesses de nouveaux magazines. Il les parcourait rapidement puis il se penchait devant Remo pour montrer à la jeune Russe les dernières atrocités commises derrière le rideau de fer.

Ludmilla regardait stoïquement par le hublot.

— Ça va, Chiun, arrêtez, bougonna Remo.

— Je suis simplement amical, protesta Chiun et, feuilletant à toute vitesse le magazine qu'il avait sur les genoux, il se pencha encore et le fourra dans les mains de Ludmilla. Voyez ! La publicité d'un nouveau tracteur. Vous aimerez bien l'Amérique. Il y a beaucoup de tracteurs que vous pourrez conduire.

Ludmilla arracha le magazine des mains de Chiun, le jeta par terre et leva les bras au ciel. Le diamant à l'index de sa main droite étincela de tous ses huit carats.

— Pendant combien de temps dois-je encore subir ces insultes ? s'écria-t-elle.

— Insultes ? Quelles insultes ? dit innocemment Chiun. Un geste amical et une aimable conversation sont des insultes, maintenant ? Vraiment, Remo, je ne vois pas ce que tu trouves à celle-là.

Remo grommela. Ludmilla se retourna vers le hublot. Chiun ouvrit un autre magazine d'actualités. Il reconnut une photo et la montra à Remo.

— Regarde, Remo. La femme. N'est-ce pas qu'elle est belle ?

— Ouais, dit Remo sans enthousiasme. Très belle.

— Je savais qu'elle te plairait.

Il reprit le magazine et contempla la photo. Une femme comme Remo les aimait. Longue de jambes et grosse de poitrine. Ce garçon était désespérant. Si on avait pu glisser un cheval de course dans une

robe, il en serait tombé amoureux.

Chiun lut la légende sous la photo de la star de Hollywood à moitié nue, qui faisait ses débuts dans un cabaret avec un nouveau numéro qui promettait la nudité partielle et la stupidité totale.

— Remo, où as-tu dit que nous allions ? demanda-t-il.

— Ludmilla et moi allons à Las Vegas. Je ne sais pas où vous allez.

Chiun hocha la tête et murmura :

— Je pourrais aller à Las Vegas aussi.

Il relut la légende. La star allait présenter son numéro au Crystal Hôtel de Las Vegas. Chiun sourit finement. Il n'y avait qu'une chose à faire : lutter contre la laideur par la laideur.

Comme tout aurait été simple si Remo avait pu tomber amoureux d'une des ravissantes vierges de Sinanju. Comme cela aurait été simple, pensait-il.

Il y songeait encore quand Remo se leva pour aller aux toilettes, à l'avant du compartiment de première classe.

Ludmilla attendit qu'il ait disparu puis elle prit sa place, à côté de Chiun. Elle le regarda.

Des yeux de vache, pensa-t-il.

— Pourquoi me haïssez-vous ? demanda-t-elle.

— Je ne vous hais pas. Je ne comprends pas ce qu'il voit en vous.

— De l'amour, peut-être.

— Il a tout l'amour dont il a besoin.

— De qui ?

— De moi, répondit Chiun.

— Vous êtes jaloux de moi, n'est-ce pas ?

— Jaloux ? Le Maître, jaloux ? Croyez-vous que je me soucie de ce que fait ce pâle morceau d'oreille de cochon ? Non ! À part ceci. J'ai investi des années de ma vie dans celui-là et je ne peux pas rester les bras croisés et le voir se transformer en boue dans les mains d'une créature dont le seul désir est de le tuer.

— Vous croyez que c'est tout ce que je veux ?

— Je sais que c'est tout ce que vous voulez. C'est écrit sur votre figure en lettres énormes. Seul un imbécile ne le verrait pas.

— Un imbécile. Ou un amoureux, répliqua Ludmilla en riant.

Elle riait encore quand Remo revint.

— Je suis heureux de voir que vous vous entendez mieux, tous les deux.

Ludmilla rit encore. Chiun grogna et tourna la tête pour regarder par le hublot de l'autre côté de l'appareil.

Deux importantes réunions eurent lieu plus tard, ce même jour.

À Washington, le secrétaire d'État, debout devant le bureau du président, attendait qu'il ait fini d'agrafer une liasse de papiers. Le président mit avec grand soin l'agrafeuse en position dans le coin supérieur gauche. Il la maintint bien en place avec le pouce et l'index de la main gauche. Il leva son poing droit jusqu'à son front et l'abattit sur l'agrafeuse.

Et la manqua.

Le poing s'abattit sur sa main gauche sans défense. L'agrafeuse glissa. Les papiers s'envolèrent. Le président porta sa main gauche à sa bouche pour sucer ses doigts meurtris.

Il soupira, leva les yeux et se rappela son secrétaire d'État. Il trouva bizarre que cet homme se tienne au milieu de la pièce. Pourquoi ne s'était-il pas approché du bureau ?

Il lui fit signe de venir plus près. Après un coup d'œil méfiant à l'agrafeuse, le secrétaire d'État avança lentement.

— Qu'y a-t-il ? demanda le président.

— Je reviens d'une réunion à huis clos de la commission des Affaires étrangères du Sénat, répondit le secrétaire d'État d'une voix pesante, un peu chantante, comme s'il allait se lancer dans une dissertation sur la théorie mathématique à l'Âge d'Or de la Grèce antique.

— Ouais ? marmonna le président derrière ses doigts.

La douleur commençait à se calmer. Avec un peu de chance, il n'aurait pas de bleus sous les ongles.

— Ils ont appris que nous avons remporté une importante victoire de contre-espionnage en Europe, et naturellement ils veulent enquêter.

— Ummmmmm, suça le président.

— Je leur ai dit que nous n'avions aucune connaissance d'une telle victoire et que nous n'avons certainement rien fait pour la remporter, si victoire il y a.

— Ummmmmmmmmm.

— Ils ne m'ont pas cru. Ils pensent que ce gouvernement a défié leurs prérogatives parlementaires et s'est lancé dans une espèce

d'aventure de renseignements.

— Ummmmm.

— Ils vont nous appeler à témoigner, le directeur de la CIA et moi, dans quelques jours.

— Ummmmm. Paraît logique.

— Alors ne pensez-vous pas, monsieur le Président, que ce serait le moment de me dire ce qui s'est passé au juste en Europe ?

Le président retira ses doigts de sa bouche.

— Non. Ce que vous savez est exact. Les États-Unis n'ont pris aucune mesure, avec aucune de leurs agences, pour faire ce que le Congrès pense qui a pu se passer en Europe. N'en démordez pas. C'est la vérité.

Le secrétaire d'État parut malheureux mais il acquiesça.

— Dites-moi, reprit le président, pensez-vous que le Congrès ait réellement envie que les Russes nous battent ?

— Non, monsieur le Président. Mais ils soignent ceux qui le veulent.

— Qui sont ?

— La presse. Les jeunes. Les extrémistes de gauche. Tous ceux qui haïssent l'Amérique parce qu'ils ont été choyés, par la vie chez nous, d'une manière qui excède leur valeur.

Le président approuva. Il aimait bien entendre philosopher le secrétaire d'État. Le secrétaire attendit, puis il se tourna vers la porte. Il avait la main sur le bouton quand le président le rappela.

— Monsieur le Secrétaire...

— Oui, monsieur le Président ?

— Je commence à en avoir ras-le-bol de ces gens-là, je tiens à vous le dire. Si le Congrès vous fait des misères pour cette affaire européenne...

— Oui ?

— Je m'en vais les pendre par les couilles.

Quand le secrétaire d'État croisa son regard, le président des États-Unis cligna de l'œil.

L'autre importante rencontre eut lieu plus tard, dans les coulisses du Crystal Hôtel à Las Vegas où Miss Jacqueline Juice – elle précisait toujours sur ses affiches *Miss Jacqueline Juice* bien qu'il n'y ait jamais eu aucun danger, depuis ses onze ans, qu'on la prenne pour un *Monsieur* Jacqueline Juice – essayait d'expliquer à un costumier ce qui

n'allait pas avec le soutien-gorge qu'elle portait.

— Écoute, je dois leur coller mes roberts sous le nez au cours du final. Mais ce serait quand même plus commode si je pouvais les sortir du soutien-nénés. Le foutu bidule ne se dégrafe pas.

Le costumier était un petit jeune homme aux longs cheveux blond pâle. Il avait les poignets plus délicats que ceux d'une femme. Avec des doigts tout à fait inoffensifs, il effleura l'agrafe entre les deux seins de la jeune femme, pour lui montrer qu'il suffisait d'une légère pression sur les côtés pour qu'elle s'ouvre.

— Voyez ? dit-il alors que le soutien-gorge s'écartait brusquement, laissant Miss Jacqueline Juice au milieu de la scène, torse nu.

Autour d'eux, des gorges s'éclaircirent et tout mouvement cessa. Des hommes qui une seconde plus tôt s'activaient, effectuaient des tâches professionnelles urgentes dont dépendait leur gagne-pain, s'arrêtèrent, en ne se souciant plus de rien en dehors des impressionnantes glandes mammaires de Miss Jacqueline Juice.

— C'est facile, dit le costumier.

— C'est foutrement impossible ! C'est facile pour toi, tu passes tes journées à tripoter les doudounes de quelqu'un. Pour moi, c'est difficile. Je tire là-dessus, je me griffe. Si jamais j'arrive à ouvrir ce sacré machin, je me présenterai là avec des rotoplots couverts de sang. C'est ça que tu veux comme final ? Hein ? Du Grand-Guignol ? Tu vas faire descendre des chauves-souris des cintres ? Hein ? Et puis merde, tiens. Tout le monde se fout de moi. Est-ce que je ne serai jamais qu'un quartier de bidoche ?

Elle regarda autour d'elle, sur la scène, et constata que toutes les paires d'yeux masculins étaient fixées sur ses seins. Quelques hommes hochaient la tête pour répondre à sa question.

Sauf un.

Un petit Oriental très âgé en long kimono blanc la regardait avec des yeux noisette contenant toute la sagesse du monde et plus encore ; il lui souriait légèrement, d'un air bienveillant et compréhensif. Le petit mouvement de sa tête semblait transmettre des ondes à travers la salle, jusqu'à l'endroit où se tenait Miss Jacqueline Juice, des ondes qui l'enveloppaient d'une conscience de sa féminité et de sa personnalité. Elle se sentit soudain nue et ramena vivement devant elle les bonnets du soutien-gorge, qu'elle agrafa maladroitement.

— Nous verrons ça plus tard, dit-elle au costumier en l'écartant pour aller parler au vieil Oriental.

Elle s'approcha de lui, le regarda un moment et puis, comme elle

ne trouvait rien à dire et qu'il fallait bien engager la conversation, elle murmura :

— Savez-vous que j'ai un QI de cent trente-huit ?

— Je le vois bien, répondit Chiun.

Il n'avait jamais entendu personne faire précéder son tour de poitrine des lettres QI, mais si elle affirmait faire cent trente-huit, il voulait bien la croire, vu qu'elle était bovine comme toutes les Américaines l'étaient ou rêvaient de l'être.

— Et pourtant, ajouta-t-il, on vous traite mal. Ils veulent tous quelque chose de vous mais en échange ils ne donnent rien.

Il tapota le dessus de la grande malle, à côté de lui, indiquant qu'elle devrait s'asseoir.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-elle.

— Tous, ils veulent prendre mais ne donnent jamais. Il n'y a personne en qui vous pouvez avoir confiance, aucun homme qui vous aime autant qu'il s'aime lui-même.

Miss Jacquanne Juice approuva de tout cœur.

— Mais comment le savez-vous ? Vous êtes une espèce de gourou, n'est-ce pas ? Comment le saviez-vous ?

— C'est toujours comme ça. Pour les stars comme pour les empereurs. Le plus difficile est de trouver quelqu'un en qui vous puissiez avoir confiance, quelqu'un sans mobiles personnels, quelqu'un qui vous aime pour vous et ne cherche pas à vous soutirer quelque chose.

— Ah, oui ! Toute ma vie. Je cherche, je cherche.

Miss Jacquanne Juice posa sa tête sur l'épaule de Chiun. Il tapota doucement son dos nu, pour la consoler d'un monde si cruel qu'il ne lui payait que deux cent cinquante milles dollars, un quart de million à peine, pour exposer ses seins pendant quinze jours au beau milieu du désert du Nevada.

— Ce n'est plus la peine de chercher, dit-il. Il y a quelqu'un qui s'intéresse à vous.

Et il se tourna pour la regarder dans les yeux. Elle se blottit tout contre lui.

— Ah, je crois. J'ai la foi. Ah, que c'est bon de savoir qu'il y a quelqu'un qui s'intéresse à vous.

Chiun lui caressa de nouveau le dos, cherchant cette fois un point précis du bout de ses longs ongles. Elle soupira, comme si elle sentait le courant des doigts de Chiun traverser son corps.

— Et vous devez me laisser... vous devez me laisser faire quelque chose pour vous.

Elle releva la tête, pleine d'espoir, mais il sourit tristement.

— Je n'ai besoin de rien, mon enfant.

— Il doit bien y avoir quelque chose que je peux faire pour vous.

— Rien, assura Chiun.

— Quelque chose. N'importe quoi. Un geste.

Chiun prit un temps, assez long pour avoir l'air de réfléchir. Puis il hasarda :

— Eh bien, il y aurait bien une toute petite chose...

Cet après-midi-là, après avoir été confortablement installée dans sa chambre par tout un peloton d'employés de l'hôtel, Ludmilla demanda avec insistance à Remo l'emplacement exact de la source secrète qui lui donnait sa force. Il soupira.

— Écoute, nous sommes en Amérique. Tu as promis d'essayer cette vie, peut-être de rester ici. Alors est-ce que tu pourrais cesser d'être un agent de ton gouvernement, rien qu'un petit moment ?

— Ça n'a rien à voir avec le gouvernement. C'est une question d'honneur. Et de confiance. Et d'amour. Tu as promis et tu dois respecter ta promesse.

— Ce n'est pas loin d'ici. Dans les quinze, trente kilomètres.

— Quand irons-nous ?

— Maintenant, si tu veux.

— Demain. Demain, ce sera mieux. Et nous pique-niquerons. Et nous ferons l'amour dans les sables.

Remo, qui connaissait mieux que Ludmilla les sables et la chaleur du désert, hocha la tête mais plus il la hochait, plus l'idée le séduisait.

— Et maintenant tu dois partir, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai besoin de me reposer. Va. Va. Je te verrai plus tard et je serai belle pour toi.

Hochant la tête, Remo s'en alla et suivit en sifflotant le couloir jusqu'à sa chambre. Il n'entendit pas les mouvements silencieux derrière lui, alors que Chiun surgissait de derrière une plante verte et allait vers la porte de Ludmilla.

À l'intérieur de la chambre, le téléphone sonna. Ludmilla dit « Allô » et attendit pendant que le standard lui transmettait sa

communication avec Moscou. Chiun ne put entendre que son côté de la conversation avec le maréchal Dénia.

— Oui. Nous irons probablement demain... Ah parfait. Vous venez ? Quand arriverez-vous ?... Merveilleux. J'ai hâte de vous revoir. Je n'irai pas là-bas avant votre arrivée.

Chiun frappa et entendit vivement raccrocher. Quand Ludmilla ouvrit, elle parut d'abord surprise puis agacée.

— Ah, c'est vous.

— Oui. J'espère que je n'interromps rien d'important.

Il sourit et elle comprit qu'il avait entendu son coup de téléphone. Ce qu'elle ignorait, c'était que Chiun était à un doigt de la tuer pour protéger Remo. Mais il ne frappa pas, parce que Remo n'aurait jamais cru à la nécessité de cette mesure.

— Rien d'important, dit-elle. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous inviter à dîner ce soir, Remo et vous.

— Ma foi...

— Vous devez accepter. Il faut que nous soyons amis, vous et moi, dit Chiun.

Elle hésita, puis elle accepta.

— Si vous insistez...

— Oui. J'insiste. Remo viendra vous chercher. J'y veillerai.

— J'y ai déjà veillé, vieux débris, répliqua Ludmilla en riant. Il viendra me chercher quand je voudrai.

— À votre aise, murmura Chiun et il partit, furieux parce que cette femme avait raison.

Remo était son esclave.

CHAPITRE XI

— Je ne comprends pas pourquoi tu gardes ce vieux avec toi, dit Ludmilla.

— Je me suis habitué à sa tête, marmonna Remo et il but un peu d'eau minérale, histoire de détourner la conversation.

Ils étaient assis à une table de premier rang, dans le cabaret du Crystal Hôtel. Chiun avait exigé qu'on le laisse tout organiser et quand Remo et Ludmilla arrivèrent, le maître d'hôtel leur sourit, les installa à leur table réservée, fut très poli et battit un record toutes catégories pour Las Vegas – un record qu'il détiendrait éternellement, pensa Remo – en refusant un pourboire.

Ludmilla s'entêtait.

— Ce serait différent si ce vieux gnome te donnait quelque chose. Mais rien, à part des plaintes. C'est comme ça que tu passes ta vie ? À l'écouter geindre ?

— C'est un brave vieux, dit Remo. Et puis il a de bons côtés.

— Ah oui ?

— Oui.

— Cite-moi un de ses bons côtés.

Remo réfléchit un moment. Comment lui dire que Chiun était plus meurtrier que toute une division, plus puissant que le plutonium, plus précis que le calcul intégral ? Comment le lui expliquer ?

— Il n'est pas mal, dit-il. Il connaît des tas de choses.

— Il sait surtout comment vieillir et vivre sur le dos des gens plus jeunes qui valent mieux que lui ! Tu devrais vraiment le renvoyer.

— Ma foi... C'est comme ça, dit Remo sans se compromettre.

La foule lui évita la suite de la conversation. À la place d'un tumulte, ce fut un silence. Toutes les voix se turent et Remo se retourna vers l'entrée du cabaret.

Chiun se faufilait entre les tables, en kimono noir, avec à son bras, le dépassant de toute la tête, Miss Jacquanne Juice, vedette du spectacle du Crystal Hôtel. Elle portait une mini mini robe blanche et rien d'autre.

Remo les regarda, comme tout le monde.

— Cesse de la regarder, dit Ludmilla.

— C'est Chiun que je regarde. Le vieux renard est ravi.

Il y eut quelques applaudissements. Comme un champion poids lourd, Chiun leva un bras, d'un geste royal réduisant au silence une foule indisciplinée.

Puis Chiun et Jacquanne arrivèrent à la table, le maître d'hôtel s'empressa et la salle, lentement, retrouva son brouhaha normal. Chiun sourit.

— Remo, voici Miss Jacquanne Juice. Ou quelque chose comme ça. Je vous présente Remo, qui vaut mieux qu'il n'en a l'air.

Chiun se tut et Remo toussota.

— Ah oui, reprit Chiun en désignant vaguement Ludmilla. Celle-là, c'est une femme russe. Voici Miss Jacquanne Juice.

Ludmilla salua sèchement. Jacquanne la contempla.

— Vous êtes belle, dit-elle.

Chiun lui donna un coup de pied sous la table mais Remo approuva.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Vous aussi, dit Chiun à Jacquanne. Vous êtes merveilleusement belle. La plus belle femme que Remo ait jamais vue. N'est-ce pas, Remo ?

Remo haussa les épaules et regarda Ludmilla.

— N'est-ce pas, Remo ? insista Chiun.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Jacquanne à Ludmilla.

— Ludmilla.

— Vous êtes belle. Vraiment très belle.

— Merci.

L'idée ne vint pas à Ludmilla de retourner le compliment. L'idée ne vint pas à Jacquanne de s'en froisser.

— Vous êtes vraiment très belle, dit Chiun à Jacquanne. Tu ne trouves pas, Remo ?

Remo acquiesça, à contrecœur.

— Et elle gagne très bien sa vie, Remo. Elle a son propre orchestre et des gens qui tournent autour d'elle pour agraffer son soutien-gorge et tout.

Remo hocha la tête.

— Remo, dit Ludmilla, j'ai mal à la tête. Je crois que j'aimerais remonter dans ma chambre.

— Bon, dit Remo.

— Mais tu vas revenir, Remo, j'espère ? demanda Chiun.

— J'en doute, répondit Ludmilla pour lui.

Chiun parut dépité. Jacqueline ne pouvait quitter la Russe des yeux. Remo haussa les épaules.

— Bonne nuit, Chiun, dit-il. Bonne nuit, Miss.

— Juice, compléta Chiun. Jacqueline Juice.

— Bonne nuit, Miss Juice.

— Bonne nuit, dit Ludmilla. Miss Juice. Vieillard.

Et quand Chiun la regarda elle cligna de l'œil, le clin d'œil d'un gagnant à un perdant, avant de tourner les talons pour entraîner Remo hors du cabaret.

Ils n'avaient fait que deux pas vers la sortie quand Remo fut arrêté par un ordre, aboyé par Chiun en coréen.

Remo se retourna. Il sentit Ludmilla s'arrêter et se retourner aussi. Chiun débita rapidement un flot de coréen, et prit un couteau sur la table. Il le tint de la main gauche, le manche entre le bout de ses doigts, puis il le tapa trois fois du bout de l'index droit, sans aucune force apparente. Les deux premiers petits coups brisèrent des morceaux de la lame d'acier, le troisième fendit le manche d'argenterie en deux morceaux qui tombèrent sur la table devant Chiun.

Il fit un signe de tête à Remo qui répondit de même avant de tirer Ludmilla vers la porte. Elle regardait par-dessus son épaule Chiun et les débris du couteau.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda-t-elle.

— C'était du coréen, répondit Remo. « Même un couteau peut se briser, même un homme fort peut tomber. »

Ludmilla regardait toujours par-dessus son épaule, les yeux plissés.

— Comment est-ce qu'il a fait ça avec le couteau ?

— Va savoir, marmonna Remo.

— Tu peux le faire ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Chiun comprend mieux les objets que moi. C'est une question de vibrations.

Ils étaient à la porte et Remo sortit le premier. Ludmilla continua

de regarder Chiun jusqu'à ce que la porte se referme.

Le lendemain même, le maréchal Dénia arriva à Las Vegas.

CHAPITRE XII

Ludmilla avait renoncé à la randonnée dans le désert pour voir la source magique de Remo, plaidant une indigestion ; Remo était allé se promener dans Las Vegas et Chiun était seul dans leur chambre quand un messenger frappa et lui apporta un billet.

Je dois vous voir. L.

Chiun froissa le message et le jeta par terre puis il monta à la chambre de Ludmilla.

Quand il entra, elle était assise à sa coiffeuse, le dos tourné, vêtue seulement d'un déshabillé bleu pâle qui donnait à sa peau un léger reflet jaune lumineux. Elle sourit à Chiun dans la glace, un sourire mutin aux yeux baissés, referma soigneusement le déshabillé et pivota sur son pouf pour lui faire face.

— Je vous ai prié de venir pour vous faire des excuses, dit-elle. Je vous ai mal traité.

— Je suis toujours maltraité, répondit Chiun.

— Je sais ce que ce doit être. Personne ne vous comprend. On demande beaucoup de vous et on ne donne rien en échange.

Chiun hocha la tête. Les fines mèches autour de ses oreilles continuèrent de ballotter après que sa tête se fut immobilisée.

— Eh bien, je ne veux pas être de ces ingrats, déclara Ludmilla.

Elle se leva et s'approcha de Chiun, qui était resté devant la porte. Elle lui prit les deux mains.

— Je vous demande pardon, roucoula-t-elle.

— Pourquoi ? demanda Chiun.

— Pour ma grossièreté mais surtout pour ma stupidité. Je me rends compte de tout ce que je pourrais apprendre par votre sagesse, votre douceur, et comme une idiote j'ai repoussé ce don d'amitié que vous m'avez offert.

Chiun hocha la tête derechef.

Elle leva la main droite pour lui caresser la joue. Le mouvement fit bâiller l'échancrure du peignoir. Elle se rapprocha de Chiun, si près que leurs deux corps se touchèrent presque.

— Pouvez-vous me pardonner ? souffla-t-elle.

— Oui, dit Chiun, baissant les yeux sur la peau sans défaut de Ludmilla, teintée de jaune par le bleu du déshabillé vaporeux. Vous êtes une femme ravissante.

Elle lui sourit encore et leva sa main gauche vers l'autre joue de Chiun.

— Merci, dit-elle. Mais la beauté est un don de Dieu alors que la sagesse est un accomplissement personnel.

— C'est vrai, reconnut Chiun. C'est vrai. La plupart des gens ne voient jamais cette vérité.

— La plupart n'ont jamais les yeux complètement ouverts, murmura-t-elle et elle se pencha encore plus près de lui.

— Et Remo ? demanda Chiun.

Ludmilla haussa les épaules. Le geste fit presque, mais pas tout à fait, sortir ses seins du déshabillé.

— Qui regarde le jeune arbre quand il se tient au bord de la forêt ?

Encore une fois, Chiun approuva de la tête et Ludmilla, se penchant plus bas, chercha sa bouche avec ses lèvres. Quand elle la trouva elle chuchota d'une voix très tendre :

— Je n'ai encore jamais fait l'amour avec un Maître de Sinanju.

Et après elle dit, en le pensant sincèrement :

— Jamais encore comme ça.

Elle était allongée sur le lit à côté de Chiun. Il était toujours en kimono rouge, elle juste recouverte d'un drap et elle riait.

— Quand je pense que Remo me disait que son pouvoir venait d'une source magique !

— Un enfant aime plaisanter.

— Mais le pouvoir c'est Sinanju, n'est-ce pas ?

— Non, jeune beauté. Le pouvoir est en chaque personne. Sinanju est la clef qui ouvre ce pouvoir.

— Et vous êtes le Maître.

Elle prononça ces mots sur un ton à la fois respectueux et craintif, comme si elle ne pouvait croire que Chiun était avec elle.

Puis elle roula sur le côté, vers lui, et lui prit la figure entre ses mains.

— Montrez-moi un tour. Faites quelque chose pour moi.

— Sinanju n'est pas fait pour des tours.

— Mais pour moi ? Rien qu'une fois ! Rien que pour me montrer votre redoutable pouvoir. S'il vous plaît !

— Seulement pour vous, dit Chiun.

— Remo me dit que c'est une question de vibrations.

— C'est parfois les vibrations. Il s'agit de savoir à quoi on a affaire, qui vous fait transformer chaque chose en arme. Quelque chose possède ses vibrations propres, est son propre être central, et pour l'employer il faut d'abord la comprendre, puis devenir elle.

Tout en parlant, Chiun creva de l'ongle l'oreiller sous sa tête. Il se redressa et en retira deux petites plumes, tout juste deux centimètres de duvet léger.

— Que pourrait-il y avoir de plus doux qu'une plume ? dit-il. Pourtant, ce n'est doux que parce que nous l'utilisons pour sa douceur. Ce n'est pas obligatoire.

Ses mains se déplaçant plus vite que l'œil ne pouvait les suivre. Chiun haussa les deux plumes, une dans chaque main, puis ses bras se détendirent vers le mur opposé.

Les deux petites plumes quittèrent le bout de ses doigts comme des fléchettes supersoniques, frappèrent le mur avec un « ping » simultané et s'enfoncèrent dans la boiserie où elles restèrent plantées, vibrantes dans la brise du climatiseur au plafond, comme de minuscules panaches.

— Merveilleux ! s'écria Ludmilla. Est-ce que je peux faire ça ? Est-ce que je peux apprendre ?

— Seulement après beaucoup d'entraînement. Beaucoup de temps.

— J'ai tout mon temps, assura-t-elle en l'attirant sur l'oreiller à côté d'elle. Et je veux apprendre tout ce que vous pourrez m'enseigner.

— Je vous enseignerai des choses dont vous n'avez encore jamais rêvé, promit Chiun.

Plus tard, Ludmilla eut une idée géniale. Son indigestion avait disparu, alors pourquoi est-ce qu'ils n'iraient pas tous les deux dans le désert pour chercher une source, et puis ensuite ils diraient à Remo qu'ils avaient trouvé sa source magique ? Ce serait une bonne plaisanterie. Une excellente blague, pensait-elle. Et si Chiun voulait se changer, il pouvait ; elle s'occuperait de trouver une voiture et un chauffeur et l'attendrait devant l'hôtel dans un quart d'heure.

Chiun la regarda et elle lut dans ses yeux qu'il voulait beaucoup faire cela, alors sans même attendre sa réponse, elle lui caressa la joue et le raccompagna à la porte.

Il sortit dans le couloir et leva les yeux vers les yeux violets.

— Vous êtes une femme remarquablement belle.

Ludmilla rougit et referma la porte. Elle avait des choses à faire et n'avait pas besoin de Chiun. Il n'y a pas plus bête qu'une vieille bête, se dit-elle en allant téléphoner.

Vingt minutes plus tard, Ludmilla et Chiun, à l'arrière d'une Rolls Royce, roulaient sur l'autoroute vers le désert entourant Las Vegas. Chiun portait un très léger kimono noir.

À l'avant il y avait leur chauffeur, un gros moustachu et deux autres hommes qui, expliqua Ludmilla, étaient des guides du désert. Chacun avait un cou gros comme la cuisse d'un homme moyen. Ils portaient un chapeau et regardaient fixement devant eux. Ludmilla releva la tête et croisa le regard du chauffeur dans le rétroviseur.

Le maréchal Gregory Dénia lui sourit. La courtisane avait bien travaillé. Ils commenceraient par liquider ce vieux, et puis régleraient leurs comptes avec Remo, l'Américain. Oui, la courtisane avait bien fait son travail.

Remo perdit deux mille trois cent cinquante dollars à la roulette mais en gagna quatre en petites pièces de monnaie aux machines à sous avant de rentrer à l'hôtel où la première chose qu'il vit fut le billet froissé que Chiun avait jeté par terre.

Je dois vous voir. L.

Il entendait dire deux mots à Chiun à ce sujet. Intercepter un billet adressé de toute évidence à Remo, et puis le jeter comme ça ! Il fulmina tout le long de l'escalier en montant à la chambre de Ludmilla.

Personne ne répondit quand il frappa, mais la porte n'était pas fermée à clef et, à l'intérieur il trouva dans une enveloppe un autre mot, pour lui cette fois :

Remo. Je ne veux plus te revoir. Le vieux monsieur m'a montré ce qu'était le véritable amour. Je suis la femme du Maître de Sinanju corps et âme. Adieu. Ludmilla.

Remo roula en boule le billet et le laissa tomber. Les pensées se bousculaient dans sa tête, en pleine confusion. Il pivota et regarda autour de lui. Le lit était défait et Remo put fort bien voir qu'il avait servi mais pas pour dormir.

— Fumier de bâtard chinetoque, sale ordure de traître coréen, faux jeton aux yeux bridés ! hurla Remo.

Il donna un grand coup de poing dans le mur, qui fit voler la boiserie en éclats et puis, le sang à la tête, il sortit de la chambre avec une mission en vue. Il allait trouver Chiun et le tuer. Chercher et détruire.

Il lui fallut cinq minutes pour apprendre que Chiun et Ludmilla étaient partis dans le désert, dans une Rolls de location, et cinq secondes seulement pour voler une voiture et les suivre.

Quelques minutes plus tard, Remo fonçait dans le désert comme un pilote de course, le pied au plancher, la Ford volée devenue un projectile filant à près de deux cents à l'heure sur la route à deux voies tracée au cordeau.

Dix minutes après, il aperçut la Rolls garée sur le bas-côté et vit des pas dans le sable menant vers une petite colline à soixante-quinze mètres de la route.

Il coupa le contact, freina en dérapant et sauta à terre avant que la voiture cesse de se balancer sur ses ressorts.

Il y avait beaucoup de traces de pas dans le sable mais Remo ne s'intéressait qu'à une paire, celle des sandales de Chiun traînant au milieu de toutes les autres.

Remo escalada l'éminence en trois enjambées de géant. Il découvrit à ses pieds une cuvette naturelle presque parfaitement circulaire. Chiun était au milieu, assis dans le sable, son kimono noir étalé autour de lui. Il avait les bras croisés et regardait implacablement droit devant lui.

— Sale chinetoque ! glapit Remo en dévalant la pente dans l'amphithéâtre naturel avant d'avoir l'idée de se demander où était Ludmilla. Espèce de sale rat !

Chiun leva les yeux.

— Je t'attendais.

— Et nous aussi.

Cette voix-là venait de derrière Remo. Il se retourna et vit trois hommes descendant vers lui avec Ludmilla. Les trois hommes étaient armés de pistolets.

Les yeux de Remo allèrent de Ludmilla à Chiun puis de nouveau à la fille et aux trois hommes.

Deux d'entre eux s'arrêtèrent derrière lui et le visèrent pendant que le troisième, le maréchal Dénia, et Ludmilla le dépassaient et allaient s'arrêter devant Chiun.

— Ludmilla, appela faiblement Remo.

Elle ne répondit pas. Elle ne le regarda même pas. Dénia si.

— C'est une meilleure prise que je n'espérais. D'abord le vieux, et puis toi, Américain. Le sang versé de la Treska sera vengé.

— Allez-y, grogna Remo. Tuez ce salaud.

Dénia arma son revolver et le braqua sur Chiun, qui était assis immobile à moins de deux mètres de lui, les bras toujours croisés.

— Chiun ! cria Remo.

Mais Chiun ne répondit pas et Remo comprit soudain la vérité. Chiun allait se laisser tuer.

— Chiun !

— Un seul peut me sauver la vie, dit enfin Chiun.

— Je la sauverai ! s'exclama Remo. Rien que pour avoir le plaisir de vous tuer moi-même, espèce de faux jeton répugnant.

Chiun ferma les yeux.

— La Maison de Sinanju a vécu sur un fil fragile pendant des millénaires, murmura-t-il.

Si ce fil doit être rompu maintenant par un Maître que j'ai choisi et que j'ai entraîné, alors ces yeux ne le verront pas. J'accueille avec joie cette mort russe.

Comme pour l'obliger, Dénia leva son pistolet à bout de bras en visant le front de Chiun. Remo vit Ludmilla fouiller dans son sac pour prendre son étui à cigarettes et en allumer une.

— Je la sauverai, glapit Remo. Je vais vous sauver la vie et ensuite je tordrai votre sale cou de poulet.

Il rua des deux pieds, derrière lui et en l'air. Il sentit ses talons s'écraser contre deux mains armées. Ses propres mains touchèrent le sable, il se souleva sur les bras et se jeta en avant, puis il rua de nouveau contre deux gorges. Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que les deux hommes étaient morts et il se servit de leur gorge comme point d'appui pour se propulser au-dessus du sable vers Dénia, Chiun et Ludmilla.

— Gregory ! dit Ludmilla quand elle vit Remo venir vers eux.

Dénia se retourna et pointa son pistolet sur Remo qui s'arrêta, à dix pas, apparemment neutralisé par l'arme du maréchal.

— C'est donc ça, les trucs de Sinanju, dit Dénia en souriant. En d'autres termes, Américain, j'aurais aimé les apprendre. Mais ce n'est ni le moment ni le lieu.

Il pressa la détente et tira sur Remo. À dix pas, il le manqua. Remo

s'était glissé sur la gauche et maintenant il était debout, immobile, ailleurs. Dénia tira encore, rata de nouveau son coup et Remo avança lentement sur lui, haussé sur la pointe des pieds, courant, glissant et trébuchant dans le sable et Dénia tira, tira, encore et encore et... clic ! Le chargeur était vide et Remo entama sa manœuvre finale. Il prit le pistolet de la main de Dénia et le replaça dans la gorge de l'espion russe. L'arme entra le canon devant et Dénia toussa comme s'il avait avalé de travers. Puis il voulut porter ses mains à sa gorge, mais la crosse le gêna. Sa main se referma dessus. Il eut l'air de s'être transpercé la gorge avec son propre pistolet. Il poussa un grand soupir sifflant et tomba lourdement sur le côté.

Chiun ouvrit les yeux et vit Remo le dominer. Remo se balançait d'avant en arrière comme pour prendre de l'élan pour frapper.

— Vous êtes mort, Chiun, grinça-t-il. Vous avez fait l'amour avec elle. Ma femme. Comment avez-vous pu ?

— C'était facile, répondit tranquillement Chiun. Elle me l'a demandé. Elle aurait demandé à n'importe qui, si elle pensait qu'il lui donnerait un moyen de te tuer.

Remo cligna des yeux, puis il se tourna vers Ludmilla. Elle secoua la tête.

— Il ment. Il ment. Il est venu dans ma chambre et m'a prise de force. C'était affreux. Terrible.

Remo regarda de nouveau Chiun qui n'avait pas bougé.

— Pose-toi la question, Remo. Que font là ces Russes ? Qui venaient-ils tuer ? Qui les a conduits vers toi et moi ?

— Ça suffit, Remo, intervint Ludmilla. Tue ce vieil imbécile et partons. En Russie, tu auras une vie nouvelle avec moi.

Remo hésita. Ses poings se crispaient et se relâchaient.

— Tue-le maintenant ou je m'en vais, dit Ludmilla. Je ne vais pas rester ici à rôtir sous cet horrible soleil en attendant qu'un crétin prenne une décision.

Elle alluma son briquet d'or et le porta à sa cigarette au bout du long fume-cigarette.

Remo examina Chiun. Il avait les mains croisées sur les genoux, les yeux fermés, mais la figure levée, et sa gorge était une cible aussi ouverte que la bouche d'un ivrogne irlandais. Un seul coup du bout du soulier l'expédierait définitivement dans l'au-delà. Lui arracher la gorge et le laisser dans le sable...

— J'attends, Remo, dit Ludmilla.

Comme il hésitait toujours, elle passa devant lui pour aller se pencher sur le cadavre du maréchal Dénia.

— Si tu ne veux pas, je m'en chargerai moi-même.

Elle ramassa le pistolet vide et se tourna pour viser Chiun.

Le bras gauche de Chiun s'écarta, le tranchant de sa main se leva, frappa l'extrémité du fume-cigarette d'or et l'enfonça dans la gorge de Ludmilla. Elle regarda Remo de ses grands yeux violets, rendus immenses par le choc et la surprise, puis elle lui sourit, du sourire de joie soudaine qu'elle n'avait toujours pas très bien maîtrisé, et elle mourut.

Remo tomba à genoux et enfouit sa figure dans le cou de Ludmilla. Il pleura. Chiun se releva et s'approcha silencieusement de lui. Il lui tapota doucement l'épaule.

— Elle ne voulait que te tuer, mon fils.

D'une pression presque invisible, le mouvement caressant se changea en une prise qui souleva Remo du sable et le mit debout.

— Viens, dit Chiun.

Sans lâcher l'épaule de Remo, il monta vers les voitures, derrière la petite colline. Au sommet, Remo se retourna pour contempler le cadavre de Ludmilla et sa voix se brisa de nouveau.

— Je l'aimais, petit père.

— Tu vas me reprocher ça encore longtemps ? demanda Chiun. Je ne vais entendre que des plaintes jusqu'à ce soir ?

Une semaine plus tard, la commission sénatoriale des Affaires étrangères, qui avait passé un très sévère savon à huis clos au secrétaire d'État et au directeur de la CIA, fut convoquée dans le bureau du président des États-Unis.

Le président vida une grande enveloppe contenant deux douzaines de passeports. Il regarda autour de lui les treize sénateurs assis sur des chaises de cuir, face à son bureau.

— Voici les passeports de vingt-quatre agents américains qui se sont fait tuer depuis que les clowns que vous êtes ont mis le nez dans notre organisation de renseignements.

Le président de la commission se leva pour protester. Le président des États-Unis lui mit une grande main musclée sur l'épaule et le força à se rasseoir.

— Restez tranquille et taisez-vous !

Le président vida une autre enveloppe pleine de passeports.

— Voici les faux passeports des espions russes qui ont tué nos agents. Eux aussi sont morts, maintenant.

Il regarda fixement chaque homme dans les yeux, à tour de rôle.

— Vous pouvez en faire toute une histoire si vous voulez. C'est votre droit. Mais permettez-moi de vous dire quelque chose. Mêlez-vous de cette affaire et je m'en vais clouer tous vos culs sur une porte de garage. Quand j'aurai annoncé au peuple américain que vous êtes responsables de vingt-quatre meurtres, vous aurez de la chance si vous n'êtes pas inculpés vous-mêmes. Pour assassinat. C'est compris ?

Personne ne pipa.

— Pas de questions ?

Personne ne parla.

Trois jours plus tard, la commission sénatoriale des Affaires étrangères décida à l'unanimité que les rapports sur une importante activité d'espionnage des États-Unis en Europe occidentale étaient dénués de tout fondement et annonça qu'elle renonçait à l'enquête prévue.

L'original de cette édition numérique
a été imprimé le 23 décembre 1981
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'édit. 10901. – N° d'imp. 2193
Dépôt légal : décembre 1981.

{1} Mot yiddish pour geignard.